

Le Mort s’est trompé d’étage

Hélène Élisabeth Juillerat

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Lampions éteints, drapeaux repliés, le souvenir des bals du 14 juillet s'estompait en flonflons assourdis dans la mémoire des midinettes. La canicule amollissait l'asphalte des trottoirs et chassait vers les campagnes les Parisiens alanguis.

M Peyronnet, qui avait oublié l'heure dans les grands magasins, descendait au petit trot la rue Boccador. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Elle se hâtait, rouge, essoufflée, pestant contre un embouteillage qui avait aggravé son retard. Elle avait invité à dîner quelques intimes avant le départ annuel. Il était 6 h. 30, et le couvert n'était pas mis, et la bonne aurait sûrement oublié de fermer les persiennes de la salle à manger : il y ferait une chaleur torride.

La pauvre dame s'engouffra dans l'entrée du 9 bis avec un soupir de soulagement. Mais ses épreuves n'étaient pas finies. Par la vitre de la loge, elle aperçut des lettres que le facteur avait glissées sous la porte et distingua son nom. Mais la porte était close et s'ornait de l'écriteau fatidique : « La concierge revient de suite ». Elle se dirigea vers l'ascenseur : la cabine était absente. Un regard d'astronome braqué vers les hauteurs de la cage révéla, au niveau du quatrième étage, la présence de la vagabonde, et les sollicitations réitérées du bouton d'appel furent impuissantes à la ramener à son poste.

En grommelant, M Peyronnet entreprit de gravir l'escalier, tout en se demandant quel était l'étourdi…

« Est-ce que c'était une visite pour nous ? Ma sœur Hortense est venue peut-être, et elle est şi négligente… »

Car justement elle habitait au quatrième. Toute haletante, elle atteignit les dernières marches, fourragea dans son sac pour en tirer la clef.

— Ah ! je m'en doutais ! On n'a pas refermé la porte palière !

Elle s'approcha pour rétablir l'ordre normal des choses, mais, arrivée près de l'ascenseur, elle sursauta, poussa un cri étouffé, se précipita vers l'escalier, se ravisa et courut à son appartement. Elle eut peine à ouvrir tant sa main tremblait. Enfin, les yeux exorbités, elle fit une entrée tumultueuse, appelant à grands cris :

— Jeannette ! Jeannette ! Venez vite !

La domestique accourait, effarée.

— Allez vite voir ce qu'il y a dans l'ascenseur. Il faut que vous soyez témoin. Mon Dieu ! c'est horrible.

Elle feuilletait fébrilement l'annuaire du téléphone. La bonne, qui s'était élancée, curieuse, jeta un cri suraigu et se détourna, la main sur les yeux.

— Allo ! allo ! Le commissariat de police ? Je vous en prie, passez-moi vite le commissaire. Allo ! C'est vous, monsieur le commissaire ? Voici. Je suis une des locataires du 9 bis, rue Boccador. En rentrant chez moi, je viens de découvrir un cadavre dans l'ascenseur, qui était arrêté au quatrième… Non, bien sûr, je n'y ai pas touché… Il est étendu dans une mare de sang. Venez vite, je vous en supplie.

» Jeannette, descendez prévenir la concierge ! Ah ! c'est vrai, elle n'est pas là, c'est comme un fait exprès. Alors, sonnez chez les voisins, il faut les mettre au courant, nous ne sommes là que deux femmes seules… »

Dans son désarroi, la pauvre dame avait besoin de réconfortantes présences humaines. Elle s'aperçut que des petits paquets bleus du Printemps lui pendaient encore aux doigts, que la sueur ruisselait sur ses tempes et alla dans sa chambre pour se remettre un peu. Un pneumatique était posé sur sa table : des invités s'excusaient, leur fillette avait un gros accès de fièvre…

— Quelle chance ! Oui, enfin, je m'entends. Il n'y aura que Georges et Madeleine, qui ne m'en voudront pas si le dîner n'est pas parfait, avec une histoire pareille !

Sur le palier, les voisins s'exclamaient, faisaient des hypothèses… Le commissaire montait avec deux agents et un homme en civil. Il contempla le mort. Ce n'était pas beau à voir. Une balle l'avait frappé au coin de l'œil gauche, balle de revolver, vraisemblablement.

— D'emblée, on peut écarter l'idée du suicide. N'est-ce pas votre avis, Lamblin ? D'autant plus que l'arme a disparu.

L'homme en veston acquiesça, ouvrit la porte palière en prenant soin de n'en pas toucher la poignée, se pencha sur le mort et souleva un peu sa main. Elle était raide et déjà froide.

— Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas découvert plus tôt ? Vous êtes les locataires de l'étage ?

Les témoins de la scène se présentèrent. Il y avait, outre M Peyronnet et sa bonne, M. Escudier, un vieux professeur qui habitait l'autre appartement de l'étage, avec sa femme et son fils, un long jeune homme d'aspect maladif.

— Par cette chaleur, nous n'avons pas bougé de l'appartement. Nous pensions aller prendre l'air après le dîner.

— Personne de vous ne connaît le mort ?

Toutes les têtes eurent le même mouvement de dénégation.

— C'est vous, madame, qui m'avez téléphoné ? Votre nom, s'il vous plaît.

Elle expliqua dans quelles conditions elle avait découvert le corps.

— La maison est presque vide. Les locataires sont pour la plupart à la campagne. Nous-mêmes devons partir la semaine prochaine.

— Il faudra que j'interroge tous ceux qui sont encore là. Cet homme venait sûrement voir quelqu'un.

L'homme en civil examinait toujours le mort. Celui-ci était un homme d'assez grande taille, qui semblait avoir trente-cinq ou quarante ans. Son costume, quoique un peu fatigué, était de bonne coupe. Mais les chaussures étaient grossières et déformées, le linge et la cravate de mauvais goût.

— Aucun papier. Pas d'armes. Pas de portefeuille, mais le gilet déboutonné laisse supposer qu'on le lui a pris. Il a un porte-monnaie qui contient environ deux cents francs et de vieux tickets de métro. Certains sont des aller et retour et tous proviennent de la même station : place Clichy. Aucune pièce d'identité. Il faudrait aller voir si la concierge est rentrée, nous aurons besoin d'elle.

Il prenait tout naturellement l'initiative des opérations, sans que le commissaire, déférent, en parût vexé. Il s'empressa d'envoyer un agent à la loge.

— C'est l'inspecteur principal Lamblin, souffla l'autre agent à l'oreille de Jeannette. Il était au commissariat pour un renseignement, et, quand il a entendu cette histoire d'un mort dans un ascenseur, ça l'a intrigué, il a voulu venir aussi. C'est un as.

— En attendant que l'identité judiciaire relève les empreintes, je voudrais bien les examiner un peu, disait l'as.

Et, tirant de sa poche un vaporisateur plein d'une poudre blanche impalpable, il en couvrit la poignée de la porte et les boutons d'étages. Avec une forte loupe, il les étudia ensuite longuement. Puis il se pencha pour regarder mieux la blessure, inclina la tête de côté. Il eut une exclamation de surprise.

— Ah ! par exemple, voilà qui est curieux ! Je ne le voyais pas tout d'abord, étant donnée la pose du cadavre. L'orifice de sortie de la balle, entrée par l'œil gauche, se trouve sous le maxillaire droit. La carotide a été touchée, de là tout ce sang. Ainsi le coup a été tiré de haut en bas. La cabine étant découverte, ce fut facile. L'assassin devait se trouver sur le palier du cinquième étage. J'aimerais bien voir un peu les locataires d'en dessus, ainsi que le bouton de la porte palière.

La concierge arrivait haletante et bouleversée.

— Mais quelle histoire ! Excusez-moi, monsieur le commissaire, ma fille est accouchée d'hier et je suis allée la voir. Je n'ai trouvé personne pour garder la loge. Mais, en cette saison, l'après-midi, il vient bien peu de monde. D'ailleurs les noms et l'étage des locataires sont inscrits sur le casier des lettres, qu'on voit à travers le carreau.

— Vous me donnerez la liste de tous vos locataires, même de ceux qui sont en vacances. Savons-nous si l'un d'eux n'est pas revenu ? Ah ! essentiel ! qui habite au cinquième ?

— Au cinquième ? À gauche, les demoiselles Schwartz, deux vieilles filles qui sortent peu, et, à droite, M. Meyrignac, un jeune homme très bien, un artiste qui a un logement avec un atelier. Il fait de la sculpture.

— Je suis curieux de voir votre jeune homme très bien. Vous pouvez rentrer chez vous pour le moment, dit le commissaire aux assistants.

Il confia aux agents la garde de l'ascenseur, ainsi que celle de son macabre chargement, et, accompagné de l'inspecteur Lamblin, remonta au cinquième. C'était le dernier étage que desservait la cabine. Il n'y avait au-dessus que des chambres de domestiques et des resserres.

Le sculpteur répondit lui-même au coup de sonnette. Il avait l'air, effectivement, d'un jeune homme très bien. La figure avenante et ouverte, les cheveux protégés par un bonnet de papier, il gardait, dans sa longue blouse blanche de tâcheron, une réelle distinction. La poudre de calcaire, qui l'enfarinait comme un meunier jusqu'au bout des cils, expliqua aux deux hommes les coups argentins, pressés, répétés, qu'ils avaient entendus en arrivant sur le palier : M. Meyrignac, sculpteur courageux, faisait de la taille directe.

— Est-ce que les ateliers de sculpteur ne sont pas généralement au rez-de-chaussée ? demanda M. Lamblin.

— Hélas ! je n'en ai point trouvé. Mais, pour le moment, je ne fais que des bustes, pas de grandes machines, et je ne risque pas de défoncer le plancher.

Ils étaient arrivés à l'atelier qui était au bout du couloir. Une très jolie jeune fille, en blouse blanche, elle aussi, dessinait devant une table. Sur une sellette se dressait un buste inachevé — celui de la jeune fille, évidemment.

Meyrignac se tourna vers ses visiteurs :

— Messieurs, je ne sais pas encore à qui j'ai l'honneur…

— Commissaire Dallet. Inspecteur principal Lamblin.

— Mon Dieu ! vous ne venez pas m'annoncer une mauvaise nouvelle ! Il n'est rien arrivé à ma famille ?

— Rassurez-vous. S'il est arrivé malheur à quelqu'un, c'est à une personne qui, j'espère, ne vous touche pas de près.

Et le commissaire expliqua brièvement ce qui s'était passé.

— On a tué un homme dans la maison ? Et nous n'avons rien entendu ! Tu as entendu quelque chose, Françoise ? Excusez-moi, j'oublie de vous présenter : M Françoise Thélusson, ma fiancée. Et vous croyez qu'on a tiré du cinquième ! Il est vrai qu'au fond de l'atelier nous sommes loin du palier. Et avec la fenêtre ouverte… Si on entend une détonation, on se dit : c'est un pneu. Mais je serais curieux de voir ce mort. Vous permettez que j'aille lui donner un coup d'œil ?

— J'allais vous en prier, dit le commissaire.

— Que mademoiselle veuille bien venir aussi.

Tous quatre descendirent et restèrent un instant muets devant le macabre spectacle.

— Le connaissez-vous ? demanda l'inspecteur en scrutant les deux visages.

— Je n'ai jamais vu cet homme, dit le sculpteur en secouant la tête.

Françoise, toute pâle, les yeux agrandis d'horreur, s'accrochait à son bras.

— Non, je ne le connais pas, murmura-t-elle. Oh ! c'est affreux ! Et que venait-il faire dans cette maison ?

— C'est ce que je me demande, fit l'inspecteur en arrêtant sur elle des yeux perplexes et méfiants par habitude professionnelle.

02

L'appareil imposant de la Justice était entré en action. Saisis dans ses rouages puissants, les infortunés témoins, en l'occurrence les locataires et la concierge, avaient été savamment tournés, retournés, triturés et malaxés, jusqu'à ce que leurs esprits et leurs volontés, qui manifestaient au début quelques velléités d'indépendance et de résistance, fussent devenus à souhait malléables et ductiles.

— Non, la concierge n'avait jamais vu le mort. Il avait dû entrer après son départ. Elle avait quitté la loge à 2 h. 30. Elle n'avait pensé s'absenter qu'une heure ou deux, mais la nouvelle accouchée avait été prise d'une hémorragie, il avait fallu en hâte appe-

ler le médecin, et la mère n'avait voulu quitter sa fille que lorsque tout danger fut passé.

Malgré leur docilité, les locataires ne purent fournir aucun renseignement. Ils ne connaissaient pas le défunt, ils ne l'avaient jamais rencontré. Le mort lui-même apporta à son interrogatoire toute la complaisance qu'on pouvait attendre de lui, à cela près qu'il refusa de dévoiler son identité.

L'inspecteur principal Lamblin, ayant assisté au début de l'affaire, avait semblé tout naturellement désigné pour être chargé de l'enquête. Il avait minutieusement examiné le cadavre qui était celui d'un homme de trente-cinq à quarante ans, peu soigné de sa personne. Les cheveux épais avec quelques fils blancs, la denture belle, il n'offrait aucun signe particulier frappant. Mais ses mains — sans bagues ni alliance — avaient retenu l'attention du policier.

— C'est un homme qui devait se livrer à des manipulations chimiques, expliqua-t-il, le soir, à son chef et ami, le commissaire central Josseaume. La peau des doigts, autour des ongles, est très abîmée. Du reste, vous allez voir cela sur les photos. J'en ai fait faire une collection.

— Oui, c'est votre habitude ! dit Josseaume en souriant.

— Ah ! On n'a jamais trop de documents. On a beau vouloir laisser les choses en l'état, elles n'y restent pas. Il faut faire enlever le corps, qui d'ailleurs change rapidement. Les empreintes s'effacent, les taches se dessèchent. Alors mon principe est de tout photographier sous tous les angles possibles. J'use de la pellicule, mais, du moins, si au bout de quelques jours je suis encore dans le noir, je n'ai pas à m'arracher mes cheveux parce que tout a fichu le camp.

— Mais vous n'avez toujours aucun indice qui permette d'identifier le cadavre ?

— Pardon, j'en ai un sérieux. Il ne portait pas un complet de confection, mais un costume muni de la griffe d'un tailleur de la rue Godot-de-Mauroy, avec un numéro qui est une précieuse indication.

— Votre homme a pu l'acheter d'occasion.

— Sans doute, mais c'est tout de même la seule piste à suivre. Je verrai le tailleur demain matin. De plus, une photographie du mort paraîtra dans tous les grands quotidiens. En attendant, voici comment je reconstitue le drame : l'assassin a donné rendez-vous à sa victime pour 3 heures, — c'est l'heure à laquelle semble remonter le décès, — il l'attend au palier du cinquième étage. Il guette la montée lente de la cabine. L'immeuble n'est pas très moderne, et l'ascenseur est d'un type ancien, avec une cabine découverte par le haut. Au moment où celle-ci s'arrête au quatrième…

— C'est donc au quatrième qu'allait votre homme ?

— Certainement.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, car le bouton d'étage, à l'intérieur de la cabine, gardait une empreinte qui correspond exactement à l'index droit du défunt. Et la poignée intérieure de la porte palière, au quatrième étage, présentait l'empreinte de son pouce gauche. Tandis que les poignées extérieures des portes palières du quatrième et du cinquième portent toutes deux les marques du pouce droit d'un autre individu, à mon avis l'assassin. Il est à noter que ces portes palières sont toujours closes, à moins que l'arrivée de la cabine ne vienne les débloquer.

— Bon. Continuez votre reconstitution.

— Au moment de l'arrêt, donc, l'homme, à l'affût au cinquième, instinctivement, cherche à ouvrir cette porte palière, qui résiste. Il passe alors le bras par-dessus la grille peu élevée. L'occupant de l'ascenseur lève la tête au bruit — dans sa hâte le meurtrier peut avoir cogné son arme contre le métal de la grille — et reçoit une balle qui, entrée par l'œil gauche, traverse la tête obliquement, sort sous le maxillaire droit et va s'enfoncer dans l'épaule, où le médecin légiste l'a retrouvée. C'est une balle du calibre 7,65.

— Selon vous, le mort allait donc chez un des locataires du quatrième. Eh bien ! mais cela rétrécit le champ des soupçons, il me semble !

Lamblin sentit une inflexion narquoise dans le ton de son chef.

— Je n'affirme rien, protesta-t-il. D'ailleurs, je dois reconnaître que les empreintes digitales des locataires masculins du quatrième ne correspondent pas avec celles laissées par l'assassin.

— C'est bien un pouce d'homme ?

— Incontestablement.

— Si j'ai bonne mémoire, il n'y a qu'un homme au cinquième, M. Meyrignac ?

— Oui, mais les empreintes relevées sur les portes ne sont pas les siennes.

— Ce sont peut-être celles d'un visiteur quelconque. Et le criminel a pu prendre des précautions pour ne toucher la poignée que sur ses bords.

— Eh bien ! non, je crois que ce pouce est la signature du coupable, et voici pourquoi. Dans cette maison, l'ascenseur ne sert qu'à la montée. Or que faites-vous quand vous sortez d'un ascenseur ? Pour refermer la porte palière, vous l'attrapez par le cadre et vous la repoussez purement et simplement. Jamais on ne se donne la peine de se re-

tourner pour la prendre délicatement par le bouton et la clore tout doucement. On ne manœuvre la poignée que si l'on veut ouvrir la porte. Or là, le bouton a été manipulé de l'extérieur, par le même individu, au quatrième et au cinquième étage : au cinquième, pour tirer, et ensuite au quatrième pour enlever au mort son portefeuille.

— Alors, si les locataires sont innocents, comment expliquer le crime ? Un guet-apens ? On ne donne pas rendez-vous à quelqu'un sur le palier d'une maison étrangère, pour le tuer, ou du moins cela me paraît peu vraisemblable. D'ailleurs, pourquoi le meurtrier serait-il allé guetter sa victime au cinquième, alors que celle-ci devait descendre à l'étage au-dessous ?

— Pour n'être pas reconnu ?

— Quelle importance ? puisque l'autre, coincé dans la cabine, ne pouvait s'échapper…

Lamblin souleva les mains et les laissa retomber sur ses genoux d'un geste accablé.

— C'est une affaire bien bizarre, dit pensivement Josseaume. Mais votre enquête commence à peine. Quand elle sera plus avancée, ces points obscurs s'éclairciront d'eux-mêmes.

— À moins que ça ne se complique encore, grommela Lamblin.

— Cela vous passionnera d'autant plus ! Je vous connais, mon gars !

Et Josseaume rejeta en arrière, avec un bon rire, sa tête léonine couronnée de cheveux gris d'acier, drus et rebelles. Lamblin rit aussi. Il n'avait pas trente ans. De taille moyenne, sec et musclé, il avait les mouvements alertes et les yeux brillants de l'écureuil.

— Quand un crime est trop simple, j'en veux presque à l'assassin de son manque d'imagination. Quelle platitude, en général, quel conformisme dans les méthodes criminelles ! Ici, voici enfin un peu d'inattendu. J'aurais donc mauvaise grâce à me plaindre. Mon type a du cran ; il faut une belle audace pour abattre un homme en plein jour, dans l'ascenseur d'une maison peuplée de nombreux locataires, pour descendre ensuite un étage et venir fouiller sa victime, sous la menace constante de l'irruption d'un témoin.

— C'était risqué, en effet, mais, si messieurs les assassins ne commettaient pas d'imprudences, nous n'aurions plus qu'à fermer boutique. Entre nous, est-ce que leurs gaffes ne nous les livrent pas plus souvent que notre génie ?

Son œil bleu pétillait de malice. Lamblin encaissa sans broncher la boutade. — Le gaillard qui a fait le coup a eu la chance inouïe de n'être pas surpris. Son imprudence

ne nous l'a donc pas livré. Mais, de son génie ou du mien, chef, nous verrons qui l'emportera !

— Soyez tranquille ! je parie pour vous.

03

Lamblin partageait avec plusieurs grands hommes — et il n'en était pas peu fier — la faculté de mettre de côté toutes préoccupations au moment du sommeil et de s'éveiller, au matin, lucide et dispos. Il était toutefois repris par le métier dès qu'il faisait sa toilette et méditait pendant ses ablutions. Ce jour-là, il monologuait tout en se rasant.

— C'est curieux, Josseaume ne m'a pas dit un mot du mobile du crime, qui est évidemment le vol. Mais quel vol ?

Il resta immobile soudain, le Gillette en l'air.

— Hé ! nous n'en savons rien ! Du fait que ses vêtements étaient ouverts, j'ai conclu que le mort avait été délesté de son portefeuille. Mais ce pouvait être tout autre chose qu'un portefeuille. Une liasse de billets, des documents, un écrin… Le chef a raison, inutile de chercher à rien deviner avant de connaître l'identité du macchabée.

Il arriva de bonne heure rue Godot-de-Mauroy et dut attendre que le tailleur fût présentable. C'était un homme mince et brun, au teint olivâtre, aux yeux sombres derrière de grosses lunettes. L'inspecteur défit le paquet qu'il avait amené et le tailleur examina soigneusement sa marque, le tissu, et ne parut pas ému par les taches de sang.

— Il y a déjà pas mal de temps que ce complet a été exécuté. D'après le numéro, trois ans au moins. Je crois me souvenir… Mais mon registre nous donnera toute certitude.

Il avait de l'ordre : en moins d'une minute il trouva sur un rayon le registre adéquat et chercha le chiffre.

— Oui, c'est bien ce que je pensais. Ce costume a été commandé en février 193.., il y a donc trois ans et demi, par M. le comte d'Armancé.

— Et quelle est l'adresse du comte d'Armancé ?

— Au cimetière Montparnasse, monsieur, dit le tailleur, penché sur son livre, en regardant l'inspecteur par-dessus ses lunettes. Il y a plus d'un an que M. d'Armancé est mort.

Ce n'était donc pas lui l'homme assassiné…

Lamblin imagina, en un film utra-rapide, la mort d'un vieux noble, la dispersion par les héritiers de tous ses effets…

— Il était âgé ?

— Pas du tout, quarante ans à peine. Un bel homme, monsieur, et qui savait s'habiller. Il a été enlevé presque subitement. Une embolie, je crois.

— Et… quelle était son adresse ?

Le couturier prit un autre registre, un répertoire alphabétique celui-là.

— Voyons… Ah ! comte Raoul d'Armancé, château de Roche-Marie, par Sarlat (Dordogne). Et à Paris : 41, rue Saint-Guillaume.

— Évidemment, murmura l'inspecteur. Il était marié ?

— Mais oui, il devait avoir femme et enfants. Quant à vous dire ce qu'ils sont devenus…

Ses mains s'écartèrent évasivement. Il n'avait plus rien à dire, et Lamblin, après l'avoir remercié, quitta le tailleur et se rendit rue Saint-Guillaume.

La façade avait cet aspect digne et rechigné du style Maintenon. Une grande porte cochère cintrée, dont les majestueux vantaux s'ornaient de rinceaux et de coquilles, ouvrait sur une vaste cour intérieure. Une pelouse avec quelques vieux arbres, un massif d'hortensias, en occupaient le centre. L'ensemble avait grand air. Mais les communs transformés en garages servaient à des commerçants du quartier pour remiser leurs camionnettes et le corps de logis avait été divisé entre plusieurs locataires. Les Armancé n'y avaient gardé qu'un modeste appartement — ils n'y habitaient d'ailleurs que quatre mois de l'année — afin de tirer le meilleur parti d'une propriété lourdement grevée d'impôts.

La concierge, qui nettoyait l'escalier, pesta contre l'importun qui l'appelait, et celui-ci, pour l'amadouer, se hâta d'annoncer qu'il allait monter. Avec le coup de chapeau de Louis XIV aux princesses du sang, il demanda d'une voix suave si la comtesse d'Armancé habitait toujours l'immeuble.

— Non, il y a longtemps qu'elle a déménagé.

— Je suis désolé, vraiment désolé, murmura-t-il.

Et sa main, fouillant dans les profondeurs de son veston, en retira quelque chose qui, adroitement glissé entre les doigts de la gardienne irritée, agit à la façon de la mousse carbonique sur le feu.

— Vous me voyez désespéré de vous faire redescendre, mais j'ai un renseignement de la plus haute importance à demander à cette dame. Il faut donc absolument me trouver son adresse actuelle.

— Rien de plus facile ! dit la femme, tout amabilité et complaisance. Je n'ai même pas besoin de descendre, vu que je renvoie encore quelquefois du courrier et que je sais l'adresse par cœur. C'est 75, boulevard Saint-Michel.

— Madame, je ne sais comment vous remercier.

— Il est vraiment bien élevé, ce monsieur, murmura la concierge, tandis que démarrait le taxi.

Rencogné sur sa banquette, l'inspecteur Lamblin recommençait à creuser son problème.

— Qu'est-ce que mon zèbre allait faire au quatrième ?

Les alibis du ménage Peyronnet étaient impeccables. Madame, ainsi que l'affirmait la concierge, était sortie avant deux heures. Elle avait passé la majeure partie de l'après-midi rue du Helder, chez son coiffeur, et le témoignage de ses crans et de ses boucles savamment alignés était irréfutable. Ensuite, elle avait fait en hâte quelques emplettes avant de rentrer à 6 h. 30. Quant à Monsieur, chef du contentieux dans une grande banque, il n'avait pas bougé de son bureau.

Les Escudier n'avaient rien de tel à présenter pour leur défense. Ils n'avaient pas bougé, eux, de leur appartement. Lamblin les revit en pensée, effarés, bégayants ! Pauvres gens, qui n'étaient même pas capables d'inventer un alibi !

— C'est pourquoi, conclut Lamblin, je suis tenté de les croire quand ils jurent ne rien savoir du défunt. Mais alors, celui-là, qu'allait-il faire, qu'allait-il donc faire au quatrième ?

Sur les pelouses du Luxembourg, des arroseuses à tourniquet dispensaient au gazon des averses de gouttelettes irisées. Dans la chaleur, accablante déjà, qui semblait monter du sol, l'inspecteur soupira devant cette vision de fraîcheur. Son taxi tourna à droite dans le boulevard Saint-Michel, ralentit pour laisser passer un tramway et, traversant la chaussée par une courbe savante, vint s'arrêter devant le 75.

Àla question du policier, la concierge répondit du fond de sa cuisine :

— La comtesse d'Armancé ? Quatrième à droite.

— Encore ! murmura-t-il. Ça devient une obsession.

Ici, il n'y avait pas d'ascenseur. Mais, pour Lamblin, cet inconvénient semblait largement compensé par la vision qu'offrait aux heureux locataires le « vert paradis des amours enfantines », le doux Luxembourg étalé sous leurs yeux.

Courageusement, l'inspecteur gravit les marches et sonna.

« Une bonne récemment importée de la campagne », se dit-il, lorsqu'une jeune domestique hésitante et godiche lui eut ouvert la porte et se décida enfin, après bien des tergiversations, à prévenir sa maîtresse qu'un monsieur de la police désirait lui parler. C'était un jeudi, et l'on entendait dans la pièce où elle venait d'entrer un enfant qui ânonnait ses leçons :

— Ses affluents sont : l'Ourthe et la Semoy…

— Faites-le entrer ici, coupa une voix de femme.

Lamblin se trouva dans une salle à manger de belles proportions, tendue de papier jaune et ornée de meubles anciens très sombres qu'au premier coup d'œil il jugea précieux. Sur la table à l'italienne, un petit garçon avait posé ses livres et s'appliquait, le doigt sur un atlas, à poursuivre quelque rivière. Une jeune femme charmante, mais qui commençait à s'empâter un peu, aidait à cette poursuite l'enfant qu'une ressemblance étonnante proclamait être son fils.

Elle fit au visiteur un accueil réservé, poli cependant, car elle était bien élevée. Mais Lamblin l'était aussi, comme l'avait si justement remarqué la concierge de la rue Saint-Guillaume. C'était même une qualité que ses chefs appréciaient vivement : elle lui permettait de mettre en confiance des témoins effarouchés et de se montrer discret (relativement) dans un métier où l'indiscrétion est une obligation professionnelle.

L'inspecteur sentit la méfiance légère et déploya pour la vaincre tout son tact. Il expliqua la nécessité pour lui d'identifier, grâce à l'adresse du tailleur que portaient ses vêtements, un homme assassiné.

— Quel homme assassiné ? demanda la jeune femme.

— Vous n'avez pas vu les journaux, ce matin ?

— Non, pas encore.

— C'est un homme que l'on a trouvé dans un ascenseur, tué d'un coup de revolver. Le tailleur de la rue Godot-de-Mauroy a reconnu le costume comme ayant été fait il y a plus de trois ans pour le comte d'Armancé. Je n'avais donc d'autre ressource que de me présenter chez vous dans l'espoir que vous pourriez me dire qui a hérité de ce complet après la mort du comte. Aussi, vous me pardonnerez si je me présente à vous avec un gros paquet, comme une marchande à la toilette.

Tout en parlant, il défaisait la toile noire qui enveloppait le veston, en prenant soin de ne pas découvrir la partie tachée de sang.

— Ah ! je reconnais le costume, en effet. Après la mort de mon mari, je l'ai donné, avec bien d'autres choses, linge et vêtements, à notre maître d'hôtel et valet de chambre Victor Maravon.

— Est-il encore à votre service ?

— Non, depuis mon veuvage, j'ai dû changer notre train de vie. Vous avez eu mon adresse rue Saint-Guillaume, sans doute ?

— Parfaitement, madame.

— Dans ce cas, un simple coup d'œil doit vous faire comprendre la situation…

— Madame, je suis navré de vous avoir obligée à évoquer des souvenirs pénibles. Je m'en veux ! J'aurais désiré que cette enquête vous causât un minimum d'ennuis.

Elle sourit légèrement.

« Ah ! ah ! la glace fond, pensa-t-il. »

— Du moins avez-vous l'avantage inestimable d'avoir devant vous un des plus beaux spectacles du monde, dit-il en regardant par la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur un étroit balcon.

Au premier plan s'étendait la verdure profonde du jardin, avec son palais, ses escaliers et ses balustres. Puis la ville se déployait dans une brume mauve et lourde qui était comme l'haleine de Paris. Au loin, devant une tour Eiffel arachnéenne, le soleil du matin faisait étinceler des ors aux arêtes d'un dôme illustre.

Md'Armancé se tourna vers le policier, tout à fait conquise.

— N'est-ce pas que c'est admirable ? C'est une chance, vraiment, pour moi, d'avoir trouvé cet appartement.

— Je vous l'envie follement, madame. Mais il ne faut pas que j'oublie un métier que j'aime vraiment pour lui-même, car il est fort ingrat. Et vous me pardonnerez de mettre sous vos yeux, habitués à tant de beauté, de tristes photographies, celles d'un cadavre…

La jeune femme parut pleine de bonne volonté.

— Vous désirez savoir si votre mort est bien notre domestique. Montrez, je ne m'évanouirai pas.

Elle regarda les épreuves, luisantes et gondolées, et ne put s'empêcher de sursauter.

— Ce n'est pas joli à voir, en effet. Mais, malgré la blessure qui le défigure et sa macabre grimace, je reconnais ce malheureux Victor. L'œil droit est intact, il avait bien ces paupières en bourrelets, qui s'ouvraient peu, ce nez, ce menton lourd, cette bouche mince et grande. Oui, c'est bien Victor.

— Montre, maman ! fit le petit garçon en s'approchant.

Elle releva les photographies pour les lui dissimuler, puis se ravisa.

— Après tout, deux sûretés valent mieux qu'une. Tiens, regarde. Tu es un petit homme, tu dois pouvoir supporter la vue d'un mort.

L'enfant ne sembla pas très ému.

— Il en a un trou, fit-il avec calme. Mais ce n'est pas Victor.

— Comment ! ce n'est pas Victor ! Bien sûr que si, voyons. Autrement, comment porterait-il le costume de papa, que je lui avais donné ?

— Et le chapeau trouvé à côté du mort portait bien les initiales V. M. Le voici, du reste, fit Lamblin, en tirant de son paquet un feutre mou marron foncé.

— C'est moi aussi qui le lui ai donné. Un feutre que mon mari venait d'acheter.

Elle examinait la marque.

— Tu ne te souviens pas, Maxime ?

— Si, je me souviens de ce chapeau. Alors c'est peut-être bien Victor tout de même.

Un coup d'œil perplexe s'échangea entre les deux adultes.

— Il faudrait que j'aie une certitude, dit l'inspecteur. Voyons, madame, ne pourriez-vous me donner quelques détails sur cet homme, sur sa vie, sur les gens qui le connaissaient. Car il y a là des coïncidences fort étranges.

— Certainement. Mais, monsieur, ne voulez-vous pas que nous passions au salon ? Nous y serons mieux pour causer. Reste, Maxime, étudie ta géographie.

Lamblin savoura le plaisir de cette petite victoire, et, lorsque la jeune femme ouvrit la porte, son œil s'enchanta de la vision d'une pièce longue, tendue de beige clair et ornée de ravissants meubles anciens aux tons d'ambre et de feuilles mortes.

Mais, tout à coup, sur le piano crapaud — moderne celui-ci — que recouvrait un brocart rose et or, une grande photographie arrêta son regard, et il s'immobilisa, stupéfait. Car la jeune fille qui souriait dans un cadre de glace et de métal chromé était, à n'en pas douter, celle qu'il avait vue chez un des locataires de la rue Boccador, le sculpteur Meyrignac.

04

— Vous regardez ma fille ? dit la comtesse avec une nuance d'orgueil dans la voix.

Utile indication ! Il ne savait comment poser des questions sans commettre d'impair. Mais, maintenant, des points d'interrogation jaillissaient de tous côtés dans son cerveau. Pourquoi l'avait-on présentée sous un faux nom ? Sa mère était-elle au courant de ses fiançailles, si fiançailles il y avait ? Et enfin pourquoi avait-elle nié connaître l'ancien domestique de son père ? Il est vrai que le petit Maxime n'avait pu se prononcer avec certitude en voyant les photographies. Mais elle, qui s'était trouvée en présence du mort lui-même, avec son costume révélateur ?

« Du doigté, mon garçon ! » se dit-il in petto.

Il commença.

— Il me semble avoir rencontré M d'Armancé.

— Elle ne s'appelle pas Armancé, mais Thélusson. Françoise Thélusson. Elle est née de mon premier mariage.

Ainsi, on n'avait pas menti pour le nom. Soudain le policier se sentit plein de confusion à la pensée de l'erreur qu'il avait commise. Quand Meyrignac lui avait présenté la jeune fille comme sa fiancée, il n'avait pas douté un instant que ce fût là un pudique euphémisme et qu'en réalité elle habitait avec l'artiste. En conséquence, il ne lui avait pas demandé son adresse ! Il se reprocha vivement ce jugement téméraire. Mais comment savoir jusqu'à quel point la mère était renseignée sur les relations des deux jeunes gens ?

« Allons, jouons par la bande », se dit-il.

Et sur un ton professionnel :

— Venons-en à ce qui concerne l'homme assassiné au 9 bis, de la rue Boccador…

— Comment ! 9 bis, rue Boccador ? Mais c'est là qu'habite le fiancé de ma fille ! Philippe Meyrignac, un jeune sculpteur. Vous avez dû le voir, car vous avez sans doute interrogé les locataires. Et, j'y pense, vous avez dû voir également Bobette, — je veux dire Françoise, — elle était allée travailler à l'atelier hier après-midi !

Dévore ta honte, ô Lamblin ! Et fais pénitence, un cierge à la main, pieds nus, en chemise et la hart au col, pour tes pensées calomnieuses et la perversité de ton esprit malveillant !

Il se frappa le front, comme si une idée l'illuminait soudain :

— Mais oui ! Où donc avais-je la tête ! Je ne me souvenais pas où j'avais rencontré M votre fille. Je retrouve tout cela maintenant. J'ai noté son nom, en effet.

— Et vous n'aviez pas pris son adresse ? fit-elle avec un peu d'étonnement.

Vraiment, cette femme innocente avait une façon de retourner le fer dans la plaie !…

— Ce n'était pas nécessaire, dit le policier sur un ton dégagé. Du moment qu'elle n'habitait pas la maison…

— Ah ! oui, évidemment. (Est-ce qu'elle se moque de moi ? se demanda-t-il.) Mais a-t-elle vu le mort ?

— Oui.

— Et elle ne l'a pas reconnu ?

— Elle a paru fort émue, mais elle m'a assuré ne pas le connaître.

— Curieux qu'elle ne m'en ait pas parlé hier soir !

— Ce n'était pas un spectacle agréable à évoquer. Mais, madame, pardonnez-moi d'en revenir à mes questions. Pendant combien de temps Maravon a-t-il été à votre service ?

— Plus de sept ans. Il en avait trente ou trente et un quand il est entré, il devait en avoir trente-neuf à présent.

— C'est bien à peu près l'âge que le médecin attribue au défunt : une quarantaine d'années. Il n'était pas marié ?

— Non, et je ne sais rien de sa famille. Il nous avait été envoyé par un bureau de placement. Ses certificats étaient très élogieux, et, de fait, son service était parfait ; il était travailleur, adroit, intelligent, et pourtant il ne m'était pas sympathique. Il avait une façon insupportable de se trouver là où il n'avait que faire. On se croyait seul, et tout à coup on le voyait à côté de soi, venu sans aucun bruit. Il écoutait aux portes. Surpris, il avait toujours une excellente excuse. Peut-être fais-je tort, à sa mémoire, car il avait du bon : il s'est montré extrêmement dévoué quand mon mari est mort, bien qu'il fût lui-même encore très souffrant.

— Ah ! et de quoi ?

— D'une violente intoxication alimentaire. À le croire empoisonné. Le médecin n'y avait rien compris. Mais il avait une constitution de fer, il s'en est tiré. Mon mari voulait le soigner, il s'y est refusé.

— Le comte d'Armancé était médecin ?

— Non, mais il était chimiste et s'y connaissait admirablement en toxicologie. Il a fait dans ce domaine des travaux remarquables…

— Dans quelles circonstances est-il mort ?

— Ah ! — les larmes montèrent aux yeux de la veuve, — ce fut d'une brutalité incroyable. Victor, qui était à peine remis, avait repris son service la veille. C'était la femme de chambre, ou parfois ma fille qui montaient les plateaux du petit déjeuner, que nous prenions toujours dans nos chambres. Ce matin-là, Victor vint frapper à ma porte et m'annonça tout effaré que son maître avait une syncope. Voulant allumer le feu, il avait frappé. Ne recevant pas de réponse, il avait fini par ouvrir doucement et avait trouvé le comte comme je le vis moi-même, renversé dans son fauteuil devant un guéridon sur lequel était servi le petit déjeuner : il y avait à peine touché.

— Mais il y avait touché ? fit vivement le policier.

— Il avait bu un peu de chocolat, mordu dans une tartine de confiture…

— Quelle confiture ?

— Confiture d'abricots.

Il songea à ces amandes tirées des noyaux qu'on met en général dans cette confiture : quel véhicule idéal pour masquer l'odeur de l'acide prussique, qui eût aussitôt alerté un chimiste averti !

— Et l'on n'a pas fait analyser les restes ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Pourquoi ? Ce n'était pas de la confiture de conserve qui aurait pu s'altérer dans une boîte mal fermée. Elle avait été faite et mise en pots par notre cuisinière.

Il eût été cruel d'insister, cruel et inutile.

— C'est à Roche-Marie que le comte est mort ?

— Oui, mais il est enterré à Paris dans le caveau de famille. Et, depuis, le château a été vendu.

— Pour en revenir à mon enquête, vous ne vous souvenez pas d'un signe physique particulier qui aurait pu servir à identifier ce Victor ? Le défunt porte à l'avant-bras droit une cicatrice.

Elle secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu Victor les manches retroussées. Il ne travaillait pas au jardin.

— Savez-vous ce qu'il est devenu, après vous avoir quitté ?

— Attendez… Il s'est placé, je crois, chez un banquier, oui, c'est cela, M. Arnaud, de la banque Arnaud, Silhol et C. Je me souviens que des renseignements me furent demandés sur lui. Je n'ai pu les donner qu'excellents.

— Évidemment. Madame, je vous remercie, et m'excuse d'avoir abusé de vos instants.

Elle se dirigeait vers la porte du salon qui menait au vestibule.

— Attendez, j'ai laissé le paquet dans la salle à manger.

— Ah ! c'est vrai !

En ouvrant la porte de communication, un singulier spectacle s'offrit qui le fit s'exclamer :

— Maxime ! Qu'est-ce que tu fais ?

Le petit garçon tenait à deux mains, devant son visage, le chapeau du mort et en reniflait l'intérieur avec conviction. Il tourna la tête :

— Je sens si c'est bien l'odeur de Victor.

— L'odeur de Victor ?

— Oui. Il a dit une fois que, lorsqu'il allait chez le coiffeur, il se faisait toujours faire une friction n 5 de Molyneux, parce que c'était un parfum distingué. J'ai voulu savoir comment c'était, et il s'est penché pour que je respire ses cheveux. C'est bien la même odeur.

— Quelle histoire ! dit la comtesse en riant.

Lamblin ne riait pas.

— Monsieur Maxime, vous êtes un vrai petit détective ! En tout cas, vous avez « du flair »… Mais vous, madame, connaissez-vous ce n 5, le retrouvez-vous dans ce chapeau ?

Avec une légère grimace, elle flaira aussi, d'un peu loin.

— Il a raison. C'est le n 5 de Molyneux. J'en ai usé parfois, mais je préfère les parfums plus chauds.

— Voilà un point sur lequel mon éducation est incomplète, dit gravement Lamblin. J'ignore tout des parfums distingués.

Tandis que le taxi l'emmenait vers la banque Arnaud, l'inspecteur se plongea dans de profondes réflexions.

« On dit toujours : "le monde du crime", monologuait-il. Et si l'on parlait un peu « des crimes du monde » ? Un drame atroce a dû se jouer entre ces deux hommes, le comte et son valet. Celui-ci était, je n'en doute pas, un maître chanteur. Il avait dû surprendre dans l'existence de M. d'Armancé un secret bien redoutable pour que celui-ci ait voulu le supprimer. Tous deux ont dû s'épier comme des fauves. Puis le chimiste habile a failli l'emporter. Mais le valet s'en tire et frappe à son tour, impitoyablement. Il n'a pas dû doser le poison, lui. Et l'on n'a rien soupçonné ! Cette charmante femme est aussi aveugle qu'une taupe. Quant à sa fille… »

Son visage s'assombrit.

« Ah ! oui, quel rôle joue-t-elle, la fille ? On ne me fera pas croire que le hasard seul a conduit ce Victor et l'a fait assassiner à la porte du fiancé, et cela pendant une visite à ce fiancé. Est-ce la jeune fille que Victor voulait faire chanter ? Une gosse qui n'a pas dix-huit ans ! Avait-elle déjà dans son passé quelque chose de louche ? Le comte d'Armancé n'était pas son père, et d'ailleurs il est mort depuis quinze mois, ce n'est donc pas son honneur qu'elle a pu vouloir défendre… ».

Il réfléchit longuement.

« Je croyais avoir calomnié une pure jeune fille : Décidément, mon vieux Lamblin, je crois que tu pourras faire l'économie du cierge, des pieds nus et du reste. Mais alors, l'autre… »

Il reprit son leitmotiv :

« Qu'allait-il faire, que diable allait-il donc faire au quatrième ? »

Soudain, il releva la tête, et se frappant le front de ce geste qui lui était familier :

— J'y suis ! s'écria-t-il victorieusement.

05

— Bonjour, cher policier pour femmes du monde, fit en riant Josseaume lorsque, dans l'après-midi, Lamblin vint le voir à son bureau.

Mais l'inspecteur, qui semblait harassé, se laissa tomber sur une chaise, l'air sombre et la bouche amère.

— Pourquoi ce sarcasme ? demanda-t-il, hargneux.

— Parce qu'une belle dame, — je la présume telle d'après sa voix, — la comtesse d'Armancé, a téléphoné pour vous tout à l'heure. Elle pense qu'un cousin de son mari, M. Lucien Vidalier, qui est actuellement à Paris, à l'hôtel Meurice, pourrait vous aider à identifier avec certitude un nommé Victor Maravon, votre mort inconnu. Elle s'excuse de n'avoir pas pensé ce matin à vous donner ce renseignement. Je transmets intégralement son message. Vous avez dû faire une très bonne impression. Félicitations.

Lamblin haussa les épaules.

— Son tuyau est inutile. J'en sais plus qu'assez sur le compte de mon macchabée. Vous m'avez mis un joli coco sur les bras, patron.

— Ah ! mon cher ami, ceci ne nous regarde pas. Nous ne sommes, nous autres, que des chiens de chasse, de chasse à l'homme. On nous fait flairer un vêtement : « Cherche, Taïaut, cherche ! » Et nous filons, le nez sur la piste. Mais, quand nous rapportons le gibier, ce n'est pas à nous de décider s'il est bon pour la Légion d'honneur ou pour l'échafaud. À présent, racontez.

Lorsque Lamblin eut narré fidèlement sa matinée, il en vint à sa visite au banquier.

— J'ai trouvé un bon vivant, gras et vermeil sous ses cheveux blancs, et qui regrette fort son incomparable maître d'hôtel, qu'il identifia immédiatement avec le mort dont je lui présentais l'image.

» — Le bougre s'y connaissait en vins, me dit-il. Il m'a fait acheter quelques-unes des meilleures bouteilles de ma cave. Malheureusement, j'en ai parlé à un de nos clients, un Hollandais, Van Laar, qui s'occupe d'une grosse affaire d'importations coloniales, et le malin m'a soufflé Victor. C'est un homme qui donne de très grandes réceptions. Qui donnait plutôt, car, en ce moment, sa maison est fermée à la suite d'un drame affreux : sa femme s'est suicidée, il y a deux mois. »

» Et comme je m'exclamais :

» — Eh ! oui, dit-il et d'une façon atroce ; elle s'est jetée par la fenêtre. Il l'adorait, on dit qu'il est à moitié fou de chagrin. »

— Dites donc, interrompit Josseaume, votre Victor me semble n'avoir pas porté bonheur à ses patrons, même quand il ne les expédiait pas lui-même.

— Mais celle-ci, il l'a aussi expédiée lui-même, quoique indirectement. J'ai trouvé dans un superbe hôtel particulier, en bordure du bois, une espèce de géant roux, taillé à coups de serpe. C'était Van Laar, d'aspect fruste et d'esprit fin, avec un regard dur et une bouche sensible. Tête intéressante, mais l'air halluciné. Il a manifesté une joie sauvage en apprenant la mort de Victor.

» — Ah ! tout de même ! Il s'est trouvé quelqu'un pour débarrasser la terre de ce monstre. Dommage que ce ne soit pas moi ! »

» D'abord j'en ai douté. Mais sa haine est telle que, si c'était lui l'assassin, je crois vraiment qu'il s'en vanterait. Sa femme était une douce et fragile créature, légère et gracieuse comme un oiseau des îles. Elle aimait le plaisir, et lui n'avait pas le temps de l'accompagner dans les dancings, les thés.

» — Elle a eu des amants, disait-il, et puis après ? Elle était trop faible et trop tendre pour résister, mais elle m'aimait bien, je l'avais avec moi, elle était ma joie, mon amour. J'aurais tout pardonné. Ah ! pourquoi n'a-t-elle pas eu confiance en moi ? Ce Victor est venu, qui a tout de suite compris la situation. Il a intercepté des lettres — elle était si peu méfiante. Il a exigé de l'argent et elle n'a rien osé me dire. Elle craignait ma colère. En six semaines, il s'est fait donner 200 000 francs. Quel imbécile ! moi je lui aurais donné un million pour qu'il la laisse tranquille ! »

» Il leva ses grandes mains pâles tachées de son.

» — Et un jour ce fut la catastrophe. Un des petits amis prit au baccara la forte culotte, et, n'osant l'avouer à sa famille, vint implorer ma chérie. Elle me demanda cette somme, cent vingt mille francs, je crois, « pour son couturier ». Je la lui donnai en la taquinant, car j'avais réglé une grosse note quelques jours plus tôt. Et c'est le moment que ce crétin de Victor choisit pour revenir à la charge. Elle fut terrifiée, elle se figura que j'allais tout apprendre. Se rendant compte aussi qu'elle ne serait jamais débarrassée de cette sangsue, affolée, désespérée, elle s'est jetée du haut des combles.

» Ah ! monsieur, quand je suis arrivé et que j'ai vu sa pauvre petite tête brisée, pleine de poussière et de sang, j'ai cru perdre la raison. Elle m'avait laissé une longue, une lamentable lettre. J'ai cherché ce Victor, pour l'écraser comme une bête puante, mais le drôle s'était méfié. À la première annonce du malheur, il avait empilé ses effets dans sa malle et déguerpi sans demander son reste. Je l'ai cherché en vain. Il doit se terrer quelque part sous un faux nom. »

— Vous croyez que c'est vrai ? questionna Josseaume.

Lamblin comprit tout de suite.

— J'ai fait vérifier l'emploi de son temps, hier après-midi. Ses employés jurent qu'il ne s'est pas absenté. Mais le président d'un grand conseil d'administration, on ne va pas voir s'il est là. Il peut avoir une sortie à lui, pour échapper aux importuns, et prendre un taxi tout en laissant sa voiture ostensiblement parquée. L'hypothèse n'est pas à écarter d'emblée. Mais j'ai recueilli un autre témoignage : celui de la femme de chambre, une singulière fille aux grands yeux de gitane, qui, en me reconduisant, —

elle avait, je suppose, entendu des bribes de la conversation, — m'a chuchoté d'aller l'attendre au bas de l'escalier de service.

— Ah ! très intéressant cela ! Les gens de maison en savent souvent plus long que les maîtres.

— Elle a connu Victor chez les Armancé. À cause de lui, elle a rompu ses fiançailles, et il avait réussi à la faire entrer dans la maison Van Laar…

— Complice ?

— Je ne crois pas, il semble avoir été très méfiant. Le drame a bouleversé la pauvre fille. Du coup, Victor l'a abandonnée et ne lui a plus donné signe de vie. Mais elle m'a rapporté un détail qui m'ouvre des horizons : c'est qu'au château de Roche-Marie, où la famille d'Armancé habitait huit mois sur douze, Victor faisait beaucoup de photographie…

— De là sans doute l'état de ses mains.

— Non, car, mal installé, manquant de chambre noire, il faisait développer ses clichés et tirer ses épreuves par son frère, photographe à Périgueux. Et cela nous explique pourquoi il gardait toujours des créances sur ses victimes.

Josseaume réfléchissait.

— Bien du temps a passé, depuis. Et si, comme vous le présumez, Victor a photographié les documents qu'il avait volés pour garder toujours ses victimes à sa merci, il a fort bien pu s'arranger pour faire ses travaux lui-même. Que vous a-t-elle dit d'autre ?

— Elle croit que Victor avait les preuves d'une vilaine histoire où serait compromise M Thélusson. En tout cas, les rapports de Victor avec la famille d'Armancé et la présence de cette jeune fille dans la maison du crime, bien mieux, à l'étage même où le crime a été commis, font peser de lourds soupçons sur elle et sur son fiancé.

— Alors, puisque celui-ci habitait au cinquième, qu'est-ce que votre macchabée allait faire au quatrième ?

— C'est ce que je me suis demandé longtemps. Et puis j'ai compris qu'il s'était tout simplement trompé d'étage.

— Allons donc !

— Mais oui, et voici comment. Le casier postal, visible par la porte vitrée de la loge, porte, au-dessus de chaque case l'indication de l'étage, et au-dessous de cette case, le nom du locataire. De sorte que celui-ci surmonte presque immédiatement la mention

de l'étage inférieur. La concierge était absente. Notre homme voit au-dessous d'une case :

M. Meyrignac,

et ne s'aperçoit pas que la seconde mention se rapporte à la case inférieure, et qu'il aurait dû aller chercher au-dessus le renseignement qui concernait M. Meyrignac. Cette erreur lui a, je crois, coûté la vie.

— Voyons votre explication.

— L'assassin, homme ou femme, guette au cinquième la montée de l'ascenseur, prêt à se dissimuler pour surgir à la seconde où Victor, sans méfiance, aura ouvert la porte palière. Coincé sur le seuil de l'étroite cabine, sous la menace d'un revolver, il ne pourra fuir et se verra contraint de livrer les documents qu'il détient et peut-être ses clefs, car on n'en a pas trouvé sur le mort. Mais celui qui suit des yeux la montée de l'ascenseur le voit s'arrêter à l'étage au-dessous. Victor va lui échapper : impossible de l'acculer. Alors, pendant que l'occupant de la cabine en ouvre la porte intérieure, au moment où il pose la main sur la poignée de la porte palière, celui qui était à l'affût n'hésite pas à le tuer, de la façon que nous avons reconstituée d'après la direction de la blessure.

Pensivement, Josseaume se caressait le menton.

— Et que faites-vous des empreintes, qui ne concordent pas ?

— Elles ont pu être laissées par un ouvrier venu pour une réparation, et l'on a pu manier délicatement les poignées en les prenant par les bords. Je m'excuse d'avoir repoussé cette suggestion quand vous l'avez faite. Vous aviez sans doute raison.

Josseaume regardait le dossier ouvert devant lui :

— Résumons. Vous considérez comme suspects : Van Laar, qui avait une violente rancune contre Victor, qui a pu retrouver sa trace, la faire surveiller et venir le guetter dans la maison où il avait rendez-vous. C'est bien douteux. Il est vrai que nous n'avons pas ses empreintes. Et puis ?

— M Thélusson, qui devait avoir dans son passé quelque chose dont le maître d'hôtel avait la preuve et dont elle pouvait craindre que son fiancé ne fût informé. Enfin M. Meyrignac, qui pouvait vouloir délivrer sa fiancée des persécutions du maître chanteur.

— Ces deux dernières hypothèses sont contradictoires.

— Oui, c'est l'une ou l'autre.

— Admettons. Et puis ?

— Mais… c'est tout ! fit Lamblin un peu surpris.

— Non. Vous oubliez le principal, X, l'inconnu, celui qui peut être le vrai coupable et dont vous ne savez rien. Vous vous emballez sur des présomptions, mon petit, et vous n'avez pas l'ombre d'une preuve. Les empreintes même sont contre vous.

Il tenait en main des épreuves qu'il examinait attentivement.

— Elles sont d'une netteté remarquable, ces empreintes, elles devaient être toutes fraîches. Or la concierge a déclaré « que l'ascenseur marchait bien, car il avait été révisé au début du mois ». Les traces de l'ouvrier devaient être effacées. Tandis que, si votre reconstitution du crime est exacte, — et je crois qu'elle l'est, — le meurtrier aux aguets a eu la surprise de voir la cabine s'arrêter à l'étage au-dessous. Il n'a pas eu le temps de prendre des précautions. En grande hâte, il a voulu ouvrir la porte, qui a résisté, a tiré par-dessus la grille, puis il a descendu l'escalier quatre à quatre, avec la terreur de voir quelqu'un arriver au bruit, et il a ouvert non moins vite la porte palière du quatrième pour dépouiller sa victime. Ensuite il a filé sans s'amuser à faire disparaître les marques de ses doigts. D'ailleurs elles ne figurent pas au service anthropométrique : il ne craignait pas leur identification.

— Vous avez certainement raison, dit Lamblin d'une voix légèrement altérée. Mais cela n'innocente pas forcément M Thélusson. Elle a pu avoir un complice autre que Meyrignac.

— Don Quichotte, alors. Je ne vois que lui pour risquer sa tête, afin de sauver la réputation d'une jeune fille qui est la fiancée d'un autre. Non, arrêtez, mon cher ami, en ce moment vous bâtissez dans le vide, vous faites des suppositions et non des déductions pour essayer de vous défendre !

— C'est vrai ! Il rit un peu nerveusement. Mais j'ai tout de même convoqué par pneumatique M Thélusson. Je l'ai priée de venir demain à 9 heures, « afin de préciser certains détails, concernant l'ancien maître d'hôtel ».

— Vous n'avez pas convoqué aussi Meyrignac ?

— Ah ! non — l'inspecteur avait repris son assurance. Je ne suis pas Don Quichotte, mais j'ai le souci de la réputation d'une jeune fille. Il pourrait suffire d'une indiscrétion, d'un soupçon pour empoisonner sa vie. Pour les affaires intimes, mon bureau est un vrai confessionnal.

— Voilà qui est parler ! Je vous approuve sans réserve, mon petit. Quand je vous le disais, — le commissaire plissa ses yeux pleins de malice, — quand je vous le disais que vous étiez un policier pour femmes du monde !

— Et pourtant, murmura Lamblin d'un air modeste, j'ai un succès fou auprès des concierges et des femmes de chambre. Justement, je dois aller retrouver la belle Solange aux yeux noirs, pour identifier définitivement mon Victor. Je ne suis pas fâché, je vous l'avoue, d'avoir trouvé quelqu'un qui l'ait connu d'un peu près.

— Vous êtes inconvenant, Lamblin. Et moi je vais entendre les confidences de M. Vidalier, dont vous faisiez fi. Oui, je sais, c'était une boutade provoquée par votre humeur exécrable. Mais je lui ai téléphoné sitôt après le message de M d'Armancé. Il n'est pas libre aujourd'hui, je l'ai donc convoqué pour demain, à deux heures. Et puis un conseil : procurez-vous les empreintes du Hollandais qui hait si cordialement votre Victor.

06

— Oh mon Dieu, comme il est changé ! Oh ! quelle horreur ! Ce pauvre Victor !

Devant le misérable mort qui verdissait sur les dalles de l'Institut médico-légal, Solange pleurait et se lamentait.

— Mais c'est bien lui, n'est-ce pas ? Vous le reconnaissez ? demandait Lamblin un peu agacé.

— Oh ! c'est bien lui, mais avec cette blessure, cette figure toute défaite, il est tellement changé… Oh ! ce pauvre Victor !

— Il n'avait pas de marques, de signes particuliers ?

— Si, tenez, ce grain de beauté à la naissance du cou. Et cette tache brune à l'épaule.

— Cette cicatrice au bras ?

— Il se l'était faite en passant la main dans un carreau cassé.

Lamblin se pencha tout à coup et flaira la tête du cadavre. Mais il ne sentit qu'un fade relent de cheveux gras, mêlé à l'odeur fétide, écœurante de la chair morte. Il se redressa perplexe. Les mèches qui pendaient en dents de scie sur la nuque montraient que le défunt avait négligé depuis un bon mois de les faire couper, et, en été, on se lave fréquemment la tête… Tandis que le parfum était resté dans le feutre, ou la bande de cuir du chapeau, qui s'en étaient imprégnés.

— Est-ce que Victor n'avait pas l'habitude de se faire faire des frictions au n 5 de Molyneux ?

— Oui, toujours. Mais on voit bien que de longtemps il n'était allé chez le coiffeur. Oh ! quelle horreur ! Laissez-moi m'en aller, ça me rend malade.

Lamblin la regarda de coin. Pour une personne qui pleurait, elle avait le teint bien blanc. Elle écarta un instant son mouchoir ; il n'y avait pas trace de larmes dans ses beaux yeux.

— Il vous a abandonnée, après la mort de M Van Laar ? Il ne vous a même pas écrit ?

— Non, jamais. Oh ! c'était vraiment pas chic f

— Enfin, il a bien dû laisser son adresse à quelqu'un de la maison, au moins pour son courrier ?

— Il ne recevait guère de lettres. Non, non, il n'a pas donné son adresse : personne ne la connaît.

Elle affirma cela avec une telle insistance que Lamblin fronça le sourcil. Son opinion était faite. Elle était sûrement restée en relations secrètes avec le maître chanteur qui devait « se terrer quelque part sous un faux nom », comme disait Van Laar. Et la police des hôtels et garnis n'avait pu découvrir encore le domicile du mort. Mais pourquoi cette fille jouait-elle la comédie ? Soudain une idée lui vint. Serait-ce possible ?...

— Ah ! soupira Solange, pourvu que ce ne soit pas Albert qui ait fait le coup !

— Quel Albert ?

— Le chauffeur à qui j'étais promise à Roche-Marie. Il était si jaloux ! Il en a tellement voulu à Victor, quand je l'ai quitté !

« La petite garce ! se dit Lamblin, elle cherche à jeter la suspicion sur son ancien amoureux ! Et j'ai l'impression qu'on lui avait dicté tout ce qu'elle m'a raconté ! »

— Rassurez-vous, dit-il sèchement, il a eu le temps de se consoler, depuis deux ans. Et, maintenant, venez avec moi chez le juge d'instruction pour faire consigner votre déposition.

Il la ramena ensuite à son bureau, ayant encore quelques questions à lui poser.

Dans le couloir, un agent faisait les cent pas. Il s'approcha sur un signe de l'inspecteur :

— J'aurai une mission à confier à Bertin quand j'en aurais fini avec mademoiselle. Dites-lui de se tenir prêt. Qu'il prenne des provisions, il en aura sans doute besoin pour la soirée. Et, fit-il plus bas, qu'il soit prudent. Gros gibier.

Il cligna de l'œil, imperceptiblement. Et l'agent y alla de son œil, également, pour marquer qu'il avait compris.

Après avoir fait asseoir la femme de chambre, Lamblin lui offrit galamment une cigarette. Puis, la détaillant d'un regard admiratif, il lui fit compliment de sa toilette.

— Vous savez vous habiller d'une façon qui met admirablement en valeur votre type de gitane. En quelques mois, vous êtes devenue une vraie Parisienne !

Elle minauda :

— À la campagne, on me trouvait trop mince. Mais, à Paris, on me dit que j'ai une taille de mannequin !

— Comme c'est juste ! Dites-moi, vous devez avoir une bonne place chez Van Laar ? Bien meilleure qu'à Roche-Marie ? Ça devait être dur, le service dans ce château ?

— Ah oui. Et ces escaliers, ces corridors qui n'en finissaient pas !

Il émit un murmure de sympathie émue.

— Et le laboratoire du comte d'Armancé, c'était aussi vous qui l'entreteniez ? Ça devait être un travail bien délicat…

— C'était Victor qui nettoyait le laboratoire. C'est-à-dire… quelques mois avant sa mort, M. le comte a voulu que je m'en charge. Mais j'avais bien assez de boulot, et Victor, gentiment, m'a proposé de continuer à le faire, de bonne heure, car les maîtres se levaient tard.

— Je comprends, fit rêveusement Lamblin. Ça vous a épargné bien des fatigues. Avec tous ces rayons, ces bocaux. Et il y avait des produits dangereux, n'est-ce pas ? Le comte s'occupait de toxiques. Mais je suppose que vous ne touchiez pas à l'armoire où il les rangeait ?

Solange eut un petit rire.

— M'sieur le comte en gardait toujours la clef sur lui. Mais la serrure n'était pas compliquée. Victor m'a montré un jour que la clef d'un petit secrétaire l'ouvrait facilement.

— Je comprends ! répéta Lamblin.

Puis il se leva et changea de ton :

— Mademoiselle Solange, je vous remercie. Et ne vous désolez pas trop pour Victor : il sera bientôt vengé !

Elle se retourna, étonnée.

— Vous avez des indices ?

— Plus que le criminel ne le croit, certainement !

Elle sortit du bureau, plongée dans ses pensées, et ne remarqua pas un ouvrier qui, une musette gonflée au côté, flânait dans le vestibule. Il jeta un coup d'œil interrogateur à Lamblin qui répondit par un signe affirmatif. Nonchalant, l'homme sortit derrière Solange, la dépassa dans l'escalier, s'arrêta sur le trottoir pour allumer une cigarette et, prenant en filature la jeune femme, se dirigea à sa suite vers le métro.

Pendant ce temps, Lamblin rédigeait en hâte une dépêche.

— Faites passer ce télégramme. Urgence ! dit-il à l'huissier qui avait répondu à son coup de sonnette.

Resté seul, il médita longuement.

— Cette fois, il me semble bien que j'entrevois la vérité ! Mais, prudence ! Motus et remotus ! Pas un mot à la reine mère ! Je ne vais pas me faire de nouveau donner sur les doigts !... Mais je crois que je pourrai me passer des empreintes de Van Laar.

07

Àce moment, on cogna à la porte.

— Il y a un petit télégraphiste qui vous demande, dit l'huissier.

— S'il a une dépêche, il n'avait qu'à vous la laisser.

— Non, il veut absolument vous voir personnellement.

— Tiens ! Eh bien ! faites-le entrer.

Le gamin, un gosse de Paris à la mine éveillée, entra crânement, un peu intimidé pourtant.

— Voilà, m'sieu l'agent, pardon, m'sieu l'inspecteur, je travaille au bureau de la rue Marbeuf et j'ai dû porter hier après-midi un pneumatique au 9 bis, de la rue Boccador.

— Oh oh ! C'est intéressant. Et qu'as-tu vu ?

— Deux types qui descendaient le trottoir, côté des numéros impairs. J'allais traverser, mais leur manège m'a intrigué. Le premier levait de temps en temps le nez pour regarder le numéro des maisons, et l'autre suivait à distance, doucement, se dissimulant sous une porte cochère quand l'homme s'arrêtait. Et justement celui-là entre au 9 bis.

Le second s'approche, regarde, puis entre aussi en rasant le mur, et, quand j'arrive à mon tour, je vois le premier qui était dans la cabine de l'ascenseur, le dos tourné, à étudier les boutons. d'étage, et le second qui, à pas de loup, montait l'escalier, quatre à quatre. J'ai rigolé, je me suis dit : « Il sera en haut avant l'ascenseur ! » C'était un vieux système. La cabine montait lentement, lentement. Alors moi…

— Une seconde. Tu ne m'as pas dit comment ces deux hommes étaient habillés.

— Ils avaient tous les deux des costumes beiges, celui du premier plus foncé, je crois. Ils étaient bien mis, sauf que le premier avait de vieilles. godasses. Ah ! et puis il portait une casquette et l'autre un chapeau mou.

— Tu es sûr que c'est bien le premier qui portait la casquette ?

— Oui, bien sûr. C'est lui qui est entré dans l'ascenseur. Le plus marrant, c'est que les deux types se ressemblaient. Ça devait être deux frères.

— Probable. Et qu'as-tu fait ?

— J'ai voulu voir la concierge, pour l'étage. Mais elle n'était pas là. Alors j'ai regardé sur le casier.

— Tu aurais pu te tromper.

Le gavroche jeta au policier un coup d'œil peiné.

— Maman est concierge rue Pauquet. Je sais bien comment sont faites les cases. Au-dessus de l'ouverture on marque l'étage, et le nom est au-dessous sur un petit carton. Parce que, n'est-ce pas, les locataires changent, mais l'étage reste.

— On dirait un mot historique. Continue !

— Ben, mon pneu était pour le quatrième. Puisque la concierge n'était pas là, j'ai eu envie d'attendre que l'ascenseur redescende. Mais elle pouvait revenir, et je me serais fait attraper.

— Tu aurais attendu longtemps. Alors ?

— Alors j'ai pris l'escalier de service. J'ai pas osé prendre le grand, toujours à cause de la concierge.

— C'est une veine pour toi, mon petit. Tu aurais risqué ta peau.

Il ouvrit de grands yeux et pâlit. Évidemment, il n'avait pas compris.

— Au moment où j'arrivais en haut, j'ai entendu comme une détonation. J'ai pensé…

— Il était quelle heure ?

— À peu près 3 heures, 3 h. 5. J'avais quitté le bureau à moins 5. J'ai pensé que c'était un pneu crevé. Mais, ce matin, quand j'ai vu dans le journal…

— Tu me diras cela après. Continue ton récit. Comment as-tu fait pour ne pas te tromper de porte ? L'indication du casier correspond au grand escalier.

— Ben, vous savez, les fournisseurs écrivent au crayon sur l'entrée de service les noms des locataires, pour s'y reconnaître. Et ils ajoutent souvent des réflexions pas très aimables. Pour ceux où j'allais, on avait mis : Radins. Mais je ne me rappelle plus le nom.

— N'était-ce pas Peyronnet ?

— Oui, c'est ça. J'ai sonné, et, au bout d'un moment, la bonne est venue m'ouvrir. Elle ne m'a rien donné. « Madame n'est pas là », qu'elle m'a dit. Et, si elle y avait été, je pense que, vu l'inscription, ç'aurait été du pareil au même.

— Sans doute. As-tu encore vu quelque chose ?

— Quand je suis redescendu, juste le type à la casquette sortait de la maison. Et, sur le trottoir, je l'ai vu qui se dépêchait, remontant vers les Champs-Élysées. Si j'avais pu me douter de ce qu'il avait laissé en haut, je l'aurais suivi, vous comprenez, comme un détective…

Ses yeux s'élargissaient à la pensée du rôle glorieux qu'il aurait pu jouer. Mais un amer regret assombrit son visage parce que, cette occasion unique, il l'avait laissée échapper !

— Alors, écoute, c'est très important. Tu es bien sûr que c'est l'homme à la casquette qui est sorti ?

— Ben ! puisqu'il l'avait sur la tête.

— Oh ! voyons ! Tu as pourtant l'air intelligent !

Le petit rougit.

— Vous voulez dire qu'il a pu prendre la casquette du mort et mettre son chapeau à la place ? Évidemment. L'homme devait tenir sa coiffure à la main. On a trouvé le chapeau à côté de lui dans l'ascenseur. Le voici, du reste.

— Je le reconnais, fit le garçon d'une voix mal assurée. Et le type que j'ai vu dans la cabine était tête nue. J'ai pensé que c'était le premier parce que, naturellement, on prend de préférence l'ascenseur. Celui qui montait l'escalier, je n'ai plus vu que ses jambes…

Lamblin, de son geste familier, se frappa le front.

— Les souliers ! Tu m'as dit que le n 1 avait « de vieilles godasses ». Le mort également. Et le n 2, as-tu vu ses chaussures ?

— Ah ! elles ne m'ont pas frappé. Je ne pouvais pas deviner que ça aurait de l'importance, je n'ai pas regardé tous les détails…

— C'est juste, mon garçon, tu as déjà vu beaucoup de choses. Mais, d'après la photographie du journal, tu aurais pu reconnaître avec certitude le bonhomme.

— Non, m'sieur l'inspecteur. Avec sa blessure, avec la grimace qu'il fait, je ne peux pas affirmer si c'est le premier ou le second type. Ni si c'est lui que j'ai vu sortir. Ils se ressemblaient, je vous dis, et leurs costumes aussi.

L'inspecteur réfléchissait. Lequel des deux frères guettait l'autre ? Victor, ou le photographe de Périgueux qui avait sans doute soustrait des clichés ? Lequel des deux avait roulé l'autre ? Lequel voulait prendre ou reprendre le butin ? Le n 1, conscient d'être suivi, avait pu se dissimuler derrière le battant de la porte cochère pour laisser passer devant lui le n 2.

— Comment t'appelles-tu ? fit brusquement Lamblin.

— Robert Picot.

— Eh bien ! Robert, on va consigner ta déposition. Tu donneras ton adresse, on aura sans doute encore besoin de toi.

— Est-ce que… est-ce que je serai dans les journaux ?

Lamblin éclata de rire.

— Mais oui ! Ton récit est exactement le genre d'information à livrer à la presse ! Les journalistes en tireront d'excellents papiers, et cela ne donnera pas l'éveil à l'assassin. Demain matin, le nom de Robert Picot sera célèbre dans tout Paris.

Les yeux du gosse chavirèrent de bonheur.

. . . . . .

Bertin avait suivi sans peine la femme de chambre jusqu'à l'hôtel de Van Laar, qui se trouvait près de la porte Molitor. Solange n'avait rien remarqué et le policier avait passé à côté d'elle, au moment où elle ouvrait la grille, sans tourner la tête, du pas pressé de l'ouvrier, qui, son travail fini, se hâte de rentrer chez lui. Puis il était revenu s'installer sous un arbre, à l'orée du bois, d'où il pouvait, entre les buissons, apercevoir la maison qu'il voulait surveiller. Tranquillement, il sortit ses provisions.

— J'ai le temps de casser la croûte. À cette heure, elle a son service, le dîner, elle ne ressortira pas de sitôt.

Le crépuscule venait lentement. Les soirs sont longs en juillet, et celui-ci, lourd du brûlant héritage du jour, sombrait peu à peu dans une torpeur accablée. Les arbres découragés ne remuaient plus l'éventail de leurs branches. Ils attendaient qu'une brise alerte, fraîche et vive comme une troupe de nymphes des montagnes, vînt ranimer par la caresse de ses voiles flottants les feuillages épuisés.

Bertin s'était étendu sur le gazon pelé, un peu trop fleuri de bouts de papier et de coquille d'œufs. Il vit un domestique fermer à double tour la grille du jardin. Les lumières s'éteignirent au sous-sol, s'allumèrent un instant plus tard au deuxième, puis disparurent l'une après l'autre.

— C'est long, murmura le guetteur en s'étirant. Et il n'y aura peut-être rien du tout.

Soudain, il entendit un bruit léger. On avait ouvert une porte. Un pas furtif frôlait le gravier du jardin. Il se dressa, tous les nerfs en éveil. Une forme féminine s'était approchée de la grille. Au petit col blanc qui luisait dans l'ombre, Bertin identifia Solange. Doucement, elle tourna par deux fois la clef dans la serrure et rentra sur la pointe des pieds.

— Ah ! ah ! elle attend quelqu'un. Voici le moment.

Àpas feutrés, lui aussi, gagna l'allée sur laquelle s'ouvrait la grille et se dissimula à l'angle de la propriété. Il entendit des froissements dans les broussailles, comme si l'on y fourrait un objet lourd. Une bicyclette, peut-être ? Bientôt un homme apparut, face à Bertin, se dirigeant vers la grille.

La curiosité l'emporta sur la prudence.

— C'est ça le gros gibier ? Comment voir sa figure ? Lui faire allumer son briquet, parbleu !

Nonchalamment il s'approcha, une cigarette aux doigts.

— Pardon, monsieur, vous ne pourriez pas me donner du feu ?

Bertin sentit que l'autre le regardait fixement. Mais à l'instant il reçut en plein visage un coup si violent qu'il tomba à la renverse. Sa tête porta sur le bord du trottoir. Il perdit connaissance et ne s'aperçut pas qu'on le transportait comme un paquet, beaucoup plus loin, sur le boulevard Exelmans où des agents qui faisaient leur ronde le trouvèrent un peu plus tard, toujours évanoui.

08

Dans la nuit, un coup de téléphone avait informé Lamblin de la mésaventure du pauvre Bertin. Il alla de très bonne heure prendre de ses nouvelles à l'hôpital où on l'avait transporté. Le blessé n'avait pas repris connaissance, et l'interne qui l'avait examiné craignait une fracture du crâne due à sa chute. Lamblin était furieux et se reprochait de n'avoir pas suffisamment mis en garde son agent.

Rentré à son bureau, l'inspecteur s'assit à sa table et, comme dit l'auteur chinois, ses pensées n'étaient pas sucrées. Rageusement, il dépouilla son courrier. Encore des femmes qui croyaient reconnaître dans l'assassiné de la rue Boccador leur mari disparu depuis cinq ans. La veille déjà, des gens étaient venus, sûrs d'identifier le mort, et s'en étaient retournés déconfits.

Soudain une lettre retint son attention. Elle émanait d'un concierge dont un locataire était inexplicablement absent. « Il n'est pas venu ce matin (le jeudi, donc, et le crime avait eu lieu le mercredi) chercher à la loge le lait que nous faisions bouillir pour lui tous les jours. Nous sommes allés voir à son appartement — dont nous avons une double clef ; le lit n'est pas défait et sa valise est toujours là. Il habitait l'immeuble depuis le début de mai comme sous-locataire de M. Patru, qui est au Maroc pour quelques mois. Je crois bien reconnaître la photo qui a paru dans les journaux, toutefois on dit que le défunt avait un chapeau mou, et M. Ernest

Andrézieux (c'est le nom qu'il m'a donné) portait une casquette quand je l'ai vu sortir pour la dernière fois mercredi à 2 heures environ. En outre, on dit que le crime a dû être commis à 3 heures, et ma fille assure avoir vu rentrer ce monsieur vers 3 h. 30. Nous ne l'avons pas vu ressortir, mais il passe beaucoup de monde devant la loge, vu qu'il y a quatre corps de bâtiments et quatre-vingt-six locataires. »

L'homme ajoutait l'adresse : 23, rue Forest. Rue Forest, tout près de Gaumont, et les tickets de métro du mort étaient marqués place Clichy : cela s'accordait. Tout à coup, sous les lettres, Lamblin aperçut un télégramme, et sa rage remonta comme une flamme.

— Ah ! ça, quel est l'idiot qui cache sous des paperasses une dépêche que j'attends depuis douze heures !

Àvrai dire, l'aventure de Bertin lui avait fait totalement perdre de vue sa dépêche, mais il avait les nerfs en pelote. La lecture du papier bleu l'adoucit merveilleusement. Voici ce que lui communiquait le commissariat central de Périgueux :

« Ernest Maravon, né le 17 février 1897 à Villefranche-sur-Rhône. Condamné 1928 Bordeaux, quatre ans prison pour faux et usage de faux. Établi photographe Périgueux 1933. Mis en faillite 25 avril présente année. Depuis sans domicile connu. »

Lamblin était ravi.

— Le voilà, mon homme ! Il est complet. À présent une petite dépêche à Bordeaux et je saurai enfin, du mort ou de l'assassin, lequel est Victor ou Ernest, lequel avait la casquette ou le chapeau ! Car on doit bien avoir, là-bas, les empreintes du faussaire. Et maintenant, la jeune Françoise ne va plus tarder. Quel rôle a-t-elle joué, celle-là ?

Françoise Thélusson arriva peu après, en effet. Dans sa robe de cretonne fleurie, sous son grand chapeau de paille, elle avait l'air si enfant que Lamblin eut un mouvement d'incrédulité en songeant à la phrase de Solange à propos d'une vilaine histoire où M Thélusson « était compromise ». Pourtant, sa présence, pratiquement sur les lieux du crime…

Il observa son entrée, la façon dont elle le salua, s'assit, rangea le carton à dessin qu'elle portait. Elle joignait à l'aisance de manières, à la politesse gracieuse d'une jeune fille bien élevée, une désinvolture voulue qui masquait, il le devina, une terreur secrète. Brusquement, il attaqua :

— Mademoiselle, quand je vous ai mise avant-hier en présence de l'homme assassiné dans l'ascenseur, pourquoi m'avez-vous dit que vous ne le connaissiez pas ? Il portait cependant un costume qui devait vous être familier, puisqu'il avait appartenu à votre beau-père ?

Le fard léger dont elle avait frotté ses pommettes parut soudain se détacher, flotter en avant du visage devenu blême. Elle se ressaisit pourtant :

— Ce costume n'avait rien de très frappant. Je le voyais mal, dans l'ombre de l'ascenseur. Quant à l'homme, ma mère a cru reconnaître notre ancien maître d'hôtel. Mais je ne suis pas sûre du tout que ce soit lui. Et mon petit frère non plus.

« Pas mal, se dit Lamblin. Voyons la suite. »

Il se pencha sur la table qui les séparait.

— Vous convenez cependant qu'il y a une grande ressemblance ?

— Oui… c'est vrai.

— Et vous ne trouvez pas singulier qu'un homme qui ressemble à s'y méprendre à Victor Maravon, qui porte un costume donné à Victor Maravon par votre mère, vienne dans la maison où vous vous trouvez, et soit tué à l'étage où vous vous trouvez, alors que ce maître d'hôtel, qui est en même temps un maître chanteur, détient les preuves d'une affaire scandaleuse à laquelle vous êtes mêlée ?

Les doigts de la jeune fille se crispèrent sur son petit sac. Mais elle redressa crânement la tête :

— Quelle affaire scandaleuse ?

Lamblin l'admira. Elle ne se laissait pas intimider facilement :

— Je n'ai pas encore de détails. Vous auriez même intérêt à me les fournir vous-même. Je vous le répète, Victor Maravon était un maître chanteur. Ce n'est pas sans raison qu'il venait vous trouver…

— Me trouver ? Vous n'en savez rien ! C'eût été une insigne maladresse de venir me relancer chez mon fiancé ! Il pouvait m'écrire chez moi, ou guetter ma sortie…

— Ne l'a-t-il pas fait ?

Elle haletait d'émotion, et le rose pimpant du fard détonait sur ses joues livides. Pourtant elle riposta :

— Mais je vous répète, monsieur, que vous faites de suppositions toutes gratuites. Je ne vois même pas ce qui a pu vous en donner l'idée. Des ragots d'office, peut-être ! Ceux de cette Solange, que maman a renvoyée et qui était furieuse.

Lamblin s'en voulut d'éprouver quelque confusion.

— Les témoignages des domestiques sont indispensables à la Justice. Ils ne sont pas plus sujets à caution que ceux des maîtres, croyez-moi. Il n'en reste pas moins, mademoiselle, que nous ne savons pas ce que Maravon venait faire dans la maison où vous vous trouviez et où un assassin l'attendait sur votre palier !

— Je ne le sais pas plus que vous.

— Et vous ne vous rendez pas compte que vous pourriez être inculpée ?

Elle s'était un peu remise et leva vers l'inspecteur un regard ingénu :

— Inculpée de quoi ?

— Vous êtes désarmante. Inculpée de meurtre commis sur la personne de Victor Maravon.

Cette fois, le visage de la jeune fille exprima une profonde stupeur :

— Mais comment aurais-je… mais comment… Je n'ai pas dix-huit ans, je n'ai de ma vie touché un revolver…

Les dépositions du petit télégraphiste et de Solange, ses nouvelles hypothèses, avaient fait prendre aux soupçons de Lamblin une tout autre voie. Il ressentit quelque honte de sa brutalité. Aussi bien cette gamine obstinée l'avait exaspéré ! Et il n'en avait rien tiré ! Il essaya d'une autre tactique.

— Je me hâte de vous dire que j'ai écarté cette possibilité. Je ne vous crois pas coupable. Mais, pour vous mettre définitivement hors de cause, pour qu'on ne s'occupe plus de vous dans cette affaire, il faut que vous me disiez tout. Avez-vous entendu parler de Victor depuis qu'il a quitté votre maison ?

Il lui sembla qu'elle marquait une très légère hésitation.

— Non, jamais. Je ne me doutais pas de ce qu'il était devenu.

— Vous êtes renseignée maintenant. Et vous n'avez rien d'autre à me dire ? Vous ne lui connaissiez pas d'ennemis ?

Elle secoua lentement la tête. Mais l'inspecteur, sans insister, continuait :

— Cette Solange, pourquoi votre mère l'a-t-elle renvoyée ?

Elle était terriblement coquette. Il y avait à son sujet des scènes continuelles entre le maître d'hôtel et le chauffeur.

— Ah ! Savez-vous où il est maintenant, ce chauffeur ?

— Oui. Après la vente de Roche-Marie, il s'est placé chez des amis à nous, au château de Griffoul. Il s'est marié l'année dernière.

— Alors, je crois qu'on peut l'éliminer.

Françoise n'eut pas l'air de comprendre et dit « oui », de confiance.

— Donnez-moi tout de même son adresse. Il connaissait probablement bien mieux que ses patrons les relations de Victor. (Et aussi, pensa-t-il, mais en se gardant bien d'exprimer son idée, il est peut-être au courant des « vilaines histoires » dont parlait Solange.)

» Il y a encore autre chose, poursuivit l'inspecteur qui avait une façon déconcertante de changer constamment de sujet. La mort de votre beau-père vous a-t-elle semblé naturelle ?

Elle se pencha en avant, bouleversée :

— Mais… que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le comte d'Armancé a été assassiné, par ce fameux Victor justement, qu'il avait tenté lui-même d'empoisonner quelques jours plus tôt. Vous devez vous souvenir que Victor a été très malade peu avant le décès du comte.

De nouveau Françoise était livide. Elle resta un moment silencieuse.

— Ce n'est pas possible, articula-t-elle enfin. Le docteur a dit que Raoul était mort d'une embolie. Qu'est-ce qui vous a fait penser… Comment Victor l'aurait-il tué ?

« Elle ne demande pas pourquoi, se dit l'inspecteur, car elle le sait bien. » Puis, à haute voix :

— Il s'est également servi de poison. Le laboratoire de votre beau-père était bien mal gardé.

Françoise ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchissait. Puis elle posa une question qui le combla d'aise.

— Vous êtes sûr que c'est bien Victor qui est mort ?

« Comme elle serait contente si je disais oui ! Attends, petite rosse ! » Ce fut la pensée non exprimée.

— Pas du tout ! répondit-il avec énergie. Je crois que Victor court toujours et que c'est son frère qui est mort. Un photographe de Périgueux qui prenait les clichés des lettres que volait Victor.

— Mais vous disiez tout à l'heure…

— Hé ! je n'ai pas de certitude. Et si tous les témoins mettent autant de bonne volonté que vous à me renseigner, je ne suis pas près d'en avoir une !

— Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Je n'en crois rien, et j'ajoute que vous avez tort de vous taire. Nous pourrions vous protéger…

Il lut l'angoisse dans ses yeux. Mais elle serra les lèvres.

— À votre aise, mademoiselle. Mais j'ai l'impression que nous nous reverrons.

Elle ramassa son carton sans mot dire et l'inspecteur la reconduisit avec une politesse glaciale, furieux de cet interrogatoire où chacun avait tu l'essentiel de ses pensées.

— Bah ! oublions cela pour l'instant. Et maintenant, occupons-nous de M. Ernest Andrézieux.

09

Rue Forest, le concierge et sa fille reconnurent formellement le mort comme étant leur locataire. Et la fille assurait l'avoir vu rentrer à 3 h. 30 le mercredi.

— Il avait sa casquette. Je me suis même étonnée de ce qu'il la gardât sur la tête par cette chaleur.

Lamblin sourit. Plus de doute, c'était bien Victor,. qui certainement avait fait l'échange des couvre-chefs moins dans l'espoir que le mort serait pris. pour lui, que dans celui de se faire passer pour son frère en allant au plus vite fouiller son logement. Peut-être n'avait-il rien trouvé dans le portefeuille. Cette visite du photographe de Périgueux à la rue Boccador constituait peut-être une simple reconnaissance. D'ailleurs, on n'imagine guère un maître chanteur venant livrer lui-même les pièces compromettantes qu'il détient. Il avait dû cacher son butin chez lui…

— Est-ce que M. Andrézieux n'a pas eu quelquefois la visite de son frère ?

— Oui, il a même passé quelques jours ici, il y a environ deux mois. Mais il ne se montrait guère, à croire qu'il se cachait. Ils ne s'entendaient pas, ces deux. Un soir où je distribuais le courrier, je les ai entendus derrière la porte qui se disputaient comme des chiffonniers !

Aidé du brigadier Drouard, Lamblin opéra dans le petit logement une méthodique perquisition. Pour autant qu'une méthode fût applicable dans le tohu-bohu où les deux hommes pénétrèrent. Victor avait fouillé, lui, sans méthode et sans discrétion. Par habitude d'ordre, l'inspecteur remit dans les tiroirs le linge après l'avoir examiné et raccrocha quelques vêtements tombés à terre. Plusieurs objets portaient les initiales du comte d'Armancé. Il y avait même une petite couronne sur un pyjama.

— Victor a dû donner, ou plutôt, vendre, une partie de sa garde-robe à son frère !

Mais ayant examiné à fond la salle à manger, la chambre et la petite cuisine, ils durent repartir sans avoir rien trouvé.

Le concierge fut encore mis sur la sellette.

— Vous causiez parfois avec votre locataire. Il ne vous a jamais parlé de son frère ?

— Il s'en est plaint à plusieurs reprises, disant qu'il ne l'aidait pas, et que pourtant il avait de l'argent, puisqu'il s'était acheté une petite propriété.

— Une propriété ! Où ça ?

— Un petit pavillon à Chaville, je crois, ou Bellevue.

— Ce n'est pas très précis, vous n'avez pas d'autres détails ?

L'homme secoua lestement la tête. Il ne se souvenait pas.

— D'après ce que vous me dites, M. Andrézieux n'était pas riche. Que faisait-il pour gagner sa vie ?

— De la retouche photographique pour un grand quotidien, je ne sais pas lequel…

— Bon. Je garde la clef de l'appartement et je vais y faire mettre les scellés. Veillez à ce que personne n'y entre. Souvenez-vous que la clef de M. Andrézieux a disparu.

Dans le taxi qui le ramenait avec Drouard, l'inspecteur était préoccupé.

Il y a quelque chose d'anormal dans cet appartement, et je n'arrive pas à le situer. Nous avons tout fouillé, tout sondé… Est-ce que Victor aurait été plus malin que nous ?

Il se souvenait de ce qu'il avait dit à Josseaume : si l'assassin l'emportait ! Mais qu'était-ce donc qui clochait dans le logement ? Dans les placards, il y avait quelques appareils photographiques de bonne marque (le failli de Périgueux n'avait pas du laisser grand'chose à ses créanciers), tout avait été minutieusement examiné, sans succès. On avait même éventré — tant pis ! — des enveloppes de papier sensible. Et rien ! Si, à terre, dans un coin, un portefeuille qui ne contenait plus qu'une carte, au nom d'emprunt du mort. Et Lamblin y vit une nouvelle preuve du passage de Victor, et peut-être de son dépit. Un autre objet l'avait intrigué, dans le tiroir de la cuisine : un nouet fait de gaze à pansement et qui laissait échapper une fine poussière grise. Lamblin l'avait ouvert, il contenait un reste de cendres de bois, avec des fragments de charbon. À quoi cela pouvait-il bien servir ?

Dans son bureau, l'inspecteur trouva une dépêche de Bordeaux : « Empreintes Maravon Ernest détruites accidentellement. Regrets ».

Il éclata de rire.

— Mon petit Lamblin, il faudra que tu te débrouilles tout seul. Heureusement, j'ai pu relever dans le logement quelques empreintes : celles du mort — et d'autres ! Nous arriverons bientôt à une sélection naturelle qui nous enlèvera nos derniers doutes, si nous en avons encore !

10

Lamblin était vivement tenté de faire partager à son chef la conviction qu'il s'était faite quant à la personnalité du mort. Mais le souvenir du décevant interrogatoire de Françoise, celui de tous les points qui restaient à éclaircir dans cette mystérieuse affaire, l'incitèrent à ne pas trop s'avancer. Les déclarations de M. Vidalier jetteraient peut-être une lumière inattendue sur toute cette ombre.

Le témoin fut ponctuel. Comme il avait été convoqué par Josseaume, celui-ci l'attendait, avec Lamblin, dans son bureau.

M. Vidalier était grand, vêtu avec une sobre élégance. Sa casquette de voyage, en tissu anglais, lui donnait un peu l'air étranger. Les traits étaient nets, la bouche un peu grande exprimait la sensibilité, et les yeux graves, la droiture et la fermeté.

— Je ne sais si ma visite vous sera fort utile. Ma cousine a pensé que je pourrais vous aider à identifier un mort…

— C'est fait, dit le commissaire principal avec satisfaction. Les témoignages recueillis après celui de M d'Armancé ne nous laissent aucun doute…

Lamblin toussa légèrement et baissa les yeux.

— … il s'agit bien de l'ancien maître d'hôtel Victor Maravon. Mais vous pouvez peut-être nous fournir des indications qui nous seront précieuses pour établir le mobile du crime.

— J'ai eu peu de relations avec ce Maravon. Elles ont suffi à me le révéler comme une canaille de la plus répugnante espèce. C'est parmi ses victimes que vous aurez des chances de découvrir son meurtrier. Celui-ci, je ne vous le cache pas, a toute ma sympathie.

— Voilà une chose qu'on ne doit jamais avouer à la police, fit Josseaume en souriant. Vous êtes peut-être une victime vous-même, monsieur !

M. Vidalier sourit aussi.

— Pas exactement. J'ai eu le plaisir de flanquer une bonne correction à Victor…

— Tiens ! et dans quelles circonstances ?

— Messieurs, je vous demanderai tout d'abord la discrétion sur des faits qui peuvent vous apprendre quel homme était Victor, mais qui sont sans aucun rapport avec son assassinat.

Lamblin eut un scrupule.

— Attendez, fit-il. Nous ne sommes pas encore absolument certains de l'identité de la victime — Josseaume lui jeta un coup d'œil étonné — et je voudrais vous montrer les photographies…

Il les tira du dossier dont il s'était muni. M. Vidalier les prit et les examina avec attention, le sourcil froncé.

— Comme la mort change un homme ! fit-il au bout d'un moment, et surtout quand une blessure vient encore déformer les traits. Pourtant, il y avait, chez le maître d'hôtel, certains caractères nettement marqués sur ces épreuves. Je lui trouvais une ressem-

blance avec une tête khmère du musée Guimet — c'est bien ça, n'êtes-vous pas de mon avis ?

Josseaume évita de se prononcer : il n'était jamais allé au musée Guimet. Mais Lamblin acquiesca :

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. Une tête avec une coiffure singulière, une sorte de haut chignon au sommet du crâne. Vous reconnaissez donc Victor Maravon ?

— Je crois pouvoir affirmer que c'est lui.

Si l'inspecteur fut déçu, il n'en laissa rien paraître.

— Nous vous écoutons maintenant, monsieur, et soyez certain de notre discrétion pour tout ce qui ne touche pas à l'affaire actuelle.

— J'ai épousé, il y a dix-huit mois, la fille d'une première femme de mon cousin Raoul d'Armancé, M Évelyne Jarry. Nous nous sommes fixés en Savoie, près de Chambéry. Au printemps dernier, en mai, je crois, ma femme reçut une lettre anonyme fort grossière, qui lui enjoignait de se trouver, un soir, seule, dans un lieu désert, proche de notre propriété, faute de quoi un document très compromettant pour elle me serait envoyé. Mais Évelyne avait toute confiance en moi et m'avait raconté de quelle odieuse machination elle avait été victime, alors qu'elle était encore une enfant. Elle me montra la lettre et c'est moi qui allai rencontrer Victor.

— Pardon, interrompit Josseaume, si la lettre était anonyme, comment avez-vous su qu'elle émanait de Victor ?

— Ma femme, qui, j'ai omis de le dire, habitait avant notre mariage avec les Armancé, s'était aperçue maintes fois des indiscrétions du maître d'hôtel. Elle était presque sûre qu'il lui avait dérobé des lettres. La menace ne pouvait venir que de lui. Couvert d'une ample pèlerine sous laquelle je cachais un bon gourdin, j'attendis dans l'ombre, à l'endroit convenu, et, quand le drôle arriva, je lui administrai la plus belle volée qu'il ait reçue de sa vie.

Oh ! il essaya de regimber et de sortir son revolver, mais il n'avait pas mis la main à sa poche qu'un bon coup sur les jointures lui faisait lâcher prise. Je terrassai l'homme et ramassai son arme. Il dut me restituer les lettres volées à Évelyne. Mais je le fouillai en vain pour trouver un document que je désirais vivement lui reprendre, car il était compromettant pour la mémoire de mon cousin Raoul d'Armancé. J'eus beau frapper, menacer, la crapule me jura ses grands dieux que Raoul lui avait repris ce papier et l'avait détruit. Malgré mon incrédulité, je fus bien obligé de me contenter de cette affirmation.

Et changeant soudain de ton, d'un air détaché :

— On n'a trouvé aucun document sur le mort, je crois ?

Lamblin eut tout à coup l'intuition que le témoin n'était venu que pour poser cette question.

— Non, aucun. Mais celui dont vous parlez, qu'était-ce ?

— Rien qui se rapporte à votre enquête. Il n'intéressait que le comte d'Armancé et moi.

Josseaume fronça le sourcil.

— M. Vidalier, je dois vous apprendre qu'il peut y avoir un rapport étroit entre les affaires du comte d'Armancé et l'assassinat de la rue Boccador. Car, par une coïncidence plus qu'étrange, M Thélusson, seconde belle-fille du comte, se trouvait dans la maison du crime, à l'étage même et à l'heure où il a été commis.

Une vive stupeur élargit les yeux de M. Vidalier.

— Comment, elle était là ? Chez qui ?

— Chez son fiancé, le sculpteur Meyrignac.

— Chez son fiancé !

Pendant un moment, Lucien Vidalier resta muet. Il semblait réfléchir intensément. Puis il parut prendre une décision :

— C'est assurément une singulière coïncidence. Cela ne m'empêche pas de persister à vous affirmer que le billet qui m'avait été volé par Victor se rapporte à une affaire périmée et dont la Justice n'a pas à connaître. Mon cousin Raoul est mort…

— Savez-vous comment ? hurla Josseaume, qui commençait à perdre son sang-froid. Empoisonné par le fameux Victor, qui s'est vengé de ce que votre cousin avait, d'abord, tenté de le supprimer ! Ah ! il a dû se passer de jolies choses au château de Roche-Marie ! Et M Thélusson, interrogée ce matin par mon collaborateur, l'inspecteur principal Lamblin ici présent, s'est montrée réticente et vague autant que vous ! Mais qu'est-ce qu'il y a donc derrière cette affaire ? Qui voulez-vous couvrir, bon Dieu !

— Mon cousin avait une famille, fit Lucien très pâle, et je n'ai nulle envie de livrer en pâture à la police des détails de sa vie privée qui, je le répète, n'ont rien à voir avec l'instruction en cours.

— Et moi je vous répète que je suis seul qualifié pour juger de ce qui est pertinent ou non ! Qu'est-ce que c'était que ce papier ?

— Moi, je juge votre question… impertinente.

De rouge qu'il était, Josseaume devint écarlate. Avec un louable effort, il tenta de reprendre son calme. Pour lui en donner le temps, Lamblin entra dans la lice à son tour :

— Voyons, monsieur, dit-il sur un ton conciliant, vous voyez bien que nous sommes aux prises avec une affaire délicate. Elle est, de toute évidence, en rapport avec des événements qui se sont déroulés au château de Roche-Marie, et sur lesquels vous pourriez certainement nous renseigner. Quand ce papier vous a-t-il été volé ?

Lucien hésita un instant, puis il se décida :

— Il y a un peu plus de dix-huit mois, à mon départ de Roche-Marie, où j'avais fait la connaissance de ma femme. J'arrivais de Madagascar où j'avais passé dix ans, je n'étais en aucune manière au courant des affaires de mon cousin.

C'était une feinte habile. Lamblin ne s'y laissa pas prendre.

— La possession d'un papier compromettant pour le comte d'Armancé prouve que votre visite vous avait renseigné sur les faits scandaleux qui se passaient ou s'étaient passés au château. De quoi s'agissait-il ?

— Je me permettrai, répondit M. Vidalier avec une pointe d'ironie, de vous répondre comme Jeanne d'Arc aux juges de Rouen : « Cette question n'est pas du procès, passez ». Je n'ai plus rien à vous dire.

Il se leva. Lamblin l'imita. Il était, lui, pâle de colère. Josseaume, sans ajouter un mot, reconduisit le visiteur.

Quand la porte fut refermée, Lamblin ragea sans contrainte :

— Ah ! c'est un vrai plaisir d'interroger les témoins dans cette affaire ! Ils ont de la veine que la question soit abolie ! Si je pouvais les « géhenner » un peu, comme on disait… au temps de Jeanne d'Arc justement, mon enquête marcherait rondement !

— Lamblin, mon petit, votre férocité m'épouvante ! Calmez-vous, voyons !

— Ah je vous conseille de me sermonner ! Tout à l'heure, si vous aviez pu étendre M. Vidalier sur un bon chevalet !…

Ils éclatèrent de rire, ce qui leur détendit merveilleusement les nerfs.

— Qu'allez-vous faire, à présent ? demanda Josseaume.

— Eh bien ! reprendre ma petite enquête et découvrir par moi-même ce qu'on n'a pas voulu me dire. Je ne m'avoue pas battu !

11

M Baratteau, la concierge de l'ancien hôtel d'Armancé, rue Saint-Guillaume, assise près de la fenêtre de sa loge, reprisait des chaussettes et se distrayait de cette occupation fastidieuse en levant le nez de temps à autre pour regarder les passants. Pauvre distraction ! la rue Saint-Guillaume est d'un calme provincial, surtout par un brûlant après-midi d'été. Pourtant la figure de la brave femme s'éclaira soudain :

— Tiens voilà le monsieur d'hier ! Je me demande s'il vient ici ?

Il y venait, effectivement. Toujours aimable et courtois, il entra dans la loge en s'excusant : il avait quelques renseignements à demander. Discrètement, il montra sa carte. Et la concierge passa sa langue sur sa lèvre comme pour savourer à l'avance le haut goût des potins qu'elle allait, débiter.

— Vous connaissiez certainement le personnel de la famille d'Armancé. Ce pauvre Victor ! Sa mort tragique a dû bien vous surprendre, fit l'inspecteur avec un air de componction.

— Ah ! vous pouvez le dire ! Un homme si bien, si distingué, aimable, et tout !

Lamblin la regarda curieusement. C'était une note nouvelle : il n'avait pas encore entendu le los de Victor. Ah ! si, pourtant, le banquier Arnaud l'appréciait… Décidément, l'homme est un être ondoyant et divers.

— Vous l'avez reconnu d'après la photographie reproduite dans les journaux ? demanda-t-il. Vous pouvez affirmer que c'est lui ?

— Je crois bien ! Mon mari et moi nous n'avons pas hésité, nous avons dit tout de suite : c'est Victor !

Elle se pencha un peu :

— Est-ce que vous avez vu Solange ?

— Oui.

— Naturellement : la police est maligne… Entre nous, cette Solange, c'est une pas grand chose. Est-ce qu'elle était seulement encore avec lui ? Ils ont eu toutes sortes d'histoires…

Mais l'inspecteur entendait diriger l'enquête.

— Avez-vous connu M. Lucien Vidalier ? Le mari de M Évelyne Jarry ?

— Ah ! le mari de M Évelyne ! Je ne me rappelais pas son nom. Ça été un vrai roman, ce mariage. La famille était à Roche-Marie quand ce monsieur est arrivé

d'Amérique…

— De Madagascar, rectifia Lamblin.

— C'est ce que je voulais dire. Il n'avait pas vu son cousin depuis dix ans. Donc, il arrive avec son domestique, et le lendemain il tombe malade.

— Le lendemain ?

— Oui. Faut croire qu'il avait pris froid en voyage. Bref, il est reparti pour se faire soigner dans une clinique. D'ailleurs, ce n'était pas grave, il a très vite guéri. Mais quelques jours après il envoyait le notaire demander la main de M Évelyne ! Vous parlez d'un coup de foudre ! Il l'avait à peine vue ! Et il paraît qu'il est riche ! riche à millions !

— Est-il revenu à Roche-Marie ? demanda l'inspecteur qui suivait une idée.

— Non, c'est là le plus fort, il n'y est jamais retourné, c'est sa fiancée qui est allée le retrouver et ils se sont mariés je ne sais où.

— Est-ce que Victor ?…

— Et ce n'est pas tout ! continua M Baratteau, les yeux pétillants d'excitation. La famille avait une cuisinière, Joséphine, censément depuis toujours, puisqu'elle avait commencé par être la bonne de M Évelyne. Eh bien ! pour ne pas quitter sa demoiselle, elle a épousé le domestique de monsieur ?… je ne sais plus son nom. Le cousin d'Amérique, quoi ! Ils sont allés habiter la Savoie et Joséphine était bien contente, vu que c'est son pays.

— Victor n'a pas eu, à votre connaissance, une dispute avec le comte d'Armancé ? Il avait dû passer une partie de l'hiver ici ?

Vexée du peu d'intérêt que marquait le policier pour ses romanesques histoires, la concierge répondit sèchement :

— Victor savait se tenir à sa place. Il n'a jamais eu de dispute avec ses maîtres.

Lamblin sentit sa faute.

— C'est passionnant, tout ce que vous m'avez raconté ! Mais je ne vois rien là-dedans qui explique le meurtre de Victor. Est-ce qu'il n'avait pas d'ennemis ? On m'a dit que le chauffeur était très jaloux et qu'il avait des scènes avec Victor à propos de Solange.

— Oui, mais Albert était un bon type qui n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Par expérience, l'inspecteur savait ce qu'il faut penser de ce genre de jugement.

— Du reste, poursuivit la concierge, M la comtesse avait congédié Solange avant même de venir à Paris au mois de décembre. Albert a fait la connaissance d'une petite bien gentille et je crois qu'il est marié maintenant. Pendant l'hiver qui a précédé la mort de M. le comte, on n'a donc plus eu de querelles, et M. le comte était très content de Victor, il lui faisait souvent des cadeaux… Et dire qu'à présent, ils sont morts tous les deux !…

L'ironique sourire du policier parut à la concierge extrêmement déplacé et il ne regagna son estime qu'en glissant discrètement, sous les chaussettes, une coupure identique à celle de la veille.

Lamblin se retrouva dehors et se mit à marcher, si absorbé dans ses pensées qu'il faillit se faire écraser en traversant le boulevard Saint-Germain. Il prit machinalement la rue du Bac, puis le pont Royal et alors seulement sembla se rendre compte du lieu où il était. Il s'engagea dans les Tuileries, gagna le couvert des quinconces. La fraîcheur relative lui parut bonne et il s'installa sur une chaise pour réfléchir à loisir.

Tout l'ensemble de déductions qu'il avait échafaudé lui paraissait chanceler sur sa base. Ou plutôt, c'était la base trop fragile qui cédait, provoquant l'écroulement de l'édifice. C'était trop simple : Victor supprimait son frère, se faisait passer pour lui, il n'y avait plus qu'à chercher Victor.

— Je n'ai aucune preuve que le mort ne soit pas réellement Victor. Toutes celles que j'avais amassées peuvent aussi bien se retourner contre mon hypothèse. Voyons un peu.

12

Il tira un calepin pour réfuter méthodiquement ses propres arguments.

1 Solange est une coquette. Elle a peut-être un autre amant et n'a demandé à voir le cadavre que par une sorte de curiosité sadique. Elle n'était pas émue et m'a joué la comédie. C'est peut-être le nouveau greluchon qui, méfiant ou jaloux, a descendu Bertin.

2 Le petit télégraphiste ne peut même pas dire lequel des deux hommes il a vu sortir de la maison, ni quel était le mort, du suiveur ou du suivi. Sous un soleil éclatant, il a mal distingué les traits. Il peut s'être trompé en affirmant que le premier portait une casquette et l'autre un chapeau. Ce pouvait être le contraire, et, dans ce cas, il n'y aurait pas eu d'échange.

Lamblin se frappa le front. Hé ! oui, M. Vidalier portait une grosse casquette grise ! Pourquoi ne serait-ce pas lui l'assassin ? Victor, rancuneux, pouvait l'avoir menacé

d'un scandale public.

— Il y a de sales petites feuilles qui se chargent de ce genre de publicité. Comme il s'était montré anxieux de s'assurer que l'on n'avait rien trouvé dans les poches du mort ! Peut-être craignait-il d'avoir, dans sa hâte, oublié quelque chose. Il prétendait que le billet volé était compromettant pour le comte d'Armancé ; peut-être l'était-il aussi pour lui ! Et que venait-il faire à Paris en plein mois de juillet ?

— Allons, continuons. Je finirai par tout démolir.

3 Presque tous les témoins ont formellement reconnu Victor. La comtesse d'Armancé, le banquier Arnaud, Van Laar, Solange (rien ne prouve qu'elle mentait), la concierge de la rue Saint-Guillaume. Seuls se sont montrés réticents Françoise et le petit Maxime. M. Vidalier « croit pouvoir affirmer… ».

— Et les concierges de la rue Forest ont « formellement reconnu », eux, leur locataire. Ceci m'amène, d'ailleurs, à mon quatrième point.

4 On ne sait pas quand a disparu le photographe, Ernest Maravon, alias Andrézieux. Les concierges de la rue Forest semblent n'avoir qu'une idée très vague des allées et venues de leurs trop nombreux locataires. On croit avoir vu Ernest Andrézieux rentrer à trois heures et demie. C'est peut-être lui le coupable, et dans ce cas-là il venait prendre en hâte quelques effets pour filer ensuite et se mettre en lieu sûr. Ou, si ce n'est pas lui qui a tué, il peut être descendu de bonne heure le jeudi, avoir acheté un journal, y avoir lu avec terreur le récit de l'assassinat de son frère avec lequel il était notoirement en mauvais termes, craindre d'être soupçonné, et filer également au plus vite.

— Voilà. Qu'est-ce qu'il me reste, à présent ?

Il réfléchit longuement et commença une nouvelle liste.

1 La certitude de l'innocence matérielle de Françoise. En effet, le petit télégraphiste a vu, rue Boccador, deux hommes qui étaient fatalement, l'un l'assassin, l'autre la victime. L'heure, la détonation entendue, ne laissent aucun doute à ce sujet. Mais… Françoise est moralement impliquée dans l'affaire.

2 Il ne peut s'agir de Van Laar, dont la taille est trop frappante pour être confondue avec une autre. On peut l'éliminer.

3 Le chauffeur… très douteux. À voir pourtant. Je trouverai sans doute une dépêche en rentrant.

4 Les empreintes des portes palières. Seul point fixe, seule preuve absolue sur quoi m'appuyer. Elles ne peuvent être que celles de l'assassin, car elles étaient toutes fraîches. S'il se trouve que les empreintes d'un des suspects concordent avec celles-là,

j'aurai une certitude. On ne peut imaginer qu'un inconnu se soit amusé à manipuler sans raison des portes qui ne pouvaient pas s'ouvrir.

Et les boutons des autres étages n'offraient que les traces vagues et brouillées de marques anciennes. La netteté de celles du 4 et du 5 n'en est que plus frappante.

Avant de sortir, l'inspecteur avait examiné les empreintes relevées rue Forest, dans l'espoir qu'elles lui apporteraient une révélation. Hélas ! Il n'y retrouva guère que celles du mort. Deux ou trois autres qu'il espérait celles de Victor ne concordaient pas avec les précieuses marques des portes palières. Aucun vestige ne subsistait dans l'appartement de la visite du maître chanteur deux mois auparavant.

— S'il y a passé après la mort de son frère, il a évidemment pris la précaution de mettre des gants. Et je ne pouvais pas demander à M. Vidalier de poser complaisamment son pouce… Il aurait refusé, et, tant qu'il n'est pas inculpé, on ne peut l'y contraindre. Mais, j'y songe, il a tenu les photographies !…

Lamblin réfléchit une seconde, puis frappa rageusement du pied :

— Eh non ! il les a prises de la main gauche, qui était restée gantée, et de la main droite il esquissait de petits gestes de démonstration, en expliquant son histoire de tête khmère… À croire qu'il le faisait exprès !

Il se leva, fit quelques pas dans l'allée centrale, regardant rêveusement vers les Champs-Élysées où l'après-midi s'achevait dans un poudroiement d'or.

— Une petite visite à l'hôtel Meurice, à présent.

Le portier eut un discret sourire en reconnaissant le policier. La direction de l'hôtel lui savait gré du tact avec lequel il avait mené, quelques semaines auparavant, une délicate enquête à propos d'un vol de bijoux.

— Je n'ai besoin que d'un petit renseignement, dit-il sur un ton rassurant. Un de vos clients, M. Lucien Vidalier, a bien voulu nous aider un peu dans une affaire compliquée que nous avons sur les bras en ce moment. Est-il à Paris depuis longtemps ?

Le portier présenta le registre des entrées.

— Ah ! merci. Tiens, sa femme est avec lui. Et ils sont arrivés mardi, je vois. Savez-vous ce qu'ils sont venus faire à Paris ?

Son œil aigu avait noté l'adresse : « Domaine de Boscobel, par Chambéry (Savoie) ».

Les maîtres absents tous les deux, les domestiques se trouvaient seuls. Cette cuisinière qui avait servi pendant de longues années les Armancé, ce valet qui accompagnait son maître pendant son bref séjour à Roche-Marie… Comme c'était tentant !

— Ce qu'ils sont venus faire à Paris ? reprenait le portier. Consulter un médecin pour Madame qui a un début de grossesse difficile. C'est, du moins, ce que m'a raconté la femme de chambre, ajouta-t-il comme pour s'excuser. Mais… ils ne sont pas mêlés ?…

— Non, non, soyez sans inquiétude. Je voulais simplement m'assurer que nous avions réellement affaire à un témoin sérieux, vous comprenez.

Depuis un instant, il prêtait une oreille charmée aux sons qui s'échappaient du salon de musique. Quelqu'un jouait au piano Fêtes, de Claude Debussy, d'une manière éblouissante. C'était un jaillissement de notes cristallines, qui retombaient, s'apaisaient en un murmure velouté, puis fusaient à nouveau en gerbes perlées. Des gens assis dans le hall écoutaient, captivés, et se regardaient en hochant la tête : Non, ce n'était pas souvent que l'on entendait une interprétation pareille hors d'une salle de concert.

— Qui est-ce qui joue ? demanda l'inspecteur.

— Eh ! M Vidalier, justement. Vous désirez lui parler ?

— Heu… — il hésita — non, je ne pense pas…

Il s'avança pourtant jusqu'au seuil du salon, curieux de voir cette Évelyne que Victor avait menacée, qui était mêlée aussi à cette étrange histoire. Il détailla le visage grave et fin aux yeux bleus profonds, au front large, encadré par des cheveux blonds très pâles, qu'une raie médiane partageait et qui, relevés au-dessus des tempes par de petits peignes, retombaient en boucles légères sur les épaules. Le dessin des maxillaires était ferme, les commissures bien arrêtées des lèvres trahissaient l'énergie. Toute à son art, la musicienne ne s'était pas aperçue de l'intrusion. Lamblin se retira sur la pointe des pieds. Ce serait inutile : Évelyne Vidalier ne dirait rien de plus que son mari. L'interroger, en l'absence de celui-ci surtout, serait commettre une lourde maladresse. D'ailleurs ce mari pouvait survenir d'un instant à l'autre, et alors, quelle colère ! Non, il n'y avait qu'une chose à faire.

— Vous permettez que je donne un coup de téléphone ? dit-il à l'obligeant portier.

Dans la cabine, il forma le numéro des renseignements de la gare de Lyon.

— À quelle heure y a-t-il un train pour Chambéry ? demanda-t-il. Et peut-on retenir une couchette ?

Quand il rentra dans son bureau, il y trouva une dépêche de Sarlat. Les maîtres d'Albert étaient partis en automobile depuis huit jours pour assister au festival Mozart à Salzbourg. Avec le chauffeur, bien entendu.

— En voilà au moins un qui est retiré du jeu, se dit Lamblin. Puis il se rendit chez le commissaire Josseaume et le mit loyalement au courant de toutes ses hypothèses et de

tous ses doutes. L'autre l'écoutait avec une grave attention.

— C'est diablement embrouillé, dit-il enfin. Mais je crois que vous avez pris une sage décision. Bon courage, mon vieux !

13

Il y avait exactement vingt et un mois que Lucien Vidalier, rentrant en France après dix ans d'Afrique, avait débarqué dans la petite gare de Sarlat, en compagnie de son valet. De Marseille où il s'était arrêté quelques jours, il avait repris contact avec son cousin Raoul d'Armancé, qui passait au château de Roche-Marie la plus grande partie de l'année et s'était empressé de l'inviter.

Lors des précédents séjours de Lucien en Europe, leurs chemins ne s'étaient pas croisés. Mais à présent, qu'il rentrait définitivement, le voyageur éprouvait un vif désir de renouer une amitié qui avait été chère à son enfance. Et la joie l'envahit, en reconnaissant sur le quai la haute silhouette, le beau visage rieur de cet aîné qui, jadis, adolescent de quatorze ans, vigoureux et hardi, avait accueilli avec une condescendance de prince le timide petit garçon qui, dès le premier regard, lui avait donné son cœur.

Lucien, resté orphelin, avait été élevé dès l'âge de dix ans par son oncle, le père de Raoul. Le petit avait pour l'aîné, pour sa gaieté, sa fantaisie, son ardeur — au travail comme au jeu — une admiration sans bornes. Plus d'une fois, il avait pâti pour sa complicité dans de mauvaises plaisanteries imaginées par Raoul. Jamais il ne lui en avait gardé rancune. Maintes fois même, il s'était laissé punir à sa place et il en tirait une secrète fierté, sans s'indigner de la désinvolture avec laquelle l'instigateur des méfaits acceptait le substitution. Tout cela était bien loin ! Leurs existences d'hommes avaient divergé, la correspondance, active au début, s'était relâchée jusqu'à se réduire à une courte lettre annuelle, voire un simple billet de faire part.

— Alors, raconte ! commença Lucien, lorsqu'ils furent installés dans la voiture qui les ramenait au château. Je ne sais presque rien de ta vie, tu sais. J'ai appris la mort de ta première femme…

— Ah ! oui, dit rêveusement Raoul. Cette pauvre Geneviève est partie bien tôt. Après trois ans de mariage…

— Et puis, dix-huit mois plus tard, un billet de faire part m'annonça que tu te remariais. Et sur ce second mariage aucun détail.

— Eh bien ! mon vieux, tu vas voir qu'il y a dans mon destin de singulières coïncidences. Une première fois, je me suis marié avec une veuve qui avait une petite fille de

sept ans, Évelyne ; une deuxième fois, j'épouse une veuve, qui naturellement avait une petite fille !

— De sept ans ?

— Non, Babette en avait huit. Mais à cela près la situation était identique. Que veux-tu, j'étais amoureux fou, elle était vertueuse, il n'y avait pas moyen de l'avoir autrement.

— Et qu'est devenue la première ?

— Quelle première ?

— La première petite fille, tiens !

— Eh bien elle est toujours là ! Tu ne penses pas que j'allais la confier à l'Assistance publique ? D'ailleurs, j'adore les gosses, moi, et je les collectionne, comme tu vois. De mauvaises langues pourraient insinuer que je n'élève que ceux des autres si, par bonheur, ma seconde femme ne m'avait donné un fils. Mais tu le sais, ça, je t'ai sûrement annoncé la naissance de Maxime.

— Les filles doivent être grandes, à présent.

— Hé ! oui. Aujourd'hui Évelyne a vingt ans et Bobette en a seize. Quant à Denise, ma femme, c'est une créature adorable. Elle s'était mariée très jeune, elle a trente-quatre ans à peine et elle éclipse les deux petites. Et toi ? Raconte un peu. Oui, je sais le commencement. Sitôt ton diplôme d'ingénieur des Mines en poche, tu as voulu goûter de la colonie et tu es parti pour Madagascar. Je t'avoue qu'alors tu m'as épaté. Je te connaissais si tranquille, presque casanier, je ne te croyais pas accessible à la tentation de l'aventure. Et de nous deux, c'est moi qui suis devenu le bon papa bourgeois et toi le conquistador !

Ils rirent tous deux. Lucien alors parla de ses débuts difficiles, puis de son achat pour un prix dérisoire de terrains dédaignés, mais que son flair lui révélait riches de possibilités. Son flair et aussi de savantes déductions géologiques ! Bref, il avait mis la main sur de magnifiques gisements de pierres précieuses.

Depuis un moment, l'auto avait pris la route de Temniac, au flanc du coteau verdoyant qui s'élevait, semé de bouquets d'arbres et de maisons rustiques, par lents ressauts jusqu'à la crête. Avant de l'atteindre, la voiture obliqua vers la gauche, où sur une large terrasse rocheuse apparaissait, ombragé de quelques acacias centenaires qui s'inclinaient sous le poids des ans sans rien perdre de leur grâce, un petit château irrégulier, à deux ailes en équerre, qui enserraient entre elles une grosse tour, ne laissant visible qu'un quart de sa rondeur dans le coude intérieur de l'équerre. Un perron en fer à cheval s'y appuyait, menant à la grande porte aux belles boiseries ouvragées.

— Voilà Roche-Marie, dit Raoul, comme l'auto s'engageait dans l'allée qui, s'enroulant gracieusement autour d'une pelouse, aboutissait au perron.

— C'est toi qui as acheté ce joli domaine ?

— Non, il me vient de ma première femme. Mais nous voici arrivés. Allez, hop !

Un quart d'heure plus tard, après les présentations d'usage, Lucien faisait, avant le dîner, une rapide toilette. On était en octobre, il faisait frais, et le voyageur, frileux, avait demandé du feu. La femme de chambre s'affairait auprès de la cheminée. C'était une jeune fille mince, au teint pâle, avec des yeux brûlants de gitane et de superbes cheveux noirs. Léon, le domestique de Lucien, défaisait les valises, rangeait les vêtements, en silence, avec des gestes adroits. Lucien appréciait fort ce serviteur qui gardait, dans sa position subalterne, une grande dignité et dont le regard, grave et droit, inspirait la confiance. Il n'était plus jeune, et Lucien le traitait en parent âgé plutôt qu'en valet.

Le dîner fut excellent. On avait évidemment soigné le menu. Raoul étincelait de verve et Lucien, stimulé par des vins dont le monde n'offre point d'égal, lui donnait gaiement la réplique.

— Ce petit vin, léger, couleur d'escarboucle, semble te plaire, dit Raoul. Salue, mon fils ! C'est du Clos Roche-Marie. Tu as vu ces vignes qui s'étagent à l'entour du domaine ? C'est là que le généreux soleil du Périgord a longuement mûri ce nectar dont tes intelligentes papilles ont su reconnaître les vertus. J'ose prétendre que mes soins y sont aussi pour quelque chose. Tu sais que je m'occupe toujours de chimie. J'ai fait en oenologie quelques découvertes intéressantes. Tu parlais de cristaux tout à l'heure. Eh bien ! dans la fermentation, pour décomposer les combinaisons phosphorées des sucres de raisin, j'ai trouvé un procédé de cristallisation de la fructose en prismes plus beaux que des améthystes, d'un ton pourpre splendide. Vraiment, la nature réussit dans ce genre quelques-uns de ses phénomènes les plus passionnants. Tes pierres n'ont d'éclat que par les facettes qu'elles doivent au travail de l'homme. Mais vois les polyèdres ravissants, d'un intense bleu translucide, que forme spontanément le sulfate de cuivre : Le bichromate de potasse offre un ruissellement de gemmes orangées, celles du nitrate d'uranium sont d'un jaune pâle étincelant. Le nitroprussiate de soude donne de somptueux grenats…

— Nitroprussiate… c'est un poison ?

— Non.

— À propos ! Je me suis laissé dire que les toxiques présentaient les plus beaux cristaux…

— Quelle blague ! L'arsenic est une poudre blanche, amorphe, les dérivés de l'opium, même quand ils cristallisent, sont incolores. Comme tous les alcaloïdes, à ma connaissance. Sauf, bien entendu, lorsque les poisons tirés des végétaux ont été extraits par des méthodes primitives. Ils gardent alors des traces de chlorophylle colorée. C'est le cas pour les glucosides que cède la digitale, pour l'aconitine…

— Je vois que la toxicologie t'intéresse.

— Beaucoup. À très faibles doses, les principes actifs des plantes vénéneuses sont d'admirables remèdes dont plusieurs ont été abandonnés par la médecine moderne — à tort à mon avis. Tiens, la convallamarine, tirée des fleurs du muguet, est un très bon stimulant du cœur. Il est vrai qu'à haute dose, elle l'arrête.

— Est-ce qu'elle a gardé le parfum du muguet ?

— Ah ! non. Si tu veux un poison parfumé, prends le cyanure de potassium, l'acide prussique, quoi ! C'est lui qui donne aux amandes amères, aux noyaux de fruits leur odeur si particulière. Quand je te dis : prends ! c'est une façon de parler : une goutte sur la langue, et tu es fait !

— Nous voilà loin de tes bons vins !

— Ah ! oui. Excuse-moi : la chimie me passionne et je me suis laissé entraîner à te faire tout un cours.

Depuis un instant, Lucien observait le maître d'hôtel. Il l'avait vu d'abord solennel et rigide, absorbé par ses seuls gestes rituels, le masque figé dans une indifférence de Bouddha. On le sentait maintenant tendu, attentif, regardant son maître entre ses paupières mi-closes avec l'œil du joueur d'échecs qui, affectant un suprême détachement, épie ardemment les gestes de son adversaire.

Intrigué, Lucien fit un rapide examen du personnage. Grand, de belle prestance, il avait un style impeccable. Mais c'était un style de valet. Tout à l'heure, se croyant inaperçu, il bâillait largement derrière le paravent qui masquait la porte de service. Sous la correction apprise subsistait la vulgarité native. Sa physionomie ne démentait pas cette impression. La lourde mâchoire avait quelque chose de bestial et la grande bouche mince avait l'inquiétant, l'indéfinissable demi-sourire de certaines têtes khmères. Les yeux ne se découvraient jamais tout à fait ; on les voyait briller comme de l'émail noir dans une fente étroite entre le double ourlet des paupières.

— Voilà un individu qu'on ferait bien de surveiller, songea le visiteur. Il doit être curieux des secrets de ses maîtres. Je suppose que c'est lui qui nettoie le laboratoire. Si vraiment Raoul a fait des trouvailles intéressantes pour le traitement de ses moûts, l'autre me paraît fort capable d'en voler les formules pour les vendre à des concurrents. Il faudra que j'avertisse mon cousin.

14

Après le dîner, toute la famille s'installa près de la monumentale cheminée du salon, où brûlait un clair feu de bois. Les jeunes filles, qu'on avait peu entendues pendant le repas, se mirent à bavarder. Bobette s'était perchée, comme un oiseau dont elle avait les mouvements brusques et gracieux, sur le bras arrondi du grand fauteuil de cuir où Raoul d'Armancé venait de s'enfoncer béatement. Le petit Maxime s'installa de l'autre côté et les bras paternels enlacèrent à la fois les deux enfants. Car, en dépit de ses seize ans, Bobette avait l'air d'une gamine. Son joli visage gardait une rondeur puérile et ses cheveux châtains couvraient de courtes boucles serrées, sans souci de la mode, sa petite tête mobile comme celle d'une mésange.

« Un sujet pour Greuze : "L'heureux père". Et la mère le contemple avec attendrissement », se dit le visiteur.

Lucien se laissait gagner par la douceur de l'ambiance. Un bon dîner, de bons vins, un bon fauteuil auprès d'un bon feu, avec un bon cigare — toute cette bonté l'enveloppait, le comblait d'euphorie. Depuis longtemps, il n'avait connu pareil charme. C'était la paix du foyer, la joie de se sentir entouré d'êtres qui vous veulent du bien, en qui l'on a confiance.

La voix de son cousin le tira de sa rêverie :

— Alors, vieux frère, si j'ai bien compris, tu es rentré en France définitivement ?

— Oui, du moins, je l'espère.

— Et tu as gardé des intérêts là-bas, ou bien as-tu tout bazardé ?

— J'ai tout bazardé comme tu dis. J'ai pu céder l'exploitation que j'avais fondée et développée, dans d'excellentes conditions, à un consortium qui englobe déjà de grosses affaires.

— Mais alors, dis donc, tu nous reviens dans la peau d'un capitaliste ?

— Oh ! n'exagérons rien ! Je ramène une douzaine de millions, mais à notre époque, ce n'est pas ce que l'on appelle une fortune considérable. J'aurais pu rester encore, puisque l'affaire ne cessait de prospérer, devenir une espèce de nabab. Mais le bel avantage, de revenir usé, vieilli, accablé par mes millions et ne pouvant plus me nourrir que de nouilles et d'eau de Vichy. J'ai préféré me rapatrier pendant que je suis encore assez jeune pour mener en France une existence intéressante.

— Comment la conçois-tu « l'existence intéressante ? »

— Eh bien ! un peu comme toi, ma foi ! Je rêve d'acquérir un domaine, de faire de l'élevage. D'avoir un pied-à-terre à Paris où j'irais l'hiver entendre de la musique et voir de beaux spectacles. De m'entourer d'un cercle choisi de gens qui me plairaient et que j'inviterais chez moi, non pas à cause de leur position sociale, mais à cause de leur esprit, de leur talent.

— Oui. Tu risques de collectionner les pique-assiettes…

— Qu'importe, s'ils me plaisent !

— Ah ! très bien. En somme, tu veux jouer les Mécènes.

Le petit Maxime avait écouté, bouche bée, la conversation. Il s'y mêla soudain.

— Alors, vous l'avez rapportée avec vous, toute votre fortune ? Mais ça doit être très lourd ! Est-ce que vous l'avez mise dans des coffres ?

Il y eut un éclat de rire général. Raoul attira sur son épaule la tête du garçonnet et l'embrassa.

— Ce petit bonhomme, expliqua-t-il, est malgré, son jeune âge, un grand lecteur. Il vient de dévorer L'Île au Trésor, Le Scarabée d'or et ne peut se représenter une fortune que sous la forme de coffres débordant de doublons, de bijoux, de saphirs, d'émeraudes…

— Sais-tu, dit Lucien, que ton fils n'a pas absolument tort ? Naturellement, j'ai fait opérer par les banquiers quelques transferts, je me suis muni de lettres de crédit. Mais en plus de cela, j'ai transformé en pierres précieuses la majeure partie de mes disponibilités. Cela ne tient pas beaucoup de place, ne se démonétise pas et c'est partout presque immédiatement réalisable. Je me suis arrêté au Cap en rentrant — tu sais que j'ai eu la fantaisie de boucler le périple — et j'ai acheté quelques-uns des plus beaux diamants trouvés ces dernières années. Joints aux rubis et aux saphirs provenant de mes gisements, cela fait un assez bel écrin. On peut voir ? demanda la comtesse en souriant.

— Hélas ! ma cousine, ces pierres sont cousues dans une peau de daim souple dont je me cuirasse, jugeant peu prudent de les mettre dans mes bagages ou dans ma poche. Mais j'avais pensé à vous et j'ai fait exécuter pour vous un bijou — que vous daignerez accepter, j'espère.

Denise prit avec étonnement le petit écrin — qu'il tira de sa poche celui-là — et se récria de plaisir en voyant son contenu. C'était un pendentif, un joyau que soutenait une mince chaîne de platine et qui représentait un bouton de rose, fait de deux grands rubis allongés, d'une teinte très rare, et de brillants magnifiques.

— C'est tout simplement exquis, fit Raoul. C'est un cadeau royal, mon vieux, et je te remercie pour ma femme.

La comtesse et sa fille, dont les yeux étincelaient, poussaient des exclamations ravies.

Évelyne, moins démonstrative, ne disait rien, et Lucien s'imagina que son sourire était un peu triste. Il se reprocha de n'avoir pas pris garde à elle jusqu'alors. Elle avait de beaux cheveux d'un blond très clair qui retombaient sur sa nuque, des yeux profonds ; une petite bouche bien dessinée.

« Ne fait-elle pas ici un peu figure de Cendrillon, la fille de la première femme ? » songeait Lucien.

Tu sais qu'Évelyne est une excellente musicienne, dit Raoul, comme s'il avait voulu protester contre les pensées de son cousin. Premier prix de piano du Conservatoire de Bordeaux. Tu devrais nous jouer quelque chose, petite.

Sans faire de façons, Évelyne s'approcha du piano, repoussa en arrière ses boucles pâles et demanda en regardant Lucien :

— Que faut-il jouer ?

— Mais… la Fille aux cheveux de lin, naturellement, dit-il en souriant.

Elle lui jeta un vif regard étonné et lui répondit par un sourire charmant qui illumina son visage, et, d'un peu terne et morose qu'elle avait paru jusqu'alors, se montra gaie et spirituelle. Puis elle se mit à jouer.

Il écoutait, les yeux mi-clos. Elle jouait très bien, avec un toucher délicat, velouté, et surtout une poignante sensibilité. Enveloppé de charme, il ne bougeait plus. Soudain, ce fut comme un appel qui lui fit lever les yeux. Ceux de la pianiste étaient fixés sur lui avec une expression — était-ce possible ? — d'angoisse, de terreur même. Il dut laisser voir sa stupeur, car elle se ressaisit, secoua la tête comme pour en chasser une idée odieusement importune et se força à sourire. De leur fauteuil, les autres. n'avaient rien vu de cette scène muette.

— Venez, Denise, vous allez chanter et je vous accompagnerai.

Denise avait une jolie voix et chanta délicieusement Mon cœur soupire, puis des mélodies de Schubert, mais pour Lucien le charme était rompu. Il ne pouvait oublier le regard tragique qu'il avait surpris. Tout à coup, ce bonheur qui l'entourait lui parut factice, cette paix fausse et précaire. Quels étaient les sentiments, les passions véritables de ces gens qu'unissaient seuls des liens fragiles et hasardeux ? Une noire tristesse l'envahit, qu'il dissimula de son mieux en prenant congé de ses hôtes. Mais, lorsqu'il fut dans sa chambre, il se sentit très seul et très las.

. . . . . .

C'était le lendemain que Lucien Vidalier était tombé malade.

15

Une maison longue et basse, drapée de vigne sous un grand toit brun, des bouquets d'arbres de part et d'autre d'une pelouse semée de corbeilles de fleurs, tel apparaissait Boscobel, empreint de dignité campagnarde et paisible. Les portes-fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes, des fauteuils et des chaises étaient éparpillés sur le gravier et de la pièce vide, où l'on voyait passer et repasser régulièrement une ombre sur le parquet luisant, s'échappait une bonne odeur de cire.

— Quels domestiques modèles ! Ils profitent de l'absence des maîtres pour bien nettoyer le salon ! Voyons ce qui se passe à la cuisine.

L'inspecteur Lamblin contourna la maison sans avoir été aperçu et s'approcha d'un perron de quelques, marches sur lequel béait une porte. Ici, un tout autre arome vint chatouiller ses narines. Ô dieux ! quelle senteur sauve ! de la confiture d'abricots ! Soudain il se rappela la mort du comte d'Armancé, et le doux et traître parfum lui parut moins exquis.

Il avait bien réfléchi à la façon d'aborder Joséphine sans l'effaroucher. Elle était avant tout dévouée à Évelyne ; elle devait donc haïr Victor et tous ceux qui auraient pu causer de la peine à sa jeune maîtresse. Le comte d'Armancé était du nombre, Lamblin l'aurait juré. Cette « odieuse machination » à laquelle M. Vidalier avait fait allusion et dont Victor avait la preuve n'avait pu se tramer que chez les Armancé. D'emblée il fallait en écarter la comtesse, naïve et simple, et l'on pouvait même prédire à coup sûr qu'elle n'en avait rien soupçonné. Il devait s'agir d'une aventure amoureuse, il ne pouvait s'agir que de cela. Il suffisait de voir le portrait du comte, que l'inspecteur avait examiné furtivement boulevard Saint-Michel, pour deviner le caractère jouisseur et léger du défunt. C'était une bonne peinture, signée d'un nom connu, sous lequel la piété de la veuve avait placé des fleurs. Avec sa tête rejetée en arrière, son bel œil noir luisant et vide, son nez aquilin qui humait le vent, son sourire insouciant et railleur, Raoul d'Armancé présentait un type parfait de roué cynique et charmeur.

— Excusez-moi, madame, dit cérémonieusement Lamblin à la cuisinière avenante et grasse qui s'était retournée en voyant une ombre obscurcir sa porte, je voudrais vous demander quelques instants d'entretien.

— Si c'est pour un aspirateur, commença-t-elle…

— Oh non, c'est pour tout autre chose. Je suis…

Il lui montra sa carte.

Les clairs yeux bleus de l'accorte dame s'ouvrirent avec stupéfaction.

— Un monsieur de la police ! Mais pourquoi…

— Avez-vous appris, madame, l'assassinat de Victor Maravon ?

Elle se laissa tomber sur une chaise.

— Victor ! Assassiné ! C'est pas possible ! Et par qui ?

— Voilà ce que je suis chargé de découvrir. Comme vous avez été longtemps dans la famille d'Armancé, j'ai pensé que vous pourriez me fournir certains détails sur ce Victor, qui, du reste, était une canaille, vous le savez certainement aussi bien, et peut-être mieux que moi !

Flattée, Joséphine jeta un coup d'œil à la bassine brillante comme de l'or, où la confiture mijotait à petits bouillons, puis elle se pencha, prête aux confidences.

— M. Vidalier est venu hier nous apporter son témoignage, continua Lamblin. Il nous a raconté comment, le printemps dernier, il avait flanqué une solide raclée à Victor, qui essayait de soutirer de l'argent à votre maîtresse en la menaçant d'un scandale. Vous devez être au courant de cette histoire.

Le visage tendu, la cuisinière ne dit ni oui ni non. Sentant la réticence, l'inspecteur changea de terrain.

— On dit souvent : Tel maître, tel valet », reprit-il. Le comte d'Armancé ne valait guère mieux, je le crains, que son maître d'hôtel.

Àce moment, la porte de la cuisine s'ouvrit et un homme en manches de chemise, aux cheveux grisonnants, apparut sur le seuil et sursauta en voyant un étranger.

— Viens un peu, Léon, dit Joséphine. Figure-toi que Victor a été assassiné et que Monsieur est venu de Paris pour nous interroger à son sujet.

Le nouveau venu regarda le policier sans trop de bienveillance.

— Je disais, enchaîna désespérément Lamblin, que le comte d'Armancé devait avoir sur la conscience de vilaines actions dont Victor avait les preuves, des lettres volées, probablement.

— C'est bien possible, murmura Léon.

— Je crois que c'est pour reprendre à Victor un papier compromettant pour la famille d'Armancé qu'on l'a assassiné.

Les deux domestiques gardaient le silence.

« Les voilà qui se ferment comme des huîtres, songea Lamblin. Comment les mettre en confiance ? »

— Il est indispensable que je sache quel drame s'est passé au château de Roche-Marie, poursuivit-il. Ainsi je pourrai reconstituer les agissements de Victor et…

— Vous avez vu M. Vidalier ? interrompit Léon.

— Oui, et par excès de délicatesse, je crois, il n'a rien voulu nous apprendre qui pût salir la mémoire de son cousin.

— Eh bien si Monsieur n'a pas voulu parler, nous n'avons rien à dire non plus.

Alors Lamblin résolut de frapper un grand coup. Il prit la serviette de cuir qu'il avait posée sur une chaise, en tira les photographies.

— Vous reconnaissez cet homme, n'est-ce pas ?

Joséphine poussa une exclamation d'horreur. Son mari, avec une moue d'attention, scrutait les traits défigurés.

— C'est Victor, dit-il en fin. Mais le ton était légèrement dubitatif.

— Est-ce lui, ou n'est-ce pas lui ? Voyons, madame ! Je sais que ce n'est pas beau à voir, un homme assassiné. Faites un petit effort.

— C'est bien lui, dit-elle enfin, d'une voix qui tremblait. La mort le change, mais c'est lui.

— Oui, c'est lui, affirma soudain Léon. On est d'abord un peu saisi, n'est-ce pas, mais maintenant que je le regarde plus froidement, je le retrouve. Ce sont bien ses yeux, sa bouche !…

— Alors vous croyez que c'est lui, vous en êtes sûrs ?

— Mais… oui…

— Eh bien ! moi, je ne le crois pas !

Stupeur ! Le couple fixait sur lui des prunelles effarées.

— Oh ! je dois avouer que je suis seul de mon avis Les témoins, tout comme vous, ont formellement reconnu. Victor Ses derniers patrons, M d'Armancé, Solange, la concierge de la rue Saint-Guillaume. Moi je crois que Victor est toujours vivant et que

c'est lui qui a tué son frère, son complice, à qui il faisait (ou avait fait) développer les clichés qu'il tirait des documents volés. Car cette crapule — je parle de Victor, mais l'autre ne valait guère mieux — prenait cette précaution pour garder toujours des créances sur les malheureux qu'il pressurait.

Il prit un temps. Ses auditeurs semblaient pétrifiés.

— Or écoutez-moi bien. Cet homme — Victor ou son frère — a été tué dans l'ascenseur d'une maison où se trouvait justement, chez son fiancé, M Françoise Thélusson !

— M Bobette ! s'exclama Joséphine.

— Parfaitement. Je l'ai interrogée. Mais elle a peur. Elle ne veut rien dire, et je n'arrive pas à savoir quel secret Victor avait surpris, qui lui donnait barre sur elle.

— Alors on croit que c'est elle qui a tué ? fit Joséphine éperdue.

— Oh ! non, car l'assassin était un homme, on l'a vu suivre la victime en se dissimulant et entrer derrière elle dans l'immeuble où un coup de revolver a retenti quelques instants plus tard. Cet homme, le meurtrier, était grand et portait une casquette grise, tenez, dans le genre de celle de M. Vidalier qui justement était arrivé à Paris la veille, par une singulière coïncidence, ajouta Lamblin sur un ton très doux.

« Je mens comme un arracheur de dents, se dit-il, mais je ne vois pas d'autre moyen de leur délier la langue. »

Léon était devenu blême. Il essaya de parler, mais l'inspecteur, impitoyable, l'interrogeait :

— Votre maître avait-il emporté son revolver ?

— N… non… je ne crois pas…

— Bon, ça veut dire oui. Revolver d'ordonnance, n'est-ce pas ? Calibre 7, 65. C'est celui de l'arme du crime.

— Vous ne voulez pas dire, fit Léon d'une voix étranglée par l'émotion, que l'on va arrêter Monsieur ? D'après ce que vous nous expliquez, ce serait, Victor l'assassin !

— Eh ! comment voulez-vous que je le prouve ? C'est ma théorie, ce n'est pas celle du juge d'instruction. Je ne peux pas défendre mon hypothèse : tout le monde se refuse à parler !

« Puissent les coups de massue que je leur ai assenés les avoir suffisamment engourdis pour qu'ils ne sentent pas la faiblesse de mon raisonnement. »

Et, tout en prenant un air de vertueuse indignation, le policier tremblait d'inquiétude. Il avait tort sa manœuvre avait réussi. Ces deux êtres simples étaient bouleversés et n'ergotaient plus.

— Nous vous dirons tout ce que nous savons, monsieur. Commence, Fifine.

Elle poussa un grand soupir, puis se décida.

— Vous aviez raison, monsieur, de penser que le comte d'Armancé était un mauvais homme. Il a fait du mal à ma petite Évelyne, j'en suis sûre. Elle était trop fière pour se plaindre. Mais j'ai surpris parfois des mots, et des regards, entre eux, qui donnaient à penser. Il lui en voulait, il a dû lui écrire de vilaines choses que ce Victor a surprises sans doute ; il était toujours à l'affût. C'est pour cela qu'il a voulu, le printemps dernier, la faire chanter, comme on dit.

» Mais j'en reviens à Roche-Marie, où je me tourmentais parce que ma petite était malheureuse. Elle a voulu aller étudier le piano au Conservatoire de Bordeaux, et j'en ai été contente, car, voyez-vous, "ça me fichait l'ennui parmi" de la voir toujours triste. — Lamblin sourit à ce "parmi" bien savoyard. — Elle est revenue au château il y a près de deux ans, avec un premier prix, monsieur, mais pas plus gaie. On aurait dit qu'elle avait peur. Et puis M. Vidalier est arrivé à Roche-Marie, mais voilà que, dès le lendemain, il est tombé malade. Je ne sais pas très bien ce qui s'est passé. Dans l'après-midi, Évelyne vient à la cuisine, l'air inquiet, met de côté la compote et le bouillon de légumes que j'avais préparés et rangés dans l'office et dit que le malade ne doit prendre que du lait. « Fais-le chauffer toi-même, ma Fifine. »

— Un instant, coupa l'inspecteur. Quelqu'un d'autre que vous s'occupait donc parfois des aliments ?

— Eh ! M Bobette est très ménagère, elle aimait bien venir préparer les plateaux.

— Je vois. Et après ?

— Après ? Eh bien ! Léon est descendu, il venait chercher les médicaments que le chauffeur avait rapportés de Sarlat. Évelyne lui a remis le lait et une lettre pour Monsieur. Le reste, Léon vous le racontera, je ne sais rien de plus.

Léon, qui avait écouté en silence, prit docilement la suite.

— Monsieur était très malade. Des vertiges, des vomissements affreux, qui du reste l'ont soulagé.

— Ses premiers repas, qui les lui avait servis ?

— Moi. Mais c'est M Bobette qui avait préparé les plateaux. Quand il s'est senti mieux, il m'a dit : « Léon, il me faut partir d'ici. Je commence peut-être une mauvaise

fièvre des colonies, je causerais beaucoup de dérangement à mes cousins ». Et il a voulu absolument que j'aille à Périgueux, le soir même, prévenir un de ses amis, le D Larache, afin qu'il trouve une voiture d'ambulance et vienne le chercher immédiatement, pendant la nuit, pour le conduire dans une clinique. Ça m'ennuyait beaucoup de laisser Monsieur seul, mais il a insisté, disant qu'il ne risquait rien, qu'on veillerait sur lui. Après le dîner, Fifine lui a monté encore une tasse de lait chaud et, quand je suis revenu avec la voiture d'ambulance et le médecin, je l'ai trouvé sur le seuil de la maison, appuyé au bras de Victor…

— De Victor ? Tiens, quelle heure était-il donc ?

— Une heure du matin. Vous vous demandez comme moi ce qu'il faisait là ? Il affirma qu'il m'avait entendu parler de mon retour et qu'il était venu pour aider Monsieur. De fait, en descendant, Monsieur s'était trouvé mal et il remercia beaucoup Victor de ses soins. Le lendemain, mon maître se sentit mieux. Mais je le vis fouiller ses papiers, son portefeuille, il paraissait bouleversé. « Cette canaille murmurait-il, il me l'aura volé ! » Je n'osai pas demander quoi, Monsieur n'avait pas l'air commode. J'oubliais de dire que M Évelyne avait aussi aidé au départ de Monsieur, mais elle était allée attacher le chien, c'est pourquoi Monsieur s'était trouvé seul avec Victor.

— Est-ce que cette maladie vous a semblé naturelle ? demanda Lamblin.

Léon haussa les épaules :

— Bien sûr que non, mais que pouvais-je faire ? Monsieur ne voulait pas de scandale, c'était évident.

— Votre récit est terriblement accusateur pour cette jeune Françoise, dit Lamblin en se tournant vers Joséphine.

— Ne croyez pas que ce soit elle la vraie coupable, dit-elle vivement. Elle avait seize ans ! Une gosse qui avait fait ce qu'on lui avait dit de faire et n'y a rien compris. C'est un autre qui voulait le crime. Un dont je n'ai pas à dire le nom parce que vous le devinez bien.

Elle serra les lèvres. Son mari l'avait écoutée avec impatience.

— Alors, vous croyez pouvoir disculper Monsieur ? interrogea anxieusement le vieux serviteur. Je ne vois pas bien en quoi ce que nous vous avons confié peut y contribuer…

« Aïe ! l'anesthésié commence à reprendre ses sens, se dit Lamblin. Filons avant qu'il soit tout à fait lucide ! »

Et, à haute voix, tout en ramassant sa serviette :

— Je crois, au contraire, que cela va m'aider beaucoup à découvrir la vérité. Je vais interroger sérieusement M Bobette. Merci de m'avoir tout raconté. Au revoir !

16

Pour le retour à Paris, Lamblin ne put louer de couchette et s'installa philosophiquement dans le coin d'un compartiment de seconde. En ce beau crépuscule d'été, les Alpes, noyées de lumière, étaient d'une irréelle transparence. Le paysage plus proche, où les villages se blottissaient parmi des nids d'arbres, montrait dans les vergers les branches ployant sous leur fardeau de fruits mûrissants, et dans les champs les moissons tombées s'accumulant en gerbes couleur de miel.

Comme cette beauté sereine contrastait avec le drame sordide qui se reconstituait dans l'esprit du policier !

« J'en ai à peu près tous les éléments, se disait-il. Ce Raoul d'Armancé a évidemment tenté d'empoisonner son cousin, — oh ! avec prudence ! par doses légères provoquant des malaises que l'on pouvait croire naturels. Pour quelle raison ? L'autre était riche à millions, disait la concierge. Et le comte avait la tête du monsieur qui perd royalement au jeu, qui spécule étourdîment à la Bourse et qui ne s'occupe pas de ses fermiers. Sa veuve est à peu près ruinée. Vidalier arrivait d'Afrique et sans doute n'avait-il pas de famille proche puisqu'il venait chez son cousin… Celui-ci aurait hérité. Mais comment Vidalier, malade, avait-il soupçonné l'abominable complot ? Car il l'avait soupçonné, puisqu'il avait voulu partir en hâte, dans la nuit… »

Lamblin se frappa le front.

« C'est Évelyne qui l'a averti. Elle lui a fait porter du lait, et la cuisinière a parlé d'une lettre… Et puis, seule de toute la famille, elle assistait à son départ… C'est égal, quelle maison ! On était moins en danger chez les Borgia ! Cette lettre… non, c'était le genre de billet au bas duquel on écrit : "Brûlez ces lignes". Et le chevaleresque Vidalier n'y aura pas manqué. »

Il réfléchissait, mordant sa lèvre, les sourcils contractés.

« La jeune Françoise a servi d'instrument — inconscient, je veux bien le croire. Mais alors quel est ce papier qui la compromet ? Le comte d'Armancé n'était pas un imbécile : il n'aurait pas commis la folie de donner des instructions par écrit sa complice. C'est autre chose. Je finirai bien par le savoir. »

Débarqué à Paris de grand matin, l'inspecteur ne prit même pas le temps de passer chez lui faire un brin de toilette et courut chez Josseaume, qui achevait de s'habiller et

le reçut cordialement.

— Vous allez déjeuner avec nous.

— J'ai pris un café, commença Lamblin.

— Allons donc ! après deux nuits en chemin de fer, vous avez droit à quelques gâteries. Ma femme sera enchantée que vous nous teniez compagnie.

En robe de chambre bigarrée, alourdie mais agréable encore, M Josseaume était aussi simple et joviale que son mari. Lamblin s'approcha du matinal repas avec des narines frémissantes. Du chocolat fumant, des toasts beurrés, du miel, de la confiture… d'abricots.

— Vous l'avez faite vous-même ? demanda-t-il sans arrière-pensée.

Josseaume partit d'un gros rire.

— Soyez tranquille, mon vieux, ici on n'aromatise pas les confitures à l'acide prussique !

M Josseaume ne comprit pas pourquoi Lamblin sourit d'un air gêné.

— Allons, venez, dit le commissaire lorsqu'ils se furent bien régalés, venez dans mon bureau, nous allons fumer une bonne pipe pendant que vous me raconterez votre voyage.

Lamblin, les yeux mi-clos, savourait l'excellent tabac anglais de son chef, tout en narrant par le menu sa visite et les effets scéniques auxquels il avait recouru pour inciter aux confidences les deux domestiques. Mais tandis que l'inspecteur, tout au problème qui le tracassait, se préoccupait avant tout de reconstituer le drame de Roche-Marie et la raison du chantage dont Françoise, il en était certain, avait été au moins menacée ; son chef ne perdait pas de vue le but primordial de l'enquête, qui était de découvrir l'assassin de la rue Boccador, dont la victime était l'ancien maître d'hôtel, il n'en avait jamais douté. Et il ne manqua pas de relever, dans le récit de Lamblin, les détails accusateurs qui avaient jeté tant d'émoi dans les âmes dévouées de Léon et de Joséphine.

— Savez-vous que les choses se présentent assez mal pour Vidalier ? Il avait une grosse rancune contre Victor, qui pouvait très bien l'avoir à nouveau menacé, il a débarqué à Paris la veille même du crime, avec une arme identique à celle de l'assassin…

« Il porte une casquette… poursuivit Lamblin.

Josseaume lui jeta un regard songeur.

— Il faut le confronter au plus vite avec votre petit télégraphiste, dit-il soudain. Je vais téléphoner rue Marbeuf. C'est dimanche, mais il est peut-être de service ce matin…

Ils se rendirent quai des Orfèvres. Lucien Vidalier, qu'on avait pu joindre facilement, ne tarderait pas à arriver, Robert Picot, en course au moment du coup de téléphone, serait peut-être un peu plus long. Dans le taxi qui emmenait les deux hommes, Josseaume reprit la conversation :

— Je vois que vous avez abandonné votre singulière théorie d'après laquelle Victor serait le coupable et non la victime…

— Pas du tout !

— Ah ! tiens ! Comment la conciliez-vous avec tout ce que vous avez appris à Chambéry ? Vous étiez d'accord pour organiser cette confrontation avec le jeune télégraphiste…

— Parce que je veux d'abord régler cette question Vidalier qui ne fait qu'embrouiller le problème.

— Vous m'avez démontré vous-même la fragilité des impressions sur lesquelles vous vous basiez…

— Je sais, je sais — Lamblin plissait anxieusement le front. J'ai beaucoup réfléchi. Mes impressions sont fragiles et fortes cependant. La déposition de Solange sonnait faux, et non seulement elle mentait, mais j'ai la conviction qu'elle récitait une leçon qu'on lui avait soufflée. De plus, il y a un fait auquel vous ne donnez pas assez d'importance : c'est la disparition d'Ernest Maravon.

— On l'a vu rentrer après le crime.

— Lui ou Victor.

Josseaume eut un geste agacé.

— Écoutez, mon petit, je connais mon métier. Vous pensez bien que la police des garnis recherche cet Ernest Maravon et que je fais fouiller également la banlieue pour trouver le repaire de Victor. Quand nous aurons un résultat, nous verrons ce qu'il faut en penser. D'ici là, ne partez pas sur une idée préconçue.

« C'est pourtant ce qu'il fait », se dit Lamblin. J'aurais mieux fait de ne rien lui confier. D'autre part, si un jour ma théorie triomphe, il m'en voudrait à mort de ne l'avoir pas prévenu.

Un quart d'heure plus tard, on introduisait M. Vidalier, un peu pâle et les traits crispés, dans le bureau où l'attendaient les deux policiers.

— Vous avez insisté pour me voir, monsieur le commissaire principal, mais je ne puis rien ajouter à mes déclarations d'hier.

— J'ai à vous interroger sur d'autres points, dit Josseaume à voix presque basse. Quel a été l'emploi de votre temps mercredi après-midi ?

Une stupeur profonde, qui peu à peu se muait en indignation, envahit le visage du témoin :

— Est-ce que par hasard vous me soupçonneriez ?

— Excusez-moi, je suis obligé de vous poser cette question.

M. Vidalier fit un visible effort pour dompter une colère naissante et répondit d'une voix nette :

— Mercredi, voyons, c'était…

— Le lendemain de votre arrivée, précisa Lamblin.

— Ah ! J'y suis. Le matin, nous sommes allés voir un spécialiste pour la santé de ma femme. Après déjeuner, fatiguée, elle a voulu s'étendre, les volets clos, et rester seule. Je suis sorti — je ne crains pas la chaleur — pour me rendre à Vincennes, au musée des Colonies, où je voulais voir des collections d'objets malgaches qui m'intéressaient : vous savez que j'ai habité longtemps Madagascar.

— Vous êtes resté là de quelle heure à quelle heure ?

— Heu… de trois heures environ, jusqu'à la fermeture, à cinq heures.

— Vous n'avez rencontré personne qui puisse confirmer cet… alibi ?

Lucien Vidalier devint un peu plus pâle :

— Personne, répondit-il sèchement.

— Et vous n'avez pas reçu récemment de nouvelles menaces de Victor Maravon ?

— Je vous ai fait le récit de toutes les relations que j'ai eues avec Victor Maravon, et que j'aurai jamais, puisqu'il est mort.

Àce moment, l'huissier introduisit Robert Picot. Il entra, intrigué, ému, ses yeux vifs allant de l'un à l'autre des trois hommes.

— Approche-toi, Robert, dit l'inspecteur. Voudriez-vous remettre un instant votre casquette, monsieur, et faire quelques pas ? C'est pour une petite expérience.

M. Vidalier se couvrit et se leva en silence.

— C'est lui ! s'écria Robert, le visage épanoui.

— Qui ça, lui ?

— Le type à la casquette, celui qui suivait l'autre, rue Boccador.

Coupant du geste une protestation indignée de Vidalier, Lamblin prit Robert par les épaules :

— Écoute, mon petit gars, prends garde à ce que tu dis. Tu es ici pour faire une déposition sérieuse et non pas pour jouer au détective. J'ai voulu te mettre à l'épreuve : sache que ce monsieur n'est pour rien dans l'affaire ! Il s'agit d'une tout autre personne. Voulez-vous me confier votre casquette, monsieur ? Attendez-moi un instant.

Il sortit, laissant les deux hommes ahuris et le gamin confus.

— Pourvu que je trouve mon affaire ! se disait Lamblin. Il plongea le regard dans la salle d'attente. Un dimanche matin, il n'y avait pas grand monde. Un vieil ouvrier, une petite boulotte, un homme à barbe grise. Dans les couloirs erraient des silhouettes trop menues ou trop lourdes. Mais quelqu'un montait l'escalier.

— Ah ! voilà ce que je cherche. Et il sourit si aimablement que le nouveau venu s'adressa à lui.

— Savez-vous où je pourrais trouver le commissaire principal Josseaume ?

— Il est occupé, mais vous le verrez tout à l'heure. Suivez-moi. Et parvenu au seuil du bureau il se retourna, prit un ton de confidence :

— Voulez-vous me rendre un petit service, monsieur ? Coiffez-vous de cette casquette pendant quelques secondes. Je voudrais contrôler la sincérité d'un témoin. Vous êtes grand, rasé, juste ce qu'il me faut…

— Cette fois, Robert, Robert, qu'en penses-tu ? demanda l'inspecteur, tandis que le quidam s'avançait, intrigué.

Les regards éperdus de Robert interrogeaient le visage de l'inconnu, se tournaient vers les autres comme pour leur demander conseil…

— Je… je crois, bégaya-t-il enfin, que c'est plutôt celui-ci…

— En voilà assez, coupa Lamblin d'une voix tonnante. Vous pouvez disposer, monsieur. Attendez dans la pièce voisine, on vous rappellera. Je vous remercie.

L'homme rendit la casquette et sortit en haussant les épaules.

— Écervelé ! reprit Lamblin en foudroyant du regard le gamin, rouge comme braise. Je te montre un passant rencontré par hasard dans le couloir et tu le reconnais ! Parce

qu'il a une casquette ! À tes premiers mots, j'ai deviné ton étourderie ! Car dans ta déposition — il frappa du plat de la main le dossier étalé devant lui, avec une telle force que les deux hommes et le gavroche sursautèrent — tu as affirmé que c'était le type à la casquette qui marchait le premier et que son suiveur portait un chapeau ! Est-ce que tu crois qu'on plaisante dans cette maison, où une fausse déclaration peut coûter à un innocent sa liberté ? Cette fois, réfléchis avant de parler, s'il te plaît ! Maintiens-tu ta déposition, ou était-ce vraiment l'homme à la casquette qui suivait l'autre ?

Tout contrit, le petit télégraphiste scrutait ses souvenirs. Soudain, il éclata en sanglots.

— J'sais plus… j'sais plus…

— Et voilà de quelle valeur sont les affirmations des témoins. Tu peux t'en aller, Robert. Quand la mémoire te reviendra, tu passeras me voir.

Le gosse sortit l'oreille basse.

— Bien joué, Lamblin, fit Josseaume. Sans vous, ce sacré gamin nous roulait !

Détendu, M. Vidalier souriait à demi. L'inspecteur se hâta de profiter de cette disposition favorable.

— Encore une dernière petite épreuve, monsieur, un simple contrôle. Ayez l'obligeance de poser votre pouce droit ici, puis là… Je m'excuse de vous faire salir votre doigt, mais voici du buvard…

Vidalier n'avait pas songé à protester. Déjà Lamblin s'était emparé de l'empreinte et feuilletait fiévreusement son dossier pour y chercher les précieuses marques de l'ascenseur.

— Là, triompha-t-il, vous voyez qu'elles sont toutes différentes ! L'assassin a une spirale médiane bien enroulée, et il y a chez M. Vidalier un grand repli oblong…

— Cela ne prouve rien, dit froidement Josseaume.

Vidalier étouffa un juron, Lamblin se redressa comme si on l'avait piqué.

— Cela prouve tout juste, poursuivit le commissaire, que M. Vidalier n'a pas touché les boutons des portes palières. Or nous savons que l'assassin a tiré par-dessus la grille du cinquième, et, au quatrième, si la victime avait eu le temps de manœuvrer la serrure, il n'aurait eu qu'à saisir la porte par le cadre pour l'ouvrir : un cadre plein de marques brouillées, qui n'a rien révélé.

— Qui aurait laissé, dans ce cas, les empreintes des boutons ? grommela l'inspecteur.

— Un visiteur quelconque, soit le jour même, soit la veille. C'est peu probable, ce n'est pas impossible. La non-concordance des empreintes ne suffit donc pas à écarter définitivement des soupçons.

— Ce qui veut dire que je suis toujours suspect ? demanda Vidalier.

— Hé ! oui, monsieur. Des charges troublantes pèsent sur vous. Tout d'abord, il y avait entre Victor Maravon et vous de la haine et nous ignorons si vos démêlés n'avaient pas abouti à une crise aiguë. Votre arrivée à Paris la veille du crime, l'absence d'alibi à l'heure où il a été commis, sont déjà des faits graves ; mais, en outre, l'incident de la casquette est loin d'être éclairci et vous possédez un revolver identique à celui de l'assassin.

Le témoin sursauta légèrement, puis il eut l'air de se dire que par définition la police doit fourrer son nez partout.

— Suis-je inculpé ? demanda-t-il avec hauteur.

— Pas encore, mais veuillez vous tenir à la disposition de la Justice.

Il saisit sa compromettante coiffure et s'en alla sans ajouter un mot.

Lamblin rangeait, avec de brusques mouvements qui trahissaient sa colère, les pièces de son dossier.

— Je retourne à mon bureau pour faire un rapport, dit-il d'un ton glacial en quittant la pièce sans regarder son chef.

17

Rentré chez lui, il défit sa cravate pour se donner un peu d'air, car il étouffait de rage. Ses belles empreintes, seules certitudes sur quoi s'appuyer, voilà qu'on récusait leur témoignage ! Il essaya de travailler pour changer le cours de ses pensées, mais il n'arrivait pas à coordonner ses phrases. Finalement, il posa son stylo.

— C'est absurde, cette supposition d'un inconnu qui aurait manipulé ces boutons ! Les marques ont été certainement laissées par le criminel. Si donc elles correspondent à celles de l'un des suspects…

Il s'arrêta, ses prunelles s'élargirent soudain :

— Ah ! mais, au fait, ça, Josseaume ne le conteste pas ! La preuve ne peut être que positive ! C'est-à-dire que si les empreintes d'un des hommes sur qui pèsent de fortes présomptions sont celles qu'on a trouvées sur les boutons, le doute n'est pas possible :

c'est lui l'assassin ! Ou alors il serait venu la veille dans la maison préparer sa mise en scène — et comment imaginer qu'il se soit amusé à laisser volontairement des traces compromettantes ? Non, ça ne tient pas debout. Il faut donc que j'aie les empreintes de tous les suspects, qui sont :

M. Vidalier — c'est réglé.

Van Laar — aussi, à cause de sa taille immense. Même le petit Robert ne s'y tromperait pas.

Victor, ou son frère. Josseaume a beau dire, je penche pour Victor.

Et — mais oui, dans ma colère, j'oubliais — il faut que je confesse la jeune Bobette.

Il chercha dans l'Annuaire téléphonique le numéro de la comtesse d'Armancé, appela, mais ne reçut pas de réponse.

— Zut. Il n'y a personne. Un dimanche matin, la famille est à lá messe, la bonne est de sortie…

Il pianota un instant sur la table, puis se leva.

— Il faut que je retourne chez Josseaume parler avec lui de tout cela. J'étais tellement hors de moi que je l'ai quitté plutôt fraîchement et, en théorie du moins, il n'avait pas absolument tort.

Le commissaire semblait avoir oublié la rageuse retraite de son collaborateur. Celui-ci arrivait très doux, apaisé.

— Excusez mon emportement de tout à l'heure, dit-il gentiment. Votre raisonnement est juste : les empreintes des portes palières n'auront une valeur de preuve absolue que si nous en trouvons l'exacte réplique. Eh bien ! j'espère dans peu de temps vous l'apporter, et vous verrez alors que mon intuition ne me trompait pas.

— Bon. J'attends, dit Josseaume avec bonne humeur. « Travaillez, prenez de la peine… »

Des coups précipités furent frappés à la porte. Avant même qu'on eût répondu, une jeune femme que Lamblin reconnut aussitôt pour la musicienne de l'hôtel Meurice pénétra dans la pièce. On la devinait bouleversée. Sous ses cheveux blonds, dans la pâleur mate du visage, ses yeux bleus sombres paraissaient immenses. Elle portait un petit costume de soie vert-tilleul qui la faisait très mince. Rien ne trahissait encore sa future maternité. Mais son visage était empreint d'une décision farouche.

— Il paraît que vous osez soupçonner mon mari du meurtre de Victor Maravon, commença-t-elle en regardant alternativement les deux hommes.

— Madame, des charges assez sérieuses pèsent sur lui, dit Josseaume.

Évelyne ne s'était pas nommée. Aussi bien n'était-ce pas nécessaire.

— Des charges absurdes ! On le soupçonne parce qu'il porte une casquette analogue à celle vue rue Boccador ? La confrontation a tourné à la confusion du témoin ! Parce qu'il a la prudence d'emporter un revolver en voyage ? Une arme d'ordonnance, du modèle le plus courant. Parce qu'il est sorti…

— Non, madame, parce qu'il avait des raisons graves de craindre les révélations de Victor Maravon.

Elle resta un instant muette, les lèvres frémissantes :

— Ce n'est pas lui qui avait des raisons de les craindre !

— Qui, alors ?

Elle se tut.

— Peut-être Victor vous a-t-il encore menacée ?

— Moi ? Et qu'aurait-il pu me faire ? Mon mari sait tout de ma vie et je n'ai pas de famille. Auprès de qui ce misérable aurait-il pu me nuire ? Un scandale public ? Nous avons si peu de relations ! et d'ailleurs, à l'époque où Victor m'a menacée, Lucien a fait passer une petite note dans la presse disant qu'il ne reculerait pas devant un procès si un journal osait le diffamer. Il s'agissait de moi, évidemment, mais il ne voulait pas le dire. L'autre a bien compris, allez.

— Dans ce cas, c'est quelqu'un de la famille d'Armancé qui a des raisons de craindre… Nous savons qu'il s'est passé d'étranges choses au château de Roche-Marie. Mais votre mari ne veut pas nous les confier.

La pauvre Évelyne semblait torturée. Par loyauté, elle ne voulait pas parler si Lucien jugeait bon de se taire.

— Je vous jure, dit-elle enfin, qu'il n'a jamais même songé à tuer Victor Maravon. C'est une chose de rosser un lâche, c'en est une autre de l'assassiner. S'il refuse de s'expliquer, c'est pour ménager ma cousine. Un être aussi délicat, aussi scrupuleux que lui…

— Pardon, madame, dit doucement Josseaume. J'admire votre dévouement conjugal, mais vous devez comprendre que votre témoignage est fatalement suspect…

Une sombre colère flamba dans les yeux bleus.

— Ah ! mon témoignage est suspect ? Et je n'ai pas le droit de dévoiler ce que mon mari veut cacher… Eh bien ! il y en a une autre qui parlera, je vous le garantis !

D'autorité elle saisit l'appareil téléphonique, forma un numéro.

— À cette heure-ci, elles doivent être rentrées de la messe… Ah ! allo, c'est toi, Bobette ? Oui, ici Évelyne. Écoute, il faut absolument que je te voie, seule, cet après-midi. Que fait ta mère ? Elle sort avec des amies… Tu devais la retrouver à cinq heures ? Eh bien ! tu ne la retrouveras pas, débrouille-toi. Dis-lui que j'ai besoin de toi. Mais c'est moi qui viendrai boulevard Saint-Michel. Je ne veux pas que Lucien sache. Je lui dirai que c'est toi qui a besoin de me voir — et peut-être est-ce vrai. Attends-moi vers trois heures et demie. Je dois me reposer après déjeuner. Mais je m'arrangerai.

— Madame, fit Lamblin qui jusque-là s'était tu, peut-être avez-vous raison, peut-être cette entrevue aura-t-elle un résultat profitable pour M Thélusson. Si elle veut parler, nous pourrons sans doute la délivrer d'une persécution qu'elle doit redouter. Car je sais que Victor détenait la preuve d'un secret qui la compromet et, d'après ma théorie, Victor n'est pas mort. Il est, non pas la victime, mais l'assassin de son frère et complice.

Évelyne, étonnée, le regardait, comprit tout à coup et devint rose d'émotion :

— Alors, vous ne croyez pas à la culpabilité de Lucien ? Vous êtes ?…

— L'inspecteur principal Lamblin.

— C'est à vous que j'enverrai Bobette, je veux dire Françoise. Attendez-la vers cinq heures.

Elle salua froidement Josseaume, sourit à Lamblin et partit, le visage illuminé d'espoir.

18

Elles étaient toutes deux dans la petite chambre de Françoise. Chambre de jeune fille, gaie et banale.

Françoise avait l'air inquiet, méfiant. Pourtant elle s'efforça d'être aimable.

— Installe-toi bien, dit-elle en avançant un petit fauteuil bas.

— Non, dit Évelyne, en jetant son chapeau sur le divan, non. Assieds-toi, Bobette.

Ce n'était pas une invite gracieuse, c'était un ordre, sec comme le « Prends un siège » d'Auguste à Cinna.

Évelyne se pencha vers la petite qui, machinalement, avait obéi !

— Sais-tu que Lucien est soupçonné d'avoir assassiné Victor Maravon ? Que demain, peut-être, il sera arrêté ?

Françoise eut un geste qui semblait dire : « C'est navrant, mais qu'y puis-je ? »

— Il est suspect à cause de certaines coïncidences matérielles qui peuvent très bien s'expliquer. Mais surtout parce qu'il refuse de se justifier au sujet d'un papier que lui avait dérobé Victor. On se figure que j'étais menacée à nouveau et que Lucien a voulu me libérer définitivement. Or ce papier, tu le connais, Bobette ? C'est la confession que Raoul et toi avez été contraints de signer à Roche-Marie, un certain soir… Tais-toi, laisse-moi parler !

Du geste elle repoussa Françoise qui bondissait, hagarde, des larmes roulant sur ses joues.

— Lucien ne veut pas livrer à la Justice le secret de ces ignominies. Car, si elles étaient connues, il y aurait bien des chances pour que ta mère en soit informée. Imagines-tu ce que pourrais être une telle révélation, pour elle qui chérit toujours, sans un soupçon, sans un doute, la mémoire de ce misérable Raoul !

— Écoute-moi, Évelyne ! Cette abominable confession, Lucien nous l'a arrachée, revolver en main ! Il avait la fièvre, il s'est figuré…

— Comment oses-tu me dire cela, à moi ! Mais, petite malheureuse, j'avais tout deviné, et j'ai averti Lucien de ne pas toucher aux aliments qu'on lui servait ! Il était affaibli, certes, mais tout à fait lucide ! Que veniez-vous faire dans sa chambre, la nuit, alors que vous le croyiez malade ? La vérité, allons !

Effondrée, repliée sur elle-même, les coudes aux genoux, Bobette murmura à voix basse :

— Raoul voulait l'endormir… pour lui prendre… ses pierres précieuses… il voulait simuler un cambriolage…

— Et toi, quel était ton rôle ?

— Je… je devais tenir le tampon de chloroforme pendant que Raoul ferait une piqûre…

— Et tu étais complice ! Complice d'un voleur et d'un assassin !

— Non ! essaya de protester la jeune fille.

— D'un assassin, répéta Évelyne. Toi, Bobette, qui avais été élevée si pieusement !

— Je t'en prie, je t'en prie, Évelyne, aie pitié ! sanglotait la petite ; tu ne sais pas combien Raoul était insinuant, cajoleur…

— Ah ! tu crois que je ne connais pas Raoul sous ce jour-là ! Pauvre sotte ! Quand j'avais quinze ans, il m'a droguée, moi, parce que je ne me laissais pas prendre à ses câlineries. Ensuite, j'ai défendu farouchement ma porte et, dès que je l'ai pu, je suis partie pour Bordeaux. Alors que toi, Bobette, tu n'as pas hésité à faire cette chose monstrueuse prendre pour amant le mari de ta mère ! N'essaie pas de nier : je sais.

— Non, non criait désespérément Françoise. Si tu savais comme je me suis repentie ! J'étais si jeune, je ne me rendais pas compte…

Ses sanglots redoublèrent.

— Dis-moi, reprit Évelyne, comment Raoul t'a-t-il décidée à mettre du poison dans les aliments de Lucien ?

Je ne savais pas que c'était du poison. Il voulait provoquer de légers malaises afin d'avoir un prétexte pour venir le soir lui faire une piqûre calmante. Sa situation était désespérée, ses créanciers le harcelaient… Les pierres précieuses que rapportait Lucien le sauveraient. On penserait qu'en voyage il avait imprudemment parlé de ce trésor et qu'un voleur l'avait suivi…

— Et tu as été assez naïve pour gober ce conte ?

— Raoul me faisait croire tout ce qu'il voulait, murmura Françoise. Mais après, quand nous sommes entrés dans la chambre sombre et que Lucien a tout à coup donné la lumière, j'ai vu à Raoul une figure de criminel ! J'ai rompu avec lui ensuite, je te le jure ! Mais toi, Évelyne, comment avais-tu deviné ?

— Pendant la soirée que Lucien a passée à Roche-Marie, après le dîner, quand il a parlé de cette fortune en pierres précieuses, j'ai vu l'expression de Raoul changer. Tandis que j'étais au piano, il observait Lucien comme un fauve à l'affût. J'ai lu le meurtre dans ses yeux. Et le lendemain, quand j'ai appris que Lucien était souffrant, j'ai compris. Le médecin appelé n'avait pu se prononcer. Le malade serait mort dans la nuit, on aurait cru à quelque fièvre coloniale mal définie… Tout le monde ignorait l'existence de ces rubis, de ces diamants qui représentaient la plus grande partie de sa fortune. D'autres cousins, et Raoul aussi pour une part sans doute, auraient hérité du reste… Maintenant, écoute, Bobette, — la voix d'Évelyne devint soudain ferme et pressante, — il faut que tu sauves Lucien, il faut que tu racontes franchement toute l'histoire à… l'inspecteur Lamblin, qui le croit innocent.

Le joli visage marbré par les pleurs prit une expression butée, farouche.

— Je ne vois pas en quoi cela peut disculper Lucien…

— Tu ne comprends rien ! fit Évelyne avec un geste d'impatience. Cet inspecteur est persuadé que Victor est vivant, et qu'il a assassiné son frère. Mais on ne retrouvera Victor que par toi. Il a déjà essayé de te faire chanter, n'est-ce pas ?

Françoise acquiesca de la tête.

— Et tu as marché ?

— Il a bien fallu…

— Alors il recommencera certainement. Car j'ai téléphoné tout à l'heure à ce Lamblin. Il pense que le frère de Victor lui avait volé ses documents et que Victor l'a attiré dans un guet-apens, peut-être en lui écrivant une lettre signée de ton nom, pour les lui reprendre ou lui faire avouer où il les cachait. Mais il se trouve qu'il a tué le frère et n'a récupéré que la confession. Il sait maintenant que tu n'oses pas le dénoncer, il reviendra à la charge !… Alors on le pincera. Dès qu'on aura la preuve que c'était une affaire entre Victor et son frère, et que c'est celui-ci la victime, Lucien sera hors de cause, comprends-tu ?

— Je comprends que c'est moi qui serai perdue, dit Françoise en se redressant, toute frémissante. Philippe apprendra toutes ces horribles choses et, — elle se remit à pleurer — ah ! Évelyne, Philippe est tout pour moi !

— Est-ce que Lucien n'est pas tout pour moi ? Je n'avais plus de mère, j'étais en butte à la haine de Raoul et j'avais peur de lui, car il devait bientôt me rendre ses comptes de tutelle et je suis persuadée qu'il ne restait pas un sou de ma petite fortune. Si je disparaissais, d'après le testament de ma mère, c'est lui qui héritait… Et Lucien est venu, qui m'a aimée, qui m'a sauvée. Il m'a fait partir au plus vite de cette maison maudite… Il m'a délivrée, en offrant à Raoul une grosse somme d'argent pour acheter son consentement de tuteur…

— Il ne peut être condamné, murmura Françoise.

— Mais il passera aux Assises, on parlera de ces lettres ignobles que Raoul glissait sous ma porte pour se venger de ma résistance à ses avances, et dont Victor avait intercepté plusieurs. Tout notre beau bonheur sera gâté, sali. Pourquoi serions-nous encore une fois les victimes de Raoul ?

Ses cheveux partagés s'écartaient de son front comme des ailes dorées, elle avait les yeux allongés, brûlants de passion du Saint Jean de Giotto qui se penche avec tant de douleur vers son Maître mort. Elle s'était assise sur le coin du divan et s'inclinait vers la petite créature faible et coupable qui gémissait au creux du fauteuil.

— Bobette ! souviens-toi combien je t'ai aimée quand tu étais petite ! J'étais une enfant solitaire et je me rappelle ma joie quand on m'a dit que Raoul ramenait une nou-

velle femme et qu'elle avait une petite fille ! On t'a dressé un lit dans ma chambre. Je te vois encore arrivant, toute mignonne, mais dépaysée, le cœur gros. Je t'ai dit : « Tu seras ma petite sœur ! » Avec quel élan tu t'es jetée dans mes bras !

Françoise eut un long soupir.

— Bobette ! une fois déjà tu as failli tuer Lucien. Est-ce que tu vas recommencer ? Est-ce à nous, les victimes, de porter les conséquences du crime dont tu étais complice ?

Les longs cils courbes qui, baissés, dessinaient une frange soyeuse sur les joues de Françoise se relevèrent, dévoilant ses yeux bruns, pleins de larmes.

— J'irai, dit-elle à voix basse.

— Ah ! merci, Bobette ! Et tu verras, tu seras récompensée. Ce policier n'est pas une brute ; il saura bien sauvegarder ta réputation. Et tu seras délivrée de Victor, ne le comprends-tu pas ? Ce doit être horrible de vivre toujours sous cette menace ! Allons, viens ! Mais d'abord, remets-toi un peu de poudre…

Évelyne avait gardé son taxi, qui attendait en bas.

— Quai des Orfèvres, dit-elle, au Palais de Justice.

Le chauffeur ouvrit des yeux effarés. Qu'est-ce que ces charmantes créatures pouvaient avoir à faire à la P. J. ?

— Oui, expliqua la jeune femme, on peut passer là sous une voûte pour se rendre à la Sainte-Chapelle.

— Ah ! parfaitement !

Rassuré, épanoui, le brave homme ouvrit la portière en souriant à ses jolies clientes.

19

« Je t'attendrai dehors », avait dit Évelyne. Maintenant, la confession était finie. Françoise, effondrée, cachait son visage au creux de son bras appuyé sur la table et sanglotait éperdûment. Une honte immense l'avait envahie à voir l'expression de consternation du policier, qui avait dû par moments lui arracher par bribes ses aveux. D'Évelyne elle n'avait entendu que les reproches de l'amante blessée : elle affrontait maintenant le jugement des hommes.

Lamblin la contemplait, fragile et touchante sous ses boucles châtains en désordre. Grave, il songeait :

« J'ai vu bien des criminelles, de pauvres filles qui avaient grandi au milieu des violences. Mais celle-ci, une fleur de serre ! Son cas ne peut s'expliquer que par l'inconscience. Elle était à peu près aussi irresponsable que le sujet d'un hypnotiseur et je ne suis pas sûr qu'elle comprenne, maintenant encore, l'ignominie de sa conduite passée.

Soudain, le « sujet » parla, d'une voix enrouée de larmes :

— Ce n'est pas juste, non, ce n'est pas juste ! Je me suis tellement repentie, quand je me suis rendu compte de ce que j'avais fait. Je me suis séparée de Raoul, j'ai repris avec zèle mes pratiques religieuses, et mon confesseur, qui a vu ma contrition, m'a assurée que j'étais pardonnée. J'étais si jeune, je ne savais pas ce que je faisais. Tout cela a été enterré, cela ne devrait pas reparaître dans ma vie, ce n'est pas juste !

Cette enfantine révolte émut l'inspecteur.

— Ma pauvre petite, nous sommes prisonniers de nos actes. Dieu le Père lui-même ne peut pas défaire ce qui a été. Puisque vous êtes pieuse, vous devez connaître la parole terrible de l'Écriture : « Celui qui sème le vent moissonne la tempête ». Tout le repentir du monde n'y change rien.

Épuisée de larmes, elle releva vers lui une pauvre figure mouillée, défaite, et demanda d'une humble voix toute tremblante d'angoisse :

— Est-ce que Philippe le saura ?

— Si cela ne dépend que de moi, il ne le saura pas ! dit Lamblin avec une chaleur qui l'étonna lui-même, après ce qu'il venait d'apprendre. Mais, vrai ! cette gosse qu'on avait pervertie, et qui disait si naïvement son repentir, lui faisait pitié. « Et puisque nous en sommes à l'Évangile, souvenons-nous que le Christ n'a pas voulu condamner la femme adultère que celui qui est sans péché lui jette la première pierre, ce qui, en toute humilité, n'est certainement pas mon cas. »

— Tâchez de vous remettre un peu, dit-il. Je vous ai dit que je croyais Victor toujours vivant. C'est par vous que j'espère retrouver sa trace. Vous avez eu récemment de ses nouvelles, n'est-ce pas ?

— Oui, il m'a écrit, il y a quinze jours.

— Une lettre de menaces ? Par la poste ?

— Une lettre déposée chez notre concierge, me sommant de lui remettre une enveloppe contenant dix mille francs, tel jour, à telle heure, près de la pépinière du Luxembourg.

— Et qu'avez-vous fait ?

— J'ai emprunté la somme à une amie riche en lui disant que c'était pour maman, — enfin j'ai dû mentir horriblement.

— Vous lui avez donné l'argent ?

— Oui. Et il m'a remis un pli qui devait contenir la confession volée à Roche-Marie, et il n'y avait que du papier blanc.

— Naturellement… Et vous n'avez pas prévenu la police ?

— Je n'osais pas. À cause de maman, de Philippe…

— Vous n'avez pas été menacée d'une visite à la rue Boccador ?

— Non, je ne m'y attendais pas du tout.

— Est-ce que vous avez gardé la lettre de Victor ?

— Oui, elle est toujours dans mon sac.

— Donnez-la-moi. Ne la prenez pas par le coin.

C'était une chance très mince, mais enfin… L'homme avait dû tenir l'enveloppe entre ses doigts moites, il se pouvait que la marque de son pouce fût encore identifiable.

Àla loupe, l'inspecteur étudia le papier. Sûrement il y avait une empreinte. Il la saupoudra. Joie ! elle apparut plus nette.

Avec des mains tremblantes, il ouvrit son dossier, en tira les fameuses empreintes pour l'épreuve finale. Sa bouche se desséchait d'émotion quand il leva sa loupe pour la comparaison qui déterminerait son triomphe, ou sa défaite. Et il eut un grand cri d'allégresse, car ce pouce à spirale enroulée dont l'assassin avait laissé la marque aux portes de l'ascenseur était celui dont Victor avait inconsciemment scellé son cynique message !

— J'avais raison ! dit-il, rayonnant. C'est bien notre bandit de maître d'hôtel qui a tiré ! Ah ! mon bonhomme, c'est ta tête que tu nous as livrée.

Une tache, une simple petite tache sur une enveloppe… Un homme est perdu, un autre est sauvé !

— Est-ce que vous aviez cette lettre sur vous lors de votre première visite à mon bureau ?

— Oui… je ne sais pourquoi, je n'osais pas la détruire ni la cacher…

— Vous l'aviez sur vous ! Ah ! petite misérable, que de peines vous nous auriez évitées si vous aviez voulu parler !

— Est-ce que vous pensez pouvoir retrouver Victor ? demanda-t-elle anxieusement.

Lamblin redevint grave.

— Je pense que nous le retrouverons si vous promettez de me faire signe à la première menace nouvelle que vous recevrez de lui. Peut-être aussi nos recherches en banlieue…

20

Beau joueur, Josseaume s'inclina devant la preuve incontestable qu'on lui produisait et félicita vivement son collaborateur de sa clairvoyance. Il fit à Lucien Vidalier de si franches excuses que la juste rancune de celui-ci s'apaisa. La joie immense de sa femme, consciente d'avoir contribué à le laver de tout soupçon, le portait, du reste, à l'indulgence. Il ne restait plus qu'à découvrir la retraite du coupable.

Hélas ! les jours s'écoulèrent et Victor ne manifestait pas son existence !

On passa au peigne fin la banlieue ouest, mais les ventes de propriétés étaient si fréquentes, un pavillon avait si bien pu être acquis par une personne interposée que c'était la classique recherche de l'épingle dans un tas de foin.

Solange fut cuisinée, tournée et retournée sur le gril, tant et si bien qu'elle pleura pour de bon et finit par piquer une crise de nerfs, tout en jurant que son cher Victor était bien mort et que c'étaient bien ses lamentables restes qu'elle avait identifiés à l'Institut médico-légal. Instruit des faits, Van Laar en courroux voulait mettre sa femme de chambre à la porte. On le pria de n'en rien faire : il convenait de la garder comme appeau, et dans l'espoir que par elle on pourrait retrouver la piste du criminel envolé.

Mais la fille était roublarde et le criminel prudent : la surveillance la plus astucieuse ne put découvrir entre eux aucune rencontre ou correspondance. Les jours s'ajoutaient aux jours, et Lamblin, sombre et taciturne, n'osait plus affronter l'ironique sympathie de son chef.

Van Laar lui téléphonait tous les jours. Il avait été très affecté d'apprendre la survivance de Victor et ne dissimulait pas son désir de le retrouver pour le châtier. Il avait pris Lamblin en amitié et venait parfois le chercher dans la puissante Hispano qu'il conduisait lui-même, pour tenter encore, sur de vagues indices, l'exploration de la décevante banlieue ouest et déjeuner ou dîner ensemble dans quelque bonne auberge.

Un matin que Lamblin, pour la centième fois, passait lentement en revue toutes les pièces du dossier, dans l'espoir de découvrir un détail, jusqu'alors inaperçu, qui le mettrait sur la voie, il tomba en arrêt devant la lettre du concierge de la rue Forest. Une phrase lui parut soudain se détacher en grosses lettres : « Le lait que nous faisons bouillir pour lui tous les jours »... Il réfléchit un moment avec des yeux fixes qui s'élargissaient peu à peu. Le nouet de cendres...

Il y avait longtemps que le pauvre homme n'avait eu l'occasion de se frapper le front pour en laisser jaillir une idée de génie : il le fit cette fois d'un geste triomphal. Puis bondissant, tel Archimède — encore que vêtu — il courut à la porte :

— Est-ce que Drouard est là ? Appelez-le-moi ! Vite !

Deux minutes plus tard, l'homme arrivait, tout effaré.

— Dites-moi, Drouard, quand nous sommes allés perquisitionner rue Forest, avez-vous vu un réchaud à gaz dans la cuisine ?

— Euh... voyons... Non, il n'y en avait pas !

— Et pas traces de provisions, n'est-ce pas ? À part un reste de sucre et un flacon d'extrait de café. Donc Andrézieux ne mangeait pas chez lui. Venez vite, nous allons filer là-bas.

Mais la sonnerie du téléphone retentissait. Lamblin décrocha, avec impatience.

— Allo ! oui, ici l'inspecteur Lamblin.

Drouard entendait dans l'écouteur résonner une voix. Il ne percevait, lui, que de sèches vibrations d'ébonite, mais, sous l'effet de ces « clac-clac » répétés, la physionomie de Lamblin exprima la stupeur, puis la colère :

— Clac, clac, clac, clac, clac, clac !...

— Comment ! Mais ce n'est pas possible !

— Clac, clac, clac, clac, clac !...

Lamblin coupa les « clac » en raccrochant avec fureur. Puis il lâcha une bordée de jurons, d'une tenue littéraire nettement inférieure aux « Imprécations de Camille », mais qui les dépassaient de beaucoup en dynamisme.

— Tonnerre des îles ! exhala-t-il enfin, comme une ultime et bénigne bouffée de vapeur après l'explosion. Il se tourna vers le patient Drouard :

— On a cambriolé cette nuit l'appartement de la rue Forest. Si le Victor a trouvé avant moi ce qu'il cherche, je n'ai plus qu'à me pendre !

Il ne dit pas un mot pendant le trajet et sauta sur le trottoir, avant même que la voiture eût stoppé. Le concierge sortit en se lamentant :

— Quelle affaire ! Que va dire M. Patru, quand il reviendra ! Le matelas, l'édredon, on a tout éventré !

— Comment l'homme est-il entré ?

— Hier soir, vers 11 h. 30, on a sonné. J'ai tiré le cordon et quelqu'un est entré qui a crié « Martin » en passant devant la loge. Il y a des locataires de ce nom, je ne me suis pas inquiété. Il avait bien choisi son moment : assez tard pour qu'on ne circule pas, trop tôt pour la sortie des cinémas. Et pour ouvrir la porte de l'immeuble en sortant, il n'y a qu'à presser un bouton.

— Et l'on ne s'est pas étonné de voir de la lumière dans ce logement ?

— Personne ne s'en est aperçu.

— Dites-moi, est-ce que l'ancien locataire avait un réchaud à gaz ?

— Non, un réchaud électrique qu'il a emporté avec lui. Le gaz était coupé.

— Ah ! c'est bien ce qu'il me semblait !

Ahuri, le concierge regarda monter les deux hommes, puis rentra en secouant la tête.

En pénétrant dans le logement saccagé, où l'ouverture de la porte souleva un tourbillon de plumes, Drouard poussa une exclamation, mais, insoucieux du désordre, Lamblin se précipita vers la cuisine. Il monta sur une chaise pour atteindre un rayon poussiéreux au bout duquel somnolait un compteur à gaz. Il émergeait d'un tas de vieilles bouteilles et de boîtes rouillées. L'inspecteur eut un rugissement de joie en voyant qu'on n'y avait pas touché. Écartant l'encombrant fatras, il dégagea la grosse masse ronde d'un compteur vénérable. Il imagina soudain Victor, larbin en rupture de tablier, se prélassant au lit le matin, et son frère lui apportant son petit déjeuner plutôt que de le laisser s'apercevoir du subterfuge.

— Un compteur, c'est plein d'eau, n'est-ce pas, Drouard ? On ne peut rien y cacher. Mais dans celui-ci…

Il glissa sa main derrière.

— Vous ne pourrez pas l'ouvrir, fit observer l'agent.

— Oh ! que si, car il a déjà été ouvert. Mais le nouet de cendres a servi à le saupoudrer de cette belle couche grise, qui suggère si bien un long abandon ! Ah ! tenez !

Il écarta la plaque de tôle qu'il avait adroitement détachée et, plongeant la main dans l'ouverture, ramena au bout d'un instant un petit paquet. C'est avec des doigts qui tremblaient d'émotion qu'il défit la ficelle. Des négatifs, quelques épreuves tirées, des agrandissements réussis avec une habileté diabolique… Il y avait aussi, révélatrices de scandale et de honte, des lettres signées parfois de noms connus, que Victor s'était procurées par Solange sans doute. Mais la confession volée à Roche-Marie ne s'y trouvait pas. Lamblin examina les négatifs et tressaillit soudain en lisant le texte brutal :

« Je soussigné, comte Raoul d'Armancé, reconnais avoir tenté d'assassiner, en l'empoisonnant, mon cousin Lucien Vidalier, avec la complicité de ma belle-fille et maîtresse, Françoise Thélusson. »

Il y avait les deux signatures, la date.

— Effrayant, murmura Lamblin. Et si l'original n'est pas là, c'est que le mort l'avait dans son portefeuille. Ainsi Victor a encore une arme. Il ne résistera pas à la tentation de s'en servir. Et ce jour-là… Ce jour-là, je l'attraperai, ou j'y laisserai ma peau. Et c'est moins pour le meurtre de son frère que je le recherche que pour son sale métier. Ah ! je voudrais bien avoir le droit de brûler tout ça. Mais, après tout, quelle tombe vaudrait celle de nos archives ! La poussière des sommiers les couvrira pour l'éternité.

— Oh ! non, protesta Drouard qui avait l'esprit littéral. Je vous assure qu'on les passe à l'aspirateur toutes les semaines.

21

Tout à la joie de sa découverte, Lamblin ne s'aperçut pas immédiatement qu'il n'avait pas avancé dans la recherche de la retraite où se tenait Victor. Il s'en rendit compte après et se dit qu'il était comme un chien qui a perdu la piste et doit revenir à l'endroit où celle-ci s'est brouillée. Or il estimait que ce point se situait non pas rue Forest, mais rue Boccador et qu'en maintenant le contact avec la jeune Françoise, il finirait par retrouver les traces du gibier.

Car il pensait ne pas se tromper en affirmant que Victor n'avait plus d'autres armes que celles que lui avait livrées le portefeuille : le maître chanteur, bien renseigné, devait savoir que M d'Armancé se proposait de partir dans quelques jours pour une plage normande.

L'inspecteur en était arrivé à la conclusion que Victor devait téléphoner à sa maîtresse aux heures où Van Laar était absent. Solange, occupée aux soins du ménage, dans la matinée, par exemple, répondait à l'appel du téléphone et, par des mots convenus, faisait comprendre à son complice qu'il pouvait parler. Si, par hasard, c'était une

autre personne — à l'un ou l'autre bout du fil — rien de plus facile que de feindre une erreur, ou de prendre note d'un message anodin. Pas moyen d'attraper le gaillard de ce côté-là. C'était Françoise, et non pas Solange, qui devait servir d'appeau.

— Patientez, disait-il à Van Laar qui par moments s'exaspérait. Un de ces jours, il commettra une imprudence, pensant que, de guerre lasse, notre vigilance s'est relâchée. C'est alors que nous le prendrons.

Une chose l'intriguait. Il ne pouvait comprendre quel avait été le but réel de la visite d'Andrézieux — jamais il ne le désignait sous son vrai nom de Maravon, réservant celui-ci à Victor — à la rue Boccador. Aller trouver Françoise pour l'effrayer ? Il aurait pu la rencontrer ailleurs. Voir Meyrignac ? C'eût été une grosse maladresse. La force du maître chanteur réside dans la menace, et non dans l'exécution.

Finalement, il conclut que Victor avait dû — peut-être par l'intermédiaire de l'adroite Solange — tramer quelque machination qui avait amené son frère dans le piège, — Victor avait dû étudier à l'avance la maison, la disposition de l'ascenseur. Le photographe de Périgueux, imitateur malchanceux d'un habile gredin, s'était laissé berner. Il s'était vengé dans la mort en disparaissant avec le secret de sa cachette. Le crime rapportait peu de chose à son auteur.

Un matin, trois semaines environ après la découverte du cadavre, Françoise vint trouver l'inspecteur Lamblin. Elle était bouleversée.

— Victor m'a écrit, dit-elle en tendant la lettre.

Le bandit n'avait pas perdu de temps en formules polies. Soyez demain matin samedi à 9 heures à la Porte Dauphine, à l'angle du boulevard Amiral-Bruix et de l'avenue Foch. Vous tiendrez à là main une enveloppe contenant dix mille francs. Une conduite intérieure noire descendra l'avenue vers cette heure-là. Un homme assis à côté du chauffeur vous tendra une enveloppe contenant les documents qui vous intéressent et vous lui donnerez la vôtre. Si vous essayez de me rouler, ou de vous faire accompagner, malheur à vous. Je ne plaisante pas ».

— Quelle assurance donne aux fripons l'impunité ! s'exclama Lamblin. Elle les pousse aussi à cette imprudence, que nous attendions avec tant d'espoir ! Alors, mademoiselle, vous irez demain vous poster docilement à l'endroit indiqué. L'enveloppe que vous allez tenir ostensiblement ne contiendra, bien entendu, que des coupures de journaux. Drouard et moi, sous les apparences innocentes de deux cyclistes examinant leurs chaînes ou leurs freins, serons arrêtés au bord du trottoir, un peu plus bas. L'auto noire ralentira forcément pour l'échange des enveloppes, ce qui nous donnera le temps de sauter sur nos machines et de la suivre en tirant dans ses pneus.

Il faisait toujours aussi chaud, sinon davantage. Quelques orages avaient apporté une passagère fraîcheur, que le soleil impitoyable avait vite dissipée. En ce matin fatidique, sur la chaussée de l'avenue Foch, les arroseuses municipales avaient épanché des rangées d'averses qui, sous la lumière éclatante, faisaient briller l'asphalte comme de l'acier poli.

Personne ne prenait garde à Françoise, immobile au coin du trottoir, une lettre à la main. Pauvre Françoise, qui, le cœur battant, le visage contracté d'angoisse, expiait les fautes de l'insouciante et coupable Bobette de Roche-Marie.

Àcette heure matinale, il y avait peu de voitures. Des livreurs sur leurs triporteurs, de lourds camions des grands magasins, quelques taxis. Voici une conduite intérieure noire… Elle passe loin du trottoir et ne fait pas mine de s'arrêter. En voici une autre… non, elle est vert sombre. Ah ! ce pourrait bien être celle-là… Elle roule lentement, elle approche… Françoise se met tout au bord. Mais un motocycliste descend l'avenue à toute allure, dépasse la voiture à sa gauche, coupe audacieusement la route devant elle, happe au passage l'enveloppe et tourne dans le boulevard Amiral-Bruix.

Les deux cyclistes ont bondi en selle.

— Poursuivez l'auto, Drouard ! crie Lamblin en filant, combien vainement dans le sillage du bolide ! Ô stupeur ! la moto après avoir, penchée comme une barque sous le vent, décrit une large courbe, revient en sens inverse. Lamblin veut tirer, mais la moto double à droite une voiture de livraison attelée d'un lent et placide cheval, qui lui sert de bouclier. Au mépris de tous les codes, elle appuie à gauche vers l'endroit où Françoise est restée, sidérée, muette d'étonnement, et l'homme, qui vient de jeter rageusement des papiers froissés, tire deux coups de revolver dans sa direction. Des voitures s'arrêtent, des passants accourent vers la jeune fille qui gît inerte, évanouie, pendant que la motocyclette, par une souple manœuvre, a repris sa droite, file à toute vitesse et disparaît dans l'avenue Bugeaud.

Lamblin et Drouard aussi sont accourus. Drouart fort penaud d'avoir arrêté, d'un impérieux coup de sifflet, l'auto d'un illustre académicien qui s'en allait faire son petit tour matinal au Bois, l'inspecteur, furieux et rageant plus que jamais de n'avoir pas prévu le coup. Par bonheur, la blessure de Françoise-Bobette ne semble pas grave. Elle a la cuisse transpercée, mais pas de fracture, c'est du moins le diagnostic a priori d'un médecin opportunément survenu. Lamblin est profondément humilié par le regard que lui a jeté la blessée en reprenant ses sens, tant il exprimait d'étonnement douloureux parce qu'il n'avait pas su la protéger.

L'obligeant médecin voulut bien se charger de faire transporter Françoise dans une clinique de Neuilly, et l'inspecteur envoya Drouard prévenir la comtesse d'Armancé. On lui servirait, bien entendu, la version officielle, celle qui ce soir paraîtrait dans la

presse : la jeune fille, passante malchanceuse, avait reçu une balle alors que la police tentait de capturer « un dangereux repris de justice » qui, finalement, s'était échappé. Mais on était sur sa trace et « son arrestation n'était plus qu'une question d'heures ».

Quant à expliquer pourquoi Françoise se trouvait Porte Dauphine alors qu'elle était supposée être à son cours de dessin rue de la Grande-Chaumière, Lamblin en laissait le soin à l'intéressée. La chaleur, l'occasion, l'herbe tendre, elle ne manquerait pas de prétexte à donner à sa peu clairvoyante mère.

L'inspecteur se hâtait vers le poste téléphonique le plus proche tout en remâchant l'amertume de sa défaite :

— Quelle astuce ! se disait-il. Nous avons naïvement cru à l'auto noire. Il y en a des centaines, d'autos noires. Il suffisait à Victor d'en guetter une à l'Étoile, ou dans l'avenue même, qui roule doucement et puisse donner le change pendant qu'il préparait sa foudroyante attaque.

Avant même de rendre compte à son chef de son échec, Lamblin appela Van Laar à son bureau, rue Caumartin.

« Le Victor a encore fait des siennes. Il a blessé M Thélusson et nous a échappé. J'ai besoin de votre aide. Il faut absolument l'empêcher de communiquer avec sa complice. Veuillez donc avoir l'amabilité de téléphoner chez vous pour demander à Solange de venir immédiatement à votre bureau. Vous trouverez bien un achat à faire — des rideaux, du linge pour votre maison de campagne, mieux encore un cadeau de mariage que vous auriez oublié, ce qui expliquerait votre hâte. Un cadeau pour lequel sa compétence vous serait utile. Flattez-la un peu. Mais surtout insistez pour qu'elle vienne tout de suite. Et retenez-la. Allez au Printemps, aux Galeries, à la Grande Maison de Blanc, faites le difficile, l'exigeant… Pour la récompenser, offrez-lui un chapeau, elle mettra une demi-heure à le choisir. Et pendant ce temps, deux monteurs-téléphonistes iront brancher sur votre ligne un poste-écouteur. Votre maison est tout à fait isolée, ce sera facile. »

Dès l'instant qu'il s'agissait de retrouver Victor, Van Laar était disposé à tout. Lamblin s'occupa ensuite de faire envoyer des monteurs qui, sous prétexte de réparation à la ligne, iraient brancher un poste dans la cave du Hollandais. Et enfin, lorsque tout fut réglé, l'inspecteur appela Josseaume qui trépignait d'impatience, ne comprenant pas pourquoi on tardait tant à l'informer du résultat, victoire ou fiasco, d'une expédition qu'il avait lui-même combinée la veille avec Lamblin. Il fut navré, mais, naturellement, ne put adresser aucun blâme à son subordonné.

— Ne vous frappez pas trop, mon petit. Rien de plus difficile que de prendre un maître chanteur sur le fait. Ce n'est plus de la chasse, c'est de la pêche au lancer, pour

saisir un poisson qu'une ombre effarouche. Je ne vous demande pas si vous avez noté le numéro de la moto, il y a toutes les chances pour qu'il ait été truqué.

— Je vais venir vous voir en coup de vent, dit l'inspecteur. Il faut agir très vite maintenant, sinon, quand nous arriverons à son nid, l'oiseau se sera envolé.

« Dans mon zèle, j'abuse des comparaisons zoologiques, se dit-il en raccrochant. Voilà le poisson mué en oiseau… »

22

— Eh bien ! dit Josseaume, le numéro était-il truqué ?

— Il l'était. J'ai déjà vérifié, dit Lamblin en se laissant tomber sur une chaise. Mais ce qui ne pouvait pas se camoufler, c'est la machine elle-même, une puissante Studebaker qui fait au moins douze chevaux. Elle est neuve, éblouissante, sûrement pas achetée d'occasion. Je vais aller enquêter chez tous les marchands de la Porte Maillot. Bien mieux : la marque n'a peut-être qu'un dépositaire…

— N'y comptez pas trop, et agissez vite. Mais vous ne pourrez pas mener l'affaire seul. Les inspecteurs Villebesse et Gianoli, qui ont déjà prospecté en vain la banlieue ouest vont recommencer, mais cette fois une enquête de la moto, dont vous allez me laisser un signalement précis : une telle machine ne peut passer inaperçue. Victor a bien employé l'argent de Mme Van Laar, mais sa gloriole de nouveau riche si l'on peut dire — lui a fait commettre une erreur : dans sa situation, il ne faut pas se faire remarquer. Je ne veux pas vous blâmer, Lamblin, mais je regrette que vous m'ayez dissuadé de mettre un homme à nous chez Van Laar, à la place de Victor.

— Excusez-moi, chef, je persiste à croire que j'ai eu raison. Chez Victor, la cupidité l'emporte sur l'intelligence, à preuve ce chantage risqué trois semaines après le crime. Mais il est rusé. Rusé et soupçonneux. Son maître l'avait remplacé par un homme dont il est très satisfait. Un nouveau changement aurait donné l'éveil, et notre gaillard aurait filé. Non, voici ce que j'ai fait.

Il expliqua son plan.

— La dérivation téléphonique sera placée assez loin de l'hôtel, qui, étant isolé, a une canalisation spéciale pour sa ligne. On pense pouvoir faire l'installation, non pas dans la cave, mais dans le garage de la propriété la plus proche. Je vais y envoyer Bertin, tout à fait guéri et désireux de prendre une revanche sur le drôle qui a manqué lui fêler son solide crâne d'Auvergnat. D'ici deux heures, tout sera terminé, avant même peut-être, car j'ai eu la chance de tomber, à la Direction des Téléphones, sur un type intel-

ligent, qui a compris l'urgence du cas. Lorsque Solange rentrera, si elle téléphone, tous ses propos et ceux de Victor tomberont dans une oreille attentive.

— C'est très bien ! Tâchez d'aboutir cette fois. Vous savez que le juge d'instruction s'impatiente. Voilà trois semaines que l'on piétine.

— Je voudrais bien l'y voir, grommela Lamblin. Est-ce qu'il a tiré, des témoins qui ont déposé devant lui, autre chose que ce que j'en avais obtenu moi-même ? Non, n'est-ce pas. Il a tout de même moins de mal que nous. Alors de quoi se plaint-il ?

Lamblin s'arma de patience pour interroger l'un après l'autre les commerçants susceptibles d'avoir vendu la Studebaker. Il se doutait bien qu'il faudrait tâtonner longtemps. Après avoir vainement sollicité des visages négatifs et des yeux qui semblaient, à ses questions, se vider de toute expression, tandis que la tête s'ébranlait de droite à gauche et de gauche à droite, il tomba sur un homme dans les prunelles de qui une étincelle s'alluma tout à coup, comme si l'on avait tourné un bouton.

— Oui, parfaitement, j'ai vendu une Studebaker il y a quinze jours, une moto de course de 20 chevaux, à un individu qui ressemblait beaucoup à cela.

Il désignait la photographie que lui présentait l'inspecteur et qui, prise de profil, était moins sinistre que les autres.

— Je vais vous trouver son nom.

Il assujettit ses lunettes sur son nez et feuilleta son registre, le sourcil froncé, et rengorgeant comiquement le menton, qu'il avait gras.

— Voilà, M. Ernest Andrézieux, 23, rue Forest.

L'inspecteur sourit.

— Il vous a présenté ses papiers, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, il était parfaitement en règle.

— C'est bien ce que je pensais. Ah ! dites-moi, ce client, vous l'aviez déjà vu ?

— Non, il m'a été amené par une connaissance, un coureur automobiliste, une espèce de casse-cou, mais très habile, qui a gagné plusieurs courses à Montlhéry. On l'appelle Julot, ou l'Espagnol, je ne sais pas pourquoi, car il est sûrement Français.

— Et vous ne savez pas son nom, son adresse ?

— Ah ! ma foi non. Vous comprenez, c'est une de ces rencontres qu'on fait à l'heure de l'apéritif, quelqu'un s'adresse à un de vos copains, on vous le présente vaguement, on cause. Mais on ne se connaît pas. Je l'ai revu quelquefois, pour des achats d'acces-

soires. Et puis M. Andrézieux est venu de sa part. Ça m'étonne même qu'il ne m'ait pas demandé une commission.

Par acquit de conscience, Lamblin se fit donner le numéro légal attribué à la moto de M. Andrézieux. Cela servirait… peut-être. Il se sentit soudain désœuvré, alors qu'il y avait tant à faire, que ses deux collègues haletants suaient sang et eau sur les routes brûlantes de la banlieue ouest…

La banlieue ouest ! C'était en somme le seul renseignement qu'on eût obtenu jusqu'ici. Et ce n'était sûrement pas de son plein gré que le méfiant Victor l'avait livré à son frère. Celui-ci avait dû l'épier, patient comme un chat à l'affût, découvrir quelque lettre d'agence, quelque prospectus. Encore n'avait-il pu avoir de précision quant à la localité choisie. Et ce Julot… Il faudrait examiner ça. Mais d'abord, courir à Auteuil, voir ce que devient Bertin, qui ne peut quitter son poste et qui a peut-être surpris des conversations sensationnelles.

Il trouva Bertin frétillant d'impatience. Oui, Victor avait téléphoné, et même il n'était pas de bonne humeur. Il était 1 h. 30.

— Vous allez voir, j'ai pris ça en sténo :

— « Allo ! c'est toi, Sol ? Ah ! ça, qu'est-ce que tu fiches ? Trois fois ce matin j'ai voulu t'appeler, trois fois ça a sonné : occupé. Est-ce que votre appareil était détraqué ?

» — Non. Je ne sais pas ce qui s'est passé ; j'ai dû aller faire des courses pour le patron ce matin, je ne suis rentrée qu'à midi.

» — Ah ! bon. Écoute : j'ai un embêtement. Il faut que Julot me rende service. Je vais filer pour quelque temps. Il faudra qu'il me conduise où tu sais. Qu'il soit avec sa voiture ce soir à 10 heures entre l'Étoile de Flore et le carrefour des Princesses. Tu vois l'endroit ? Nous l'avons repéré un dimanche.

» — Oui, je me souviens.

» — J'avais essayé aussi d'avoir directement Julot, mais il était sorti. Alors, comme je ne peux pas passer l'après-midi au bureau de poste, il vaut mieux que ce soit toi qui le rappelles. Et s'il n'est pas là, laisse un message à son logeur, qu'il demande M Solange, sitôt rentré.

» — Et s'il n'est pas libre ce soir ?

» — Il se rendra libre, bon Dieu ! D'ailleurs, je le connais ; il plaquera tout pour me rendre service. Il n'a pas oublié ce que j'ai fait pour lui. Alors, au revoir, ma petite Sol !

» — Tu laisseras ton adresse à Julot ?

» — Plus exactement, je la lui ferai parvenir. Il faut que je me tienne peinard en ce moment. J'ai fait une gaffe.

» — Laquelle ?

» — Peu importe. Nous avons déjà causé trop longtemps. Une bise, mon loup. »

Lamblin resta rêveur.

— L'Étoile de Flore… où est-ce que c'est ça, bon sang ? À Versailles, peut-être ? Mais vous avez sans doute pris aussi la conversation avec Julot ?

— Bien sûr, même que j'ai rigolé un bon coup ! Vous allez voir.

Le scrupuleux Bertin, qui avait tout traduit en clair, tendit le reste de ses notes à l'inspecteur.

— « Allo. C'est vous, Julot ? Ici, M Solange.

» — Ah ! Bonjour, mademoiselle, ça va ? Et ce vieux Victor ?

» — Je vous téléphone de sa part. Il a essayé de vous avoir, mais vous étiez sorti. Écoutez, c'est sérieux. Il a des ennuis, il faut qu'il se débine et pour ça il a besoin de vous, que vous le conduisiez là où vous savez.

» — Aïe ! alors c'est qu'il n'ose pas prendre le train !

» — Évidemment. Alors il faut que vous soyez ce soir à 10 heures entre L'Étoile de Flore et le Carrefour des Princesses, vous voyez l'endroit ?

» — Je connais, je connais. Pour sûr, que j'y serai. Victor, c'est un frère. Il vous a raconté ce qu'il a fait pour moi autrefois ?

» — Non, jamais.

» — Écoutez, ça vaut le coup. Voilà pas mal d'années de ça. Victor et moi, on se connaissait du régiment, on était resté copains. J'avais moi aussi des embêtements avec la police. Victor était à ce moment larbin chez un ministre qui habitait un petit hôtel près de la Muette. Je lui téléphone un soir "Viens, qu'il me dit, mon patron n'est pas là". Le ministre, qui était garçon, avait filé incognito pour une petite fugue. Les domestiques en avaient profité pour aller au cinéma, Victor était resté à m'attendre. Je lui dis : "Les flics sont à mes trousses". Vous ne savez pas ce qu'il invente ? Il me fait coucher dans le lit de son patron ! Arrivent les flics. Il les laisse visiter la maison. Mais : "Ici, c'est la chambre de M. le Ministre. Il est un peu souffrant, il est déjà couché". Et tranquillement il entr'ouvre la porte. J'avais pas de lumière, bien sûr. Je me retourne, furieux : "Ah çà ! qui est-ce qui se permet ? — Faites excuse, monsieur le Ministre !…" Ils se sont retirés sur la pointe des pieds. Ha ! Ha ! Ha ! Ha !

» — Hi ! Hi ! Hi ! Hi !

» (J'ai eu envie de faire : Ho ! Ho ! Ho ! Ho ! dit Bertin qui suivait la lecture. Mais j'ai eu peur qu'ils m'entendent).

» — Le lendemain j'ai filé et suis passé en Espagne où j'ai fait peau neuve. Vous voyez que je dois une sacrée chandelle à Victor. »

L'inspecteur parcourut d'un œil distrait les salamalecs amicaux par lesquels s'achevait la conversation.

— Voilà un gaillard dont je serai heureux de faire la connaissance. Vous voyez, Bertin, comme on a tort de présenter sa biographie au téléphone.

Je comprends maintenant pourquoi on l'appelle « l'Espagnol ».

Avant de s'en retourner quai des Orfèvres, Lamblin, « policier pour femmes du monde », comme disait Josseaume, tint à remercier la voisine de Van Laar qui avait aimablement prêté son garage pour y tendre ce subtil traquenard. Il trouva une vieille dame charmante qui s'ennuyait un peu en l'absence de ses petits-enfants.

— Ils sont à La Baule pour l'été. Mais moi je ne veux pas quitter Paris. Je suis un peu impotente et les ombrages du Bois me suffisent.

L'idée d'être mêlée à une intrigue policière l'amusait fort et Lamblin mit le comble à sa joie en lui racontant les conversations surprises par Bertin. Mais la porte de la maison s'ouvrait bien en vue de l'hôtel Van Laar et, en sortant, l'inspecteur aperçut à une fenêtre Solange, qui sursauta en le reconnaissant et le regarda d'un air soupçonneux et inquiet.

« Elle va tout deviner, se dit-il. Et elle a peut-être un moyen d'alerter Victor que nous ne connaissons pas. D'ailleurs, maintenant nous n'avons plus besoin d'elle ici. »

C'était l'homme des décisions rapides, il n'hésita pas et alla sonner à la porte de Van Laar. Comme il le prévoyait, Solange vint lui ouvrir, plus pâle encore que d'habitude.

— Mademoiselle, j'ai des explications à vous demander. Ayez l'obligeance de m'accompagner.

Elle recula, terrifiée.

— Vous m'arrêtez ? Vous n'en avez pas le droit ! Je n'ai rien fait ! Et d'ailleurs vous n'avez pas de mandat ?

— Je ne vous arrête pas. Je vous prie de me suivre pour fournir des explications que la Justice est en droit d'exiger de vous. Si elles ne sont pas satisfaisantes et que nous

soyons obligés de vous garder, toutes les formalités seront remplies là-bas, soyez tranquille.

Elle ne bougeait pas et fixait sur lui ses immenses yeux noirs pleins de colère, de crainte aussi. On sentait que, dans son esprit, elle cherchait éperdûment une possibilité de fuite.

— Voyons, mademoiselle, soyez raisonnable. Je serais au regret de vous passer les menottes.

Il n'avait pas de menottes sur lui, et cette menace était en contradiction flag ante avec ce qu'il venait de dire, mais son effet fut tel que Solange perdit tout sang-froid et tout jugement.

— Oh ! non ! ayez pitié de moi ! Je vous accompagnerai.

— Très bien. Mais, comme il se peut que vous restiez absente quelque temps, vous ferez bien d'emporter des effets. Je vais monter avec vous, ajouta-t-il doucement.

Elle était matée et ne protesta pas. En ravalant ses larmes, qui cette fois venaient sans peine, elle prépara une petite valise et suivit docilement l'inspecteur. Celui-ci s'arrêta en passant à la porte du garage où se morfondait Bertin :

— Vous pouvez disposer, mon vieux. Il n'y aura plus de conversations intéressantes : j'emmène Mademoiselle.

Il la conduisit directement au juge d'instruction auquel il remit les notes prises par Bertin.

— Et ce soir, conclut-il, après avoir rapporté brièvement ses démarches, je compte bien attraper notre homme. Je vais combiner l'expédition avec M. Josseaume. Mais il me faut d'abord découvrir où se trouve l'Étoile de Flore, car je suppose qu'il est inutile de le demander à mademoiselle.

Solange, sombre et renfrognée, ne disait mot.

— Ne vous donnez pas la peine de chercher dit le juge : c'est dans la forêt de Marly. Je la connais admirablement, je suis né à Fourqueux et tous les jours de congé de mon enfance se sont passés en vagabondages dans les bois. Alors, mon cher Lamblin, bonne chance !

— Cherche, mon bon chien, cherche ! grommela Lamblin en sortant.

23

Penché avec Josseaume sur une carte d'état-major où tous les chemins et layons de la forêt de Marly, d'une rectitude absolue, se recoupaient. ou rayonnaient en étoiles, Lamblin élaborait le plan qui devait aboutir à la capture de l'insaisissable Victor.

— Surtout pas d'apprêts voyants, dit Josseaume, pas de cars de police stationnant dans un village. Dix hommes en civil qui se rendront par le train à Saint-Nom-la-Bretèche. Deux motocyclistes qui n'auront sans doute rien à faire. Mais il ne faut rien laisser au hasard.

— Ne rien laisser au hasard ? répliqua Lamblin. C'est justement lui qui dirigera tout ce soir. Le hasard, au plutôt l'imprévu. Dans une forêt, où l'on peut fuir de tous les côtés, trouver des abris sans nombre, et cela par une nuit d'orage !

Il regarda avec inquiétude le ciel où s'amoncelaient de noirs nuages.

— Et il faut réussir, car ce sera ce soir ou jamais. Je vous ai rapporté ce qu'a dit « l'Espagnol » à propos du train ? Victor veut passer à l'étranger. Si nous le ratons, comme son ami a une voiture de course, rien ne l'empêchera d'être cette nuit en Belgique. Aussi, chef, il me faut, plutôt que des costauds, des gars à l'esprit vif, capables de décisions promptes.

— Ce qui m'ennuie, dit Josseaume, c'est que je suis sans nouvelles de Villebesse et de Gianoli. Leurs recherches n'ont plus de raison d'être, puisque c'est dans la forêt que vous guetterez Victor Maravon, au moment où il rejoindra Julot.

— Je n'y serai pas, dit Lamblin.

— Comment ça ?

— Je veux avoir mes coudées franches pour intervenir au cas où ce furet de Victor nous échapperait et j'ai demandé à Van Laar de m'accompagner. Nous arriverons tous deux dans une voiture, telle que l'État n'en fournit certainement pas à ses modestes serviteurs. Aussi personne ne soupçonnera qu'elle recèle un policier dans ses flancs.

— Mais Victor connaît l'Hispano de Van Laar !

— Ce n'est pas l'Hispano. Van Laar est en relation avec un baron viennois dont il admirait beaucoup la voiture, une Maybach grand sport, une vraie pièce d'exposition. Le baron, malade, et qui doit aller faire une cure au Mont-Dore, lui a vendu sa voiture il y a quelques jours. J'ai téléphoné tout à l'heure pour demander au Hollandais de la mettre à ma disposition ce soir. Il la conduira lui-même.

— Ce n'est pas très régulier, dit Josseaume.

— Bien sûr que non ! La conduite de Victor non plus. Maintenant si vous préférez que je le laisse échapper plutôt que de le capturer irrégulièrement…

— Allons ! ne vous fâchez pas. Je disais cela… Mais à ce moment le téléphone sonna, et Josseaume, le visage soudain tendu, décrocha.

— Ah ! c'est vous, Villebesse ! J'attendais votre appel. Alors ?

— Alors, patron, nous avons trouvé le repaire de Maravon. C'est un pavillon isolé, à Ville-d'Avray, près de…

Clac ! Il y eut un bruit singulier dans l'appareil. Puis plus rien.

— Allo ! Allo ! Ça y est, on a coupé !

Lamblin s'était dressé, tout pâle :

— On n'a pas coupé, patron. Du moins, ce ne sont pas les services du téléphone qui l'ont fait. C'est Villebesse qu'on a empêché de parler. Il faut aller là-bas, tout de suite.

— Attendez ! Je vais appeler le commissariat de Ville-d'Avray et nous saurons…

— Vous ne saurez rien… Ou pas avant une heure, et alors nous serons bien avancés, n'étant pas sur les lieux. Non, raccrochez et je sonnerai Van Laar. Je sauterai dans un taxi, afin de le rejoindre à la Concorde, pour qu'il ne perde pas de temps à venir ici. Alors écoutez que vos hommes soient à 9 h. 30 égaillés dans la forêt entre les deux points indiqués. La voiture de Julot arrivera sûrement avant 10 heures. Qu'on l'arrête et qu'un des hommes prenne sa place au volant. Casque de cuir, lunettes ; Victor, dans l'obscurité — car l'autre n'osera laisser allumés que ses feux de position — ne s'apercevra pas tout de suite de la substitution. J'ai pensé à Rabaud pour diriger le groupe. Il a le sang-froid, la rapidité de jugement qu'il faut pour parer à l'imprévu. Qu'il nous attende. Nous les rejoindrons quand et comme nous pourrons. Et il faut se dépêcher, car il est déjà… Bon Dieu ! il est près de 7 heures. Hâtez-vous de réunir vos gens et expédiez-les par car ou par taxis à la gare Saint-Lazare. Ils ont un train à 8 h. 20, ou 20 h. 20, si vous préférez.

C'était lui qui commandait. Subjugué, Josseaume s'empressa de saisir le téléphone intérieur. Lamblin avait composé sur l'autre le numéro du bureau de Van Laar.

— Comment ? Il est parti ?

Déjà il avait raccroché et faisait fiévreusement tourner le disque.

— Pourvu qu'il soit arrivé chez lui. Allo ! Ah ! c'est vous, monsieur Van Laar ? Ici l'inspecteur Lamblin. Écoutez, il faut que nous partions immédiatement pour Ville-

d'Avray. La Maybach est-elle prête ? Parfait. Soyez dans un quart d'heure à la Porte de Saint-Cloud, je vous y rejoindrai.

Il eut la chance de trouver un bon taxi qui, par le boulevard Saint-Germain, la rue de Sèvres, l'emmena à toute vitesse vers Auteuil. Penché en avant comme un cavalier, l'inspecteur aurait voulu éperonner, pour les presser encore, les vingt-quatre chevaux ardents du moteur.

Ayant mis en hâte une rétribution généreuse dans la main du chauffeur, il courut vers la Maybach qui stationnait, basse et puissante, avec Van Laar au volant.

— J'ai pris un imperméable pour vous, dit le Hollandais. J'étais sûr que vous n'en auriez pas. Et la pluie commence. Que s'est-il passé ?

De grosses gouttes s'écrasaient sur l'asphalte, larges comme des écus. Évidemment, ce n'était pas un temps à sortir en voiture découverte. Mais on n'avait pas le choix. Une torpédo offrait par ailleurs des avantages certains pour une poursuite, si on en venait là.

Tout en filant à travers Boulogne, Lamblin mettait son compagnon au courant des découvertes de l'après-midi, des dispositions prises pour l'arrestation du fuyard et, enfin, de l'inquiétude causée par la communication brusquement interrompue de Villebesse. L'orage grondait, mais sa colère était lointaine et devait sévir du côté de Pontoise ou de Creil. La vigoureuse Maybach montait les côtes avec aisance, elle obéissait à la moindre pression et tenait admirablement la route mouillée. Elle évoquait, avec sa chaude palpitation, une bête intelligente et fidèle.

— S'il ne pleut pas davantage, nous aurons de la chance, dit Lamblin lorsqu'ils s'arrêtèrent au commissariat de police de Ville-d'Avray.

Le commissaire, prévenu par Josseaume, vint à la rencontre des deux hommes. Il était grave.

— Je vous ai attendus avant de faire transporter le blessé à l'hôpital de Versailles, dit-il. Un médecin lui a donné ici les premiers soins. Mais il n'a pas encore repris connaissance.

— Villebesse est blessé ? fit Lamblin avec inquiétude. Savez-vous ce qui s'est passé ?

— On l'a trouvé, vers 18 h. 45, évanoui dans une des cabines du bureau de poste. La standardiste s'étonnait de la durée de la communication : le client ne parlait plus, n'avait pas raccroché, on est allé voir. Il y avait beaucoup de monde, beaucoup d'allées et venues dans le bureau, personne n'a vu l'agression qui a dû être aussi rapide que brutale. L'inspecteur Villebesse ayant droit à la priorité avait obtenu très vite la ligne. Vous devez savoir qu'il n'a pas parlé longtemps. Quelqu'un a ouvert la porte de la ca-

bine, et, comme il tournait la tête, l'a violemment frappé, d'un coup de poing américain sans doute. Il a pu, heureusement, esquisser un mouvement de protection, sans quoi il avait l'os temporal fracassé. Venez le voir.

— Mais pourquoi n'est-il pas venu téléphoner ici ?

— Pour gagner du temps, parbleu. La poste était plus près.

Villebesse, étendu sur une banquette de moleskine dans le bureau du commissaire, ne bougeait pas. En guise de coussin, on avait mis un rond de cuir sous sa tête enturbannée de bandages. Le médecin, à son chevet, l'observait avec une attention tendue.

— Je crois qu'il revient à lui, il a battu des paupières.

Lamblin se pencha. Tout à coup le blessé ouvrit les yeux. Il eut un léger tressaillement en reconnaissant son collègue, ses lèvres s'ent'ouvrirent.

— Ne parlez pas ! dit le docteur.

— Si, il faut… Villa Les Iris, près du bois des Fausses-Reposes… Gianoli… est là…

Il s'évanouit de nouveau.

— Ah ! il n'aurait pas fallu le laisser parler !

— Docteur, il a risqué sa vie pour nous donner ce renseignement. Vous ne voudriez pas que son dévouement fût inutile ! Et maintenant, hâtons-nous.

Il jeta un dernier regard — était-ce d'adieu ? — à la forme immobile et sortit avec le commissaire.

— Dans une heure, ce sera peut-être mon tour. Enfin, c'est le métier.

Déjà le commissaire expliquait :

— Est-ce possible que cette villa soit le repaire de Victor Maravon, que vous avez tant cherché : je me rappelle vos visites. Elle a été achetée, il y a deux mois, par un notaire d'ici pour une de ses clientes, une vieille demoiselle très distinguée qui passe l'été en Suisse…

— Savez-vous son nom ?

— Mais oui M Solange Lamunière.

Un éclat de rire salua cette révélation.

— J'ai eu le plaisir d'arrêter cet après-midi M Solange Lamunière, une jolie femme de chambre de vingt-deux ans qui est la maîtresse de Victor Maravon.

— Pas possible !

— Vous a-t-on dit que la dame distinguée avait sous-loué sa villa ?

— Non, mais qu'elle y avait envoyé son intendant, ou jardinier, un homme de confiance, pour la mettre en état. Je comprends maintenant pourquoi on a eu soin de me donner tant de détails !

— Savez-vous — une idée traversa tout à coup le cerveau de Lamblin — savez-vous combien cette villa a été vendue ?

— Oui. Deux cent cinquante mille.

— Quoi ! Ah ! par exemple, voilà qui donne à réfléchir. Mais ce n'est pas le moment. Quel est le chemin des Iris, s'il vous plaît ?

Un instant plus tard, la Maybach prenait docilement la route des Fausses-Reposes, et Lamblin tirait les conclusions de ce qu'il venait d'apprendre. Évidemment Victor avait trouvé dans le chantage un métier lucratif. Arrêté un instant quand son frère, envieux, garda pour lui les clichés qu'il avait développés, il s'était mis à faire ses travaux lui-même et, les lettres trouvées dans le compteur à gaz en faisaient foi, avait repris sur une plus grande échelle sa fructueuse exploitation. S'il s'était caché rue Forest en fuyant l'hôtel Van Laar, ce n'était pas qu'il eût encore confiance en son frère Ernest, mais parce que celui-ci ne pouvait le dénoncer sans se trahir, et aussi dans l'espoir de lui reprendre ces gages qui faisaient rivales leurs avidités.

— Sans doute a-t-il extorqué pas mal d'argent au comte d'Armancé, pour que celui-ci ait tenté de le supprimer. L'homme alors s'est vengé et a cherché de nouvelles victimes. Il quitte le banquier Arnaud : la maison est honnête, donc sans intérêt, pour entrer au service de ce malheureux Van Laar, chez qui il flairait un scandale à gros rendement. Je comprends sa fureur d'avoir été dépouillé par son frère. Il s'est rabattu sur la pauvre Françoise, dernière proie à dévorer jusqu'à renouvellement du stock.

Mais l'arrêt de la voiture ramena l'inspecteur dans le moment présent. À quelque cent mètres, une élégante maison de campagne de style faussement Louis XVI, tout au bout d'une rue à peine ébauchée et fort déserte, dressait sa façade blanche dans un jardin touffu d'aspect négligé : l'intendant-jardinier ne faisait pas son devoir !

La voiture fut prudemment garée à quelque distance et les deux hommes s'avancèrent avec précaution, Lamblin la main sur son revolver, dans le crépuscule qui descendait assombri par la pluie. Tout en évitant de s'approcher, se dissimulant de leur mieux, ils examinèrent la villa, qui semblait inhabitée.

— Je ne vois pas Gianoli, fit Lamblin avec un peu d'inquiétude.

Soudain le Hollandais fit une pointe vers un boqueteau malingre, où des buissons remuèrent comme si un chien y avait fureté. Et Lamblin, qui l'avait rejoint, reconnut son collègue dans cette forme ligotée, bâillonnée, qui s'agitait avec fureur pour essayer de rompre ses liens. En une minute ils furent tranchés et Gianoli se mit debout, endolori et flageolant.

— Le salaud ! Je me penchais pour regarder quelque chose dans le jardin et il m'a frappé à la tête par derrière, venu je ne sais d'où, je n'avais rien entendu.

— Mon pauvre vieux, vous avez commis une grosse imprudence en vous montrant. Villebesse s'est fait sonner au bureau de poste, lui. Et voilà Victor alerté. Qui sait s'il n'est pas déjà parti ! s'il n'Enfin, M. Van Laar va avoir la bonté de nous conduire au commissariat où nous venons de voir Villebesse qui est plus abîmé que vous. Moi je resterai…

Mais à ce moment, de l'autre côté de la villa, retentit la pétarade d'une motocyclette qui démarre. Le gigantesque Van Laar empoigna Gianoli à la taille et courut vers la Maybach, suivi de Lamblin.

Gianoli se débattait comme un beau diable.

— Laissez-moi, je me débrouillerai. L'important, c'est de le rattraper. Allez !

Àregret, Van Laar le lâcha. Ainsi il faut parfois, à la guerre, abandonner le camarade blessé.

24

Les deux hommes sautèrent en voltige chacun d'un côté de la Maybach. Elle avait des démarrages foudroyants et s'élança comme un pur sang dans le lointain sillage de la moto. Les rues étaient presque désertes. De temps en temps un passant s'arrêtait, stupéfait de voir une auto traverser la ville à une allure pareille.

Àun carrefour un agent stationnait, qui, d'un coup de sifflet indigné voulut l'arrêter. Van Laar ralentit.

— Police ! cria Lamblin. Par où a passé la moto ?

Le ton était si impérieux que l'agent étendit la main sans insister.

— Merci ! Et la Maybach bondit de plus belle.

Enfin ils l'aperçurent. Victor n'avait aucune raison de se croire poursuivi. S'il avait pris la direction de Vaucresson, c'était par prudence et pour brouiller ses traces. Il avait

dû apercevoir la Maybach arrêtée, mais ne l'avait pas jugée suspecte. Lamblin se dressa, ajusta son revolver pour tirer dans les pneus du fuyard, mais un léger cahot fit dévier le coup et la balle se perdit. Victor se retourna, comprit, et accéléra furieusement. Dès lors ce fut une poursuite folle, une randonnée de cauchemar.

L'orage se rapprochait et, pour comble, la pluie avait redoublé de violence. La nuit tombait, car l'heure d'été, alors, n'était en avance que de soixante minutes sur le soleil. Van Laar alluma ses phares. Les gouttes frappées par la lumière mettaient comme un rideau perlé entre les chasseurs et l'homme traqué.

Celui-ci filait sur Bougival, y fit des détours et des crochets nombreux, pointa à droite vers Malmaison, remonta vers les bois de Saint-Cucufa. Il fallait toute l'habileté, toute la haine attentive aussi de Van Laar pour ne pas le perdre de vue.

— Enfin, quel est son plan ? fit-il tout à coup.

— Il cherche l'accident. Pour nous, bien entendu. Il espère qu'à un tournant, à cette vitesse et sur le goudron mouillé, nous déraperons et irons nous fracasser contre un arbre ou contre un mur.

Victor était sorti du bois à Garches. Il reprit la route de Vaucresson, y traça de vertigineux méandres et la voiture, obligée de ralentir un peu aux tournants des rues, n'arrivait pas à gagner du terrain sur la souple et nerveuse Studebaker.

Le bois du Butard. La route était droite et la Maybach prit plus de vitesse. Soudain Van Laar freina violemment. Une voiture venant de la Celle ou de Bougival avait appuyé sur sa gauche pour prendre le virage à la corde. Son conducteur, par un brusque coup de volant, reprit sa droite, mais ne put freiner à temps, et l'on entendit le coup sourd de son pare-choc contre un arbre. Les puissantes mains du Hollandais avaient habilement opéré la manœuvre qui l'avait lancé à droite, puis redressé.

— De la casse ? cria-t-il à l'homme qui avait bondi de l'autre voiture et, très rouge, examinait son radiateur.

— Non, rien de sérieux.

Van Laar et Lamblin repartirent. On avait perdu trois minutes. Trois de gagnées pour Victor.

Van Laar jura entre ses dents.

— Croyez-vous qu'il ait continué tout droit ?

— Non. J'ai l'impression qu'il a pris — il consulta la carte sous son enveloppe de mica — cette petite allée qui va vers Louveciennes, en passant sous le château de Beau-Regard.

Le cadran marqua 120, 130…

— Ah ! le voilà ! Il a dû croire à une collision, en entendant le choc et il a ralenti pour s'orienter. Non, mon vieux, nous ne te lâchons pas !

Ils fonçaient dans les rafales d'eau qui les inondaient. Les éclairs incessants trahissaient toujours la présence de la moto, qui ne parvenait pas à s'échapper. Lamblin croyait vivre la légende du Chasseur maudit. Cette fantastique poursuite n'aurait donc pas une fin ?

— Cela finira tout de même ! se dit-il, mais par une catastrophe ! Pout lui ou pour nous, ou pour tous les trois, mais ça ne peut pas finir autrement.

Dans la ligne droite, la voiture gagnait du terrain. C'est pourquoi Victor multipliait les crochets. Il prenait des virages aigus, où la moto s'inclinait et semblait devoir verser. Mais, avec un sens merveilleux de l'équilibre, il se redressait. La Maybach, mise en infériorité par son poids, devait ralentir, s'arc-boutait des quatre roues et reprenait de l'avantage une fois le tournant passé. Victor semblait la remorquer par un fil élastique.

Il suivit la Seine sous la terrasse de Saint-Germain, fit une pointe en forêt, sortit vers Poissy, fila vers Vilennes. Souvent ils le perdirent de vue. Mais le bruit de la Studebaker dominait le ronron discret de la Maybach et servait de repère. Heureusement, par cette nuit de tornade, il n'y avait pas une âme dans les rues et sur les routes. Ils croisèrent pourtant quelques voitures et plusieurs fois, de nouveau, évitèrent de justesse la collision. En trombe, ils traversèrent de somnolents villages.

Le motocycliste tourna vers Orgeval, monta sur les Alluets, revint vers Crespières. Lamblin n'essayait plus de consulter la carte. De temps en temps il entrevoyait un écriteau, une borne Michelin. Puisque cela suffisait à Victor, il n'y avait qu'à suivre. Il vira à gauche : Feucherolles, puis à droite Chambourcy, et sur la route droite ils espérèrent le rejoindre. Mais revenu près de Saint-Germain, il esquissa encore d'imprévisibles détours. Jamais bête pourchassée, attentive à brouiller ses voies, ne boucla d'entrelacs plus compliqués. Il fuyait à présent sur Mareil, et finissait par se rapprocher de la forêt de Marly. Dans les côtes, il prenait de l'avantage. Lamblin était très las. Une angoisse l'étreignait : il sentait l'imminence de la fin. Jetant un coup d'œil à Van Laar il admira sa maîtrise tenace, son attention qui pas une seconde ne fléchissait et lui révélait les mouvements, les intentions même de son ennemi.

On touchait au but. Après l'Étang-la-Ville, la pente de la route décrivait un grand « S ». La moto, onduleuse, gravit la côte avec une vitesse foudroyante et s'élança vers le passage à niveau, à la station de Saint-Nom-la-Bretèche. Elle distança la Maybach, que Van Laar pressait cependant, et, franchissant le ponceau qui domine la ligne de Grande Ceinture, s'enfonça dans la forêt de Marly. Ses suiveurs fidèles y pénétrèrent à leur tour.

— Il doit être bien plus de 10 heures. Mais Julot doit l'attendre, ou plutôt nos hommes… Ah ! pourvu qu'ils n'aient pas fait de bêtises. Non, Rabaud est intelligent. Je suppose que Victor, de loin, trouvera quelque moyen d'avertir son compère et sautera dans la voiture, abandonnant sa machine. Il va être bien attrapé.

C'était faire injure à l'imagination de Victor. Il avait combiné mieux que cela. Lamblin, les yeux fatigués sous ses grosses lunettes, suivait anxieusement, derrière le voile irisé de la pluie, la tache sombre qui figurait le gibier poursuivi. Il avait depuis longtemps renoncé à tirer dans ses pneus. Et où se trouvait-on ? Comment, sous l'averse, reconnaître ces allées forestières toutes pareilles ? Victor tourne à toute vitesse et prend une route qui descend. Où va-t-on déboucher ? Carrefour des Princesses ? Étoile de Flore ?

Et soudain on n'entend plus le bruit de la moto. Les deux hommes scrutent en vain la nuit, où les éclairs se font plus rares. La tache noire a disparu. En jurant le Hollandais accélère…

Mais tous deux à la fois jettent un cri. Un écriteau a surgi, que la voiture fauche, et les phares éclairent une barrière… L'autostrade ! L'autostrade en construction qui ne figure pas sur la carte, qui coupe la forêt d'un large et profond sillon jaune et que domine de huit mètres la route barrée ! Van Laar freine désespérément. Mais sur l'allée déclive, dans l'argile détrempée, la voiture glisse comme un toboggan ! Alors son conducteur donne un coup de volant pour l'envoyer à gauche dans les fougères. Celles-ci cachaient un fossé. Secousse violente d'un bateau qui chavire : la Maybach s'est couchée sur le flanc.

Lamblin, projeté par-dessus son compagnon, va s'abattre à deux mètres dans les broussailles. Mais il ne s'est pas relevé que déjà Van Laar, avec une agilité surprenante, s'est extrait de son siège et bondit, à grandes foulées de léopard à la poursuite de Victor, qui, descendu de sa machine, guettait sous bois l'inévitable accident.

Tout étourdi, Lamblin s'est mis debout et court aussi. À la lueur d'un éclair, il voit Victor se retourner, grimaçant de rage, et tirer par deux fois sur Van Laar. Sans s'arrêter, celui-ci porte la main à sa tête éraflée par une balle. À son tour, le policier fait feu et Victor, qui déjà s'arrêtait pour viser le Hollandais, repart de plus belle. Traqué par deux adversaires, la fuite, dans la nuit, parmi l'épaisseur des arbres, lui offre sa seule chance de salut. Mais en quelques bonds, Van Laar le rejoint, lui arrache son arme, le saisit à la gorge. Sur le bord de l'énorme tranchée les deux hommes luttent farouchement. Victor est robuste, mais qui résisterait aux mains impitoyables du géant furieux ?

— Comme elle ! Tu mourras comme elle !

Il le pousse au bord de cette falaise terrestre. L'orage lance encore de longues fulgurances qui palpitent et Lamblin entrevoit les visages convulsés, celui de Van Laar ruis-

selant de sang.

— Ah !

Un grand cri. Les deux corps sont tombés en avant, ont disparu en tournoyant. L'inspecteur, qui boite et dont la main saigne, court le long du bord pour chercher, car le terrain s'abaisse, une échappée où il puisse descendre. Il entend très loin, comme dans un rêve, des appels. Ses hommes sans doute ont entendu le bruit des moteurs, les coups de feu. Enfin, le sol se creuse, il saute dans la boue de l'autostrade et gagne aussi vite que le permet sa jambe meurtrie, l'endroit où il distingue un homme étendu, et un autre, debout, le front sanglant, qui le contemple.

De grosses pierres sont éparses sur le bord de l'autostrade, et dans sa chute la nuque de Victor a porté sur l'une d'elles. Les vertèbres cervicales sont rompues, la tête ballote comme celle d'un pantin disloqué.

— Je crois qu'il était déjà mort, dit Van Laar, d'une voix calme, c'est pourquoi il est tombé. Je le tenais par le cou, vous comprenez, et j'ai serré un peu fort…

— Mais vous ? Rien de cassé ?

Le Hollandais secoue la tête.

— Ancien champion amateur de saut à la perche, je sais atterrir sur mes pieds.

Penché sur le corps immobile, l'inspecteur regarde avec curiosité cette figure, si pareille à celle du cadavre de l'ascenseur. Et cette évocation du crime lui en rappelle soudain le mobile. Ses mains rapides tirent le portefeuille, y trouvent, rangé à part, un papier blanc qu'il déploie, éclairé par sa lampe de poche :

« Je soussigné, comte Raoul d'Armancé… »

— Enfin ! voici l'original de la confession ! Ce que je vais faire est illégal, Van Laar ! Mais au point. où nous en sommes !… Passez-moi votre briquet.

Pendant que se consume le document terrible, il revoit une pauvre jolie figure inondée de larmes :

« Est-ce que Philippe le saura ? >>

« Elle a été assez punie, se dit-il. Ah ! et puis il y a encore autre chose. » >

Le portefeuille était confortablement matelassé de grosses coupures.

— C'est l'État qui va en hériter. Mais, auparavant, je veux prélever le montant d'une juste restitution. Vous êtes témoin, cher ami, que je distrais du stock deux billets de cinq mille francs. C'est pour les restituer à cette malheureuse gosse qui a été refaite de

dix mille balles… et à qui une seule fut rendue… dans la peau. À présent, vous voudrez bien oublier ce que vous avez vu.

— Je n'ai rien vu, dit Van Laar avec un faible sourire.

Épuisé, il s'était assis sur un tas de cailloux, pâle sous sa rouge blessure. Lamblin se laissa tomber à côté de lui, sentant venir à son tour la défaillance, après l'exaltation du danger. Soudain ils se serrèrent la main, fraternellement et regardèrent les hommes qui se hâtaient vers eux, ayant mis trop longtemps pour leur impatience à descendre dans la tranchée où leurs cris sonnaient le hallali du fauve abattu.

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.).
3403-1-46 — C. O. L. 31-1631
Dépôt légal, 1 trimestre 1946.
N d'édition 73

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Mort_s%E2%80%99est_tromp%C3%A9_d%E2%80%99%C3%A9-tage. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.